UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01936848 9

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/levoyagedemonsi00labi

Le Voyage de
Monsieur Perrichon
et autres Comédies

Le Voyage de Monsieur Perrichon

et autres Comédies

Par

E. Labiche et Éd. Martin

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

TABLE

	Pages
LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON	7
LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC	139
LA POUDRE AUX YEUX . . .	265
UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE	391

LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON

COMÉDIE

Par E. LABICHE et ÉD. MARTIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 10 septembre 1860.

PERSONNAGES

PERRICHON.....	MM. Geoffroy.
LE COMMANDANT MATHIEU.....	Derval.
MAJORIN.....	Blaisot.
ARMAND DESROCHES.....	Dieudonné.
DANIEL SAVARY.....	Landrol.
JOSEPH, domestique du commandant..	Leménil.
JEAN, domestique de Perrichon.....	Francisque.
MADAME PERRICHON.....	Mmes Mélanie.
HENRIETTE, sa fille.....	Albrecht.
UN AUBERGISTE.....	MM. Blondel.
UN GUIDE.	Amédée.
UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER.	Louis.
COMMISSIONNAIRES.	
VOYAGEURS.	

ACTE PREMIER

Une gare. Chemin de fer de Lyon, à Paris. — Au fond, barrière ouvrant sur les salles d'attente. Au fond, à droite, guichet pour les billets. Au fond, à gauche, bancs. A droite, marchande de gâteaux ; à gauche, marchande de livres.

SCÈNE PREMIÈRE

MAJORIN, UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER, VOYAGEURS, COMMISSIONNAIRES.

MAJORIN, se promenant avec impatience.

Ce Perrichon n'arrive pas ! Voilà une heure que je l'attends... C'est pourtant bien aujourd'hui qu'il doit partir pour la Suisse avec sa femme et sa fille... (Avec amertume.) Des carrossiers qui vont en Suisse ! Des carrossiers qui ont quarante mille livres de rentes ! Des carrossiers qui ont voiture ! Quel siècle ! Tandis que moi, je gagne deux mille quatre cents francs... un employé laborieux, intelligent, toujours courbé sur son bureau... Aujourd'hui, j'ai demandé un congé... j'ai dit que j'étais de garde... Il faut absolument que je voie Perrichon avant son départ... je veux le prier de m'avancer mon trimestre... six cents francs ! Il va prendre son air protecteur... faire l'important !... un carrossier ! ça fait pitié ! Il n'arrive toujours pas ! on dirait qu'il

le fait exprès ! (S'adressant à un facteur qui passe suivi de voyageurs.) Monsieur... à quelle heure part le train direct pour Lyon ?...

LE FACTEUR, brusquement.

Demandez à l'employé. (Il sort par la gauche.)

MAJORIN.

Merci... manant ! (S'adressant à l'employé qui est près du guichet.) Monsieur, à quelle heure part le train direct pour Lyon ?...

L'EMPLOYÉ, brusquement.

Ça ne me regarde pas ! voyez l'affiche. (Il désigne une affiche à la cantonade à gauche.)

MAJORIN.

Merci... (A part.) Ils sont polis dans ces administrations ! Si jamais tu viens à mon bureau, toi !... Voyons l'affiche... (Il sort à gauche.)

SCÈNE II

L'EMPLOYÉ, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE. (Ils entrent de la droite.)

PERRICHON[1].

Par ici !... ne nous quittons pas ! nous ne pourrions plus nous retrouver... Où sont nos bagages ?... (Regardant à droite ; à la cantonade.) Ah ! très bien ! Qui est-ce qui a les parapluies ?...

HENRIETTE.

Moi, papa.

[1] Henriette, Perrichon, madame Perrichon.

PERRICHON.

Et le sac de nuit ?... les manteaux ?...

MADAME PERRICHON.

Les voici !

PERRICHON.

Et mon panama ?... Il est resté dans le fiacre ! (Faisant un mouvement pour sortir et s'arrêtant.) Ah ! non ! je l'ai à la main !... Dieu que j'ai chaud !

MADAME PERRICHON.

C'est ta faute !... tu nous presses, tu nous bouscules !... je n'aime pas à voyager comme ça !

PERRICHON.

C'est le départ qui est laborieux... une fois que nous serons casés !... Restez là, je vais prendre les billets... (Donnant son chapeau à Henriette.) Tiens, garde-moi mon panama... (Au guichet.) Trois premières pour Lyon ?...

L'EMPLOYÉ, brusquement.

Ce n'est pas ouvert ! Dans un quart d'heure !

PERRICHON, à l'employé.

Ah ! pardon ! c'est la première fois que je voyage... (Revenant à sa femme.) Nous sommes en avance.

MADAME PERRICHON.

Là ! quand je te disais que nous avions le temps... Tu ne nous as pas laissé déjeuner !

PERRICHON.

Il vaut mieux être en avance !... on examine la gare ! (A Henriette.) Eh bien ! petite fille, es-tu contente ?... Nous voilà partis ! .. encore quelques minutes, et, rapides comme la flèche de Guillaume

Tell, nous nous élancerons vers les Alpes ! (A sa femme.) Tu as pris la lorgnette ?

MADAME PERRICHON.

Mais, oui !

HENRIETTE, à son père.

Sans reproches, voilà au moins deux ans que tu nous promets ce voyage.

PERRICHON.

Ma fille, il fallait que j'eusse vendu mon fonds... Un commerçant ne se retire pas aussi facilement des affaires qu'une petite fille de son pensionnat... D'ailleurs, j'attendais que ton éducation fût terminée pour la compléter en faisant rayonner devant toi le grand spectacle de la nature !

MADAME PERRICHON.

Ah çà ! est-ce que vous allez continuer comme ça ?...

PERRICHON.

Quoi ?...

MADAME PERRICHON.

Vous faites des phrases dans une gare !

PERRICHON.

Je ne fais pas de phrases... j'élève les idées de l'enfant. (Tirant de sa poche un petit carnet.) Tiens, ma fille, voici un carnet que j'ai acheté pour toi.

HENRIETTE.

Pourquoi faire ?...

PERRICHON.

Pour écrire d'un côté la dépense, et de l'autre les impressions.

HENRIETTE.

Quelles impressions ?...

PERRICHON.

Nos impressions de voyage ! Tu écriras, et moi je dicterai.

MADAME PERRICHON.

Comment ! vous allez vous faire auteur à présent ?

PERRICHON.

Il ne s'agit pas de me faire auteur... mais il me semble qu'un homme du monde peut avoir des pensées et les recueillir sur un carnet !

MADAME PERRICHON.

Ce sera bien joli !

PERRICHON, à part.

Elle est comme ça, chaque fois qu'elle n'a pas pris son café !

UN FACTEUR, poussant un petit chariot chargé de bagages.

Monsieur, voici vos bagages. Voulez-vous les faire enregistrer ?...

PERRICHON.

Certainement ! Mais avant, je vais les compter... parce que, quand on sait son compte... Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ma femme, sept, ma fille, huit, et moi, neuf. Nous sommes neuf.

LE FACTEUR.

Enlevez !

PERRICHON, courant vers le fond.

Dépêchons-nous !

LE FACTEUR.

Pas par là, c'est par ici ! (Il indique la gauche.)

PERRICHON.

Ah ! très bien ! (Aux femmes.) Attendez-moi là !... ne nous perdons pas ! (Il sort en courant, suivant le facteur.)

SCÈNE III

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis DANIEL.

HENRIETTE.

Pauvre père ! quelle peine il se donne !

MADAME PERRICHON.

Il est comme un ahuri !

DANIEL, entrant suivi d'un commissionnaire qui porte sa malle[1].

Je ne sais pas encore où je vais, attendez ! (Apercevant Henriette.) C'est elle ! je ne me suis pas trompé ! (Il salue Henriette qui lui rend son salut.)

MADAME PERRICHON, à sa fille.

Quel est ce monsieur ?...

HENRIETTE.

C'est un jeune homme qui m'a fait danser la semaine dernière au bal du huitième arrondissement.

MADAME PERRICHON, vivement.

Un danseur ! (Elle salue Daniel.)

[1] Henriette, madame Perrichon, Daniel.

DANIEL.

Madame !... mademoiselle !... je bénis le hasard... Ces dames vont partir ?...

MADAME PERRICHON.

Oui, monsieur !

DANIEL.

Ces dames vont à Marseille, sans doute ?...

MADAME PERRICHON.

Non, monsieur.

DANIEL.

A Nice, peut-être ?...

MADAME PERRICHON.

Non, monsieur !

DANIEL.

Pardon, madame... je croyais... si mes services...

LE FACTEUR, à Daniel.

Bourgeois ! vous n'avez que le temps pour vos bagages.

DANIEL.

C'est juste ! allons ! (A part.) J'aurais voulu savoir où elles vont... avant de prendre mon billet... (Saluant.) Madame... mademoiselle... (A part.) Elles partent, c'est le principal ! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis ARMAND.

MADAME PERRICHON.

Il est très bien, ce jeune homme !

ARMAND, tenant un sac de nuit[1].

Portez ma malle aux bagages... je vous rejoins ! (Apercevant Henriette). C'est elle ! (Ils se saluent.)

MADAME PERRICHON.

Quel est ce monsieur ?...

HENRIETTE.

C'est encore un jeune homme qui m'a fait danser au bal du huitième arrondissement.

MADAME PERRICHON.

Ah çà ! ils se sont donc tous donné rendez-vous ici ?... n'importe, c'est un danseur ! (Saluant.) Monsieur...

ARMAND.

Madame... mademoiselle... je bénis le hasard... Ces dames vont partir ?

MADAME PERRICHON.

Oui, monsieur.

ARMAND.

Ces dames vont à Marseille, sans doute ?...

MADAME PERRICHON.

Non, monsieur.

ARMAND.

A Nice, peut-être ?...

MADAME PERRICHON, à part.

Tiens, comme l'autre ! (Haut.) Non monsieur !

ARMAND.

Pardon, madame, je croyais... si mes services...

[1] Armand, madame Perrichon, Henriette.

MADAME PERRICHON, à part

Après ça ! ils sont du même arrondissement.

ARMAND, à part.

Je ne suis pas plus avancé... je vais faire enregistrer ma malle... je reviendrai ! (Saluant.) Madame... mademoiselle...

SCÈNE V

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, MAJORIN, puis PERRICHON.

MADAME PERRICHON.

Il est très bien, ce jeune homme !... Mais que fait ton père ? les jambes me rentrent dans le corps !

MAJORIN, entrant de la gauche[1].

Je me suis trompé, ce train ne part que dans une heure !

HENRIETTE.

Tiens ! monsieur Majorin !

MAJORIN, à part.

Enfin ! les voici !

MADAME PERRICHON.

Vous ! comment n'êtes-vous pas à votre bureau ?...

MAJORIN.

J'ai demandé un congé, belle dame ; je ne voulais pas vous laisser partir sans vous faire mes adieux !

[1] Majorin, madame Perrichon, Henriette.

MADAME PERRICHON.

Comment ! c'est pour cela que vous êtes venu ! ah ! que c'est aimable !

MAJORIN.

Mais je ne vois pas Perrichon !

HENRIETTE.

Papa s'occupe des bagages.

PERRICHON, entrant en courant, à la cantonade.

Les billets d'abord ! très bien !

MAJORIN[1].

Ah ! le voici ! Bonjour, cher ami !

PERRICHON, très pressé.

Ah ! c'est toi ! tu es bien gentil d'être venu !... Pardon, il faut que je prenne mes billets ! (Il le quitte.)

MAJORIN, à part.

Il est poli !

PERRICHON, à l'employé au guichet.

Monsieur, on ne veut pas enregistrer mes bagages avant que je n'aie pris mes billets ?

L'EMPLOYÉ.

Ce n'est pas ouvert ! attendez !

PERRICHON.

Attendez ! et là-bas, ils m'ont dit : Dépêchez-vous ! (S'essuyant le front.) Je suis en nage !

[1] Henriette, madame Perrichon, Perrichon, Majorin.

MADAME PERRICHON.

Et moi, je ne tiens plus sur mes jambes !

PERRICHON.

Eh bien, asseyez-vous ! (Indiquant le fond à gauche.) Voilà des bancs... vous êtes bonnes de rester plantées là comme deux factionnaires.

MADAME PERRICHON.

C'est toi-même qui nous as dit : restez-là ! tu n'en finis pas ! tu es insupportable !

PERRICHON.

Voyons, Caroline !

MADAME PERRICHON.

Ton voyage ! j'en ai déjà assez !

PERRICHON.

On voit bien que tu n'as pas pris ton café ! Tiens, vas t'asseoir !

MADAME PERRICHON.

Oui ! mais dépêche-toi ! (Elle va s'asseoir avec Henriette.)

SCÈNE VI

PERRICHON, MAJORIN.

MAJORIN, à part.

Joli petit ménage !

PERRICHON, à Majorin.

C'est toujours comme ça quand elle n'a pas pris son café.. Ce bon Majorin ! c'est bien gentil à toi d'être venu !

MAJORIN.

Oui, je voulais te parler d'une petite affaire.

PERRICHON, distrait.

Et mes bagages qui sont restés là-bas sur une table... Je suis inquiet ! (Haut.) Ce bon Majorin ! c'est bien gentil à toi d'être venu !... (A part.) Si j'y allais !...

MAJORIN.

J'ai un petit service à te demander.

PERRICHON.

A moi ?...

MAJORIN.

J'ai déménagé... et si tu voulais m'avancer un trimestre de mes appointements... six cents francs !

PERRICHON.

Comment ! ici ?...

MAJORIN.

Je crois t'avoir toujours rendu exactement l'argent que tu m'as prêté.

PERRICHON.

Il ne s'agit pas de ça !

MAJORIN.

Pardon ! je tiens à le constater... Je touche mon dividende des paquebots le huit du mois prochain ; j'ai douze actions... et si tu n'as pas confiance en moi, je te remettrai les titres en garantie.

PERRICHON.

Allons donc ! es-tu bête !

MAJORIN, sèchement.

Merci !

PERRICHON.

Pourquoi diable aussi viens-tu me demander ça au moment où je pars ?... j'ai pris juste l'argent nécessaire à mon voyage.

MAJORIN.

Après ça, si ça te gêne... n'en parlons plus. Je m'adresserai à des usuriers qui me prendront cinq pour cent par an... je n'en mourrai pas !

PERRICHON, tirant son portefeuille.

Voyons, ne te fâche pas !... tiens, les voilà tes six cents francs, mais n'en parle pas à ma femme.

MAJORIN, prenant les billets.

Je comprends ! elle est si avare !

PERRICHON.

Comment ! avare ?...

MAJORIN.

Je veux dire qu'elle a de l'ordre !

PERRICHON.

Il faut ça, mon ami !... il faut ça !

MAJORIN, sèchement.

Allons ! c'est six cents francs que je te dois... adieu ! (A part.) Que d'histoires ! pour six cents francs !... et ça va en Suisse !... Carrossier !... (Il disparaît à droite.)

PERRICHON.

Eh bien ! il part ! il ne m'a seulement pas dit merci ! mais au fond, je crois qu'il m'aime ! (Apercevant le guichet ouvert.) Ah ! sapristi ! on distribue les billets !... (Il se précipite vers la balustrade et bouscule cinq à six personnes qui font la queue.)

UN VOYAGEUR.

Faites donc attention, monsieur !

L'EMPLOYÉ, à Perrichon.

Prenez votre tour, vous ! là-bas !

PERRICHON, à part.

Et mes bagages !... et ma femme !... (Il se met à la queue.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMMANDANT suivi de JOSEPH, qui porte sa valise.

LE COMMANDANT[1].

Tu m'entends bien !

JOSEPH.

Oui, mon commandant.

LE COMMANDANT.

Et si elle demande où je suis ?... quand je reviendrai ? tu répondras que tu n'en sais rien... Je ne veux plus entendre parler d'elle.

[1] Le Commandant, Joseph.

JOSEPH.

Oui, mon commandant.

LE COMMANDANT.

Tu diras à Anita que tout est fini... bien fini...

JOSEPH.

Oui, mon commandant.

PERRICHON.

J'ai mes billets !... vite ! à mes bagages ! Quel métier que d'aller à Lyon ! (Il sort en courant.)

LE COMMANDANT.

Tu m'as bien compris ?

JOSEPH.

Sauf votre respect, mon commandant, c'est bien inutile de partir.

LE COMMANDANT.

Pourquoi ?...

JOSEPH.

Parce qu'à son retour, mon commandant reprendra mademoiselle Anita.

LE COMMANDANT.

Oh !

JOSEPH.

Alors, autant vaudrait ne pas la quitter ; les raccommodements coûtent toujours quelque chose à mon commandant.

LE COMMANDANT.

Ah ! cette fois, c'est sérieux ! Anita s'est rendue

indigne de mon affection et des bontés que j'ai pour elle.

JOSEPH.

On peut dire qu'elle vous ruine, mon commandant. Il est encore venu un huissier ce matin... et les huissiers, c'est comme les vers... quand ça commence à se mettre quelque part...

LE COMMANDANT.

A mon retour, j'arrangerai toutes mes affaires... adieu !

JOSEPH.

Adieu, mon commandant.

LE COMMANDANT s'approche du guichet et revient[1].

Ah ! tu m'écriras à Genève, poste restante... tu me donneras des nouvelles de ta santé...

JOSEPH, flatté.

Mon commandant est bien bon !

LE COMMANDANT.

Et puis, tu me diras si l'on a eu du chagrin en apprenant mon départ... si l'on a pleuré...

JOSEPH.

Qui ça, mon commandant ?...

LE COMMANDANT.

Eh parbleu ! elle ! Anita !

JOSEPH.

Vous la reprendrez, mon commandant !

[1] Joseph, le Commandant.

LE COMMANDANT.

Jamais !

JOSEPH.

Ça fera la huitième fois. Ça me fait de la peine de voir un brave homme comme vous harcelé par des créanciers... et pour qui ? pour une...

LE COMMANDANT.

Allons, c'est bien ! donne-moi ma valise ? et écris-moi à Genève... demain ou ce soir ! bonjour !

JOSEPH.

Bon voyage, mon commandant ! (A part.) Il sera revenu avant huit jours ! O les femmes ! et les hommes !... (Il sort. — Le Commandant va prendre son billet et entre dans la salle d'attente.)

SCÈNE XIII

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis PERRICHON, UN FACTEUR.

MADAME PERRICHON, se levant avec sa fille.

Je suis lasse d'être assise !

PERRICHON, entrant en courant[1].

Enfin ! c'est fini ! j'ai mon bulletin ! je suis enregistré !

MADAME PERRICHON.

Ce n'est pas malheureux !

[1] Henriette, Perrichon, madame Perrichon.

LE FACTEUR, poussant son chariot vide, à Perrichon.

Monsieur... n'oubliez pas le facteur, s'il vous plaît...

PERRICHON.

Ah ! oui... Attendez... (Se concertant avec sa femme et sa fille.) Qu'est-ce qu'il faut lui donner à celui-là, dix sous ?...

MADAME PERRICHON.

Quinze.

HENRIETTE.

Vingt.

PERRICHON.

Allons... va pour vingt sous ! (Les lui donnant.) Tenez, mon garçon.

LE FACTEUR.

Merci, monsieur ! (Il sort.)

MADAME PERRICHON.

Entrons-nous ?

PERRICHON.

Un instant... Henriette, prends ton carnet et écris.

MADAME PERRICHON.

Déjà !

PERRICHON, dictant.

Dépenses : fiacre deux francs... chemin de fer, cent soixante douze francs cinq centimes... facteur, un franc.

HENRIETTE.

C'est fait !

PERRICHON.

Attends ! impression !

MADAME PERRICHON, à part.

Il est insupportable !

PERRICHON, dictant.

Adieu, France... reine des nations! (S'interrompant.) Eh bien! et mon panama?... je l'aurai laissé aux bagages! (Il veut courir.)

MADAME PERRICHON.

Mais non! le voici!

PERRICHON.

Ah! oui! (Dictant.) Adieu, France! reine des nations! (On entend la cloche et l'on voit accourir plusieurs voyageurs.)

MADAME PERRICHON.

Le signal! tu vas nous faire manquer le convoi!

PERRICHON.

Entrons, nous finirons cela plus tard! (L'employé l'arrête à la barrière pour voir les billets. Perrichon querelle sa femme, et sa fille finit par trouver les billets dans sa poche. Ils entrent dans la salle d'attente.)

SCÈNE IX

ARMAND, DANIEL, puis PERRICHON.

(Daniel, qui vient de prendre son billet, est heurté par Armand qui veut prendre le sien.)

ARMAND [1].

Prenez donc garde!

DANIEL.

Faites attention vous-même!

[1] Daniel, Armand.

ARMAND.

Daniel !

DANIEL.

Armand !

ARMAND.

Vous partez ?...

DANIEL.

A l'instant ! et vous ?...

ARMAND.

Moi aussi !

DANIEL.

C'est charmant ! nous ferons route ensemble ! J'ai des cigares de première classe... et où allez-vous ?

ARMAND.

Ma foi, mon cher ami, je n'en sais rien encore.

DANIEL.

Tiens ! c'est bizarre ! ni moi non plus ! J'ai pris un billet jusqu'à Lyon.

ARMAND.

Vraiment ! moi aussi ! je me dispose à suivre une demoiselle charmante.

DANIEL.

Tiens ! moi aussi.

ARMAND.

La fille d'un carrossier !

DANIEL.

Perrichon ?

ARMAND.

Perrichon !

DANIEL.

C'est la même !

ARMAND.

Mais je l'aime, mon cher Daniel.

DANIEL.

Je l'aime également, mon cher Armand.

ARMAND.

Je veux l'épouser !

DANIEL.

Moi, je veux la demander en mariage... ce qui est à peu près la même chose.

ARMAND.

Mais nous ne pouvons l'épouser tous les deux !

DANIEL.

En France, c'est défendu !

ARMAND.

Que faire ?...

DANIEL.

C'est bien simple ! puisque nous sommes sur le marchepied du wagon, continuons gaiement notre voyage... cherchons à plaire... à nous faire aimer chacun de notre côté !

ARMAND, riant.

Alors, c'est un concours !... un tournoi ?...

DANIEL.

Une lutte loyale... et amicale... Si vous êtes vainqueur... je m'inclinerai... si je l'emporte, vous ne me tiendrez pas rancune. Est-ce dit ?

ARMAND.

Soit ! j'accepte.

DANIEL.

La main, avant la bataille ?

ARMAND.

Et la main après. (Ils se donnent la main.)

PERRICHON, entrant en courant, à la cantonade.

Je te dis que j'ai le temps !

DANIEL[1].

Tiens ! notre beau-père !

PERRICHON, à la marchande de livres.

Madame, je voudrais un livre pour ma femme et ma fille... un livre qui ne parle ni de galanterie, ni d'argent, ni de politique, ni de mariage, ni de mort.

DANIEL, à part.

Robinson Crusoé !

LA MARCHANDE.

Monsieur, j'ai votre affaire. (Elle lui remet un volume.)

PERRICHON, lisant.

Les Bords de la Saône : deux francs ! (Payant.) Vous me jurez qu'il n'y a pas de bêtises là dedans ? (On entend la cloche.) Ah diable ! Bonjour, madame. (Il sort en courant.)

ARMAND.

Suivons-le ?

[1] Perrichon, Daniel, Armand.

DANIEL.

Suivons ! C'est égal, je voudrais bien savoir où nous allons ?...

On voit courir plusieurs voyageurs. — Tableau.

ACTE DEUXIÈME

Un intérieur d'auberge au Montanvert, près de la Mer de Glace. — Au fond, à droite, porte d'entrée ; au fond, à gauche, fenêtre ; vue de montagnes couvertes de neige ; à gauche, porte et cheminée haute. — Table ; à droite, table où est le livre des voyageurs et porte.

SCÈNE PREMIÈRE

ARMAND, DANIEL, L'AUBERGISTE, UN GUIDE.

Daniel et Armand sont assis à une table, et déjeunent.

L'AUBERGISTE[1].

Ces messieurs prendront-ils autre chose ?

DANIEL.

Tout à l'heure... du café...

ARMAND.

Faites manger le guide ; après nous partirons pour la Mer de Glace.

L'AUBERGISTE.

Venez, guide. (Il sort, suivi du guide, par la droite.)

[1] Armand, Daniel, l'aubergiste, le guide.

DANIEL.

Eh bien ! mon cher Armand ?

ARMAND.

Eh bien ! mon chér Daniel ?

DANIEL.

Les opérations sont engagées, nous avons commencé l'attaque.

ARMAND.

Notre premier soin a été de nous introduire dans le même wagon que la famille Perrichon ; le papa avait déjà mis sa calotte.

DANIEL.

Nous les avons bombardés de prévenances, de petits soins.

ARMAND.

Vous avez prêté votre journal à monsieur Perrichon, qui a dormi dessus... En échange, il vous a offert *les Bords de la Saône*... un livre avec des images.

DANIEL.

Et vous, à partir de Dijon, vous avez tenu un store dont la mécanique était dérangée ; ça a dû vous fatiguer.

ARMAND.

Oui, mais la maman m'a comblé de pastilles de chocolat.

DANIEL.

Gourmand !... vous vous êtes fait nourrir.

ARMAND.

A Lyon, nous descendons au même hôtel...

DANIEL.

Et le papa, en nous retrouvant, s'écrie : Ah ! quel heureux hasard !...

ARMAND.

A Genève, même rencontre... imprévue...

DANIEL.

A Chamonix, même situation ; et le Perrichon de s'écrier toujours : Ah ! quel heureux hasard !

ARMAND.

Hier soir, vous apprenez que la famille se dispose à venir voir la Mer de Glace, et vous venez me chercher dans ma chambre... dès l'aurore... c'est un trait de gentilhomme !

DANIEL.

C'est dans notre programme... lutte loyale !... Voulez-vous de l'omelette ?

ARMAND.

Merci... Mon cher, je dois vous prévenir... loyalement, que de Chalon à Lyon, mademoiselle Perrichon m'a regardé trois fois.

DANIEL.

Et moi, quatre !

ARMAND.

Diable ! c'est sérieux !

DANIEL.

Ça le sera bien davantage quand elle ne nous regardera plus... Je crois qu'en ce moment elle nous préfère tous les deux... ça peut durer long-

temps comme ça ; heureusement nous sommes gens de loisir.

ARMAND.

Ah çà ! expliquez-moi comment vous avez pu vous éloigner de Paris, étant le gérant d'une société de paquebots ?...

DANIEL.

Les Remorqueurs sur la Seine... capital social, deux millions. C'est bien simple ; je me suis demandé un petit congé, et je n'ai pas hésité à me l'accorder... J'ai de bons employés ; les paquebots vont tous seuls, et pourvu que je sois à Paris le huit du mois prochain pour le paiement du dividende... Ah çà ! et vous ?... un banquier... Il me semble que vous pérégrinez beaucoup ?

ARMAND.

Oh ! ma maison de banque ne m'occupe guère... J'ai associé mes capitaux en réservant la liberté de ma personne, je suis banquier...

DANIEL.

Amateur !

ARMAND.

Je n'ai, comme vous, affaire à Paris que vers le huit du mois prochain.

DANIEL.

Et d'ici-là nous allons nous faire une guerre à outrance...

ARMAND.

A outrance ! comme deux bons amis... J'ai eu un moment la pensée de vous céder la place ; mais j'aime sérieusement Henriette...

DANIEL.

C'est singulier... je voulais vous faire le même sacrifice... sans rire... A Chalon, j'avais envie de décamper, mais je l'ai regardée.

ARMAND.

Elle est si jolie.

DANIEL.

Si douce !

ARMAND.

Si blonde !

DANIEL.

Il n'y a presque plus de blondes, et des yeux !

ARMAND.

Comme nous les aimons.

DANIEL.

Alors je suis resté !

ARMAND.

Ah ! je vous comprends !

DANIEL.

A la bonne heure ! C'est un plaisir de vous avoir pour ennemi ! (Lui serrant la main.) Cher Armand !

ARMAND, de même.

Bon Daniel ! Ah çà ! monsieur Perrichon n'arrive pas. Est-ce qu'il aurait changé son itinéraire ? si nous allions les perdre ?

DANIEL.

Diable ! c'est qu'il est capricieux le bonhomme... Avant-hier il nous a envoyés nous promener à Ferney, où nous comptions le retrouver...

ARMAND.

Et pendant ce temps, il était allé à Lausanne.

DANIEL.

Eh bien, c'est drôle de voyager comme cela ! (Voyant Armand qui se lève.) Où allez-vous donc ?

ARMAND.

Je ne tiens pas en place, j'ai envie d'aller au-devant de ces dames.

DANIEL.

Et le café ?

ARMAND.

Je n'en prendrai pas... au revoir ! (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE II

DANIEL, puis L'AUBERGISTE, puis LE GUIDE.

DANIEL.

Quel excellent garçon ! c'est tout cœur, tout feu... mais ça ne sait pas vivre, il est parti sans prendre son café ! (Appelant.) Holà !... monsieur l'aubergiste !

L'AUBERGISTE, paraissant.

Monsieur !

DANIEL.

Le café. (L'aubergiste sort. Daniel allume un cigare.) Hier, j'ai voulu faire fumer le beau-père... ça ne lui a pas réussi...

L'AUBERGISTE, apportant le café.

Monsieur est servi.

DANIEL, s'asseyant derrière la table, devant la cheminée et étendant une jambe sur la chaise d'Armand.

Approchez cette chaise... très bien... (Il a désigné une autre chaise, il y étend l'autre jambe.) Merci !... Ce pauvre Armand ! il court sur la grande route, lui, en plein soleil... et moi, je m'étends ! Qui arrivera le premier de nous deux ? nous avons la fable du *Lièvre et de la Tortue.*

L'AUBERGISTE, lui présentant un registre.

Monsieur veut-il écrire quelque chose sur le livre des voyageurs ?

DANIEL.

Moi ?... je n'écris jamais après mes repas, rarement avant... Voyons les pensées délicates et ingénieuses des visiteurs. (Il feuillette le livre, lisant.) « Je ne me suis jamais mouché si haut !... Signé : Un voyageur enrhumé... » (Il continue à feuilleter.) Oh ! la belle écriture. (Lisant.) « Qu'il est beau d'admirer les splendeurs de la nature, entouré de sa femme et de sa nièce !... Signé : Malaquais, rentier... » Je me suis toujours demandé pourquoi les Français, si spirituels chez eux, sont si bêtes en voyage ! (Cris et tumulte en dehors.)

L'AUBERGISTE.

Ah ! mon Dieu !

DANIEL.

Qu'y a-t-il ?

SCÈNE III

DANIEL, PERRICHON, ARMAND, HENRIETTE, Mme PERRICHON, L'AUBERGISTE.

(Perrichon entre, soutenu par sa femme et le guide.)

ARMAND.

Vite, de l'eau ! du sel ! du vinaigre !

DANIEL[1].

Qu'est-il donc arrivé ?

HENRIETTE.

Mon père a manqué de se tuer !

DANIEL.

Est-il possible ?

PERRICHON, assis.

Ma femme !... ma fille !... Ah ! je me sens mieux !..

HENRIETTE, lui présentant un verre d'eau sucrée.

Tiens !... bois !... ça te remettra...

PERRICHON.

Merci... quelle culbute ! (Il boit.)

MADAME PERRICHON.

C'est ta faute aussi... vouloir monter à cheval, un père de famille... et avec des éperons encore !

PERRICHON.

Les éperons n'y sont pour rien... c'est la bête qui est ombrageuse.

[1] Daniel, Henriette, Perrichon, madame Perrichon, Armand.

MADAME PERRICHON.

Tu l'auras piquée sans le vouloir, elle s'est cabrée...

HENRIETTE.

Et sans monsieur Armand qui venait d'arriver... mon père disparaissait dans un précipice...

MADAME PERRICHON.

Il y était déjà... je le voyais rouler comme une boule... nous poussions des cris !...

HENRIETTE.

Alors, monsieur s'est élancé !...

MADAME PERRICHON.

Avec un courage, un sang-froid !... Vous êtes notre sauveur... car sans vous mon mari.. mon pauvre ami... (Elle éclate en sanglots.)

ARMAND.

Il n'y a plus de danger... calmez-vous !

MADAME PERRICHON, pleurant toujours.

Non ! ça me fait du bien ! (A son mari.) Ça t'apprendra à mettre des éperons. (Sanglotant plus fort.) Tu n'aimes pas ta famille.

HENRIETTE, à Armand[1].

Permettez-moi d'ajouter mes remercîments à ceux de ma mère, je garderai toute ma vie le souvenir de cette journée... toute ma vie !...

ARMAND.

Ah ! mademoiselle !

[1] Daniel, Henriette, madame Perrichon, Perrichon, Armand.

PERRICHON, à part.

A mon tour ! monsieur Armand !... non, laissez-moi vous appeler Armand ?

ARMAND.

Comment donc !

PERRICHON.

Armand... donnez-moi la main... Je ne sais pas faire de phrase, moi... mais tant qu'il battra, vous aurez une place dans le cœur de Perrichon ! (Lui serrant la main.) Je ne vous dis que cela !

MADAME PERRICHON.

Merci !... monsieur Armand !

HENRIETTE.

Merci, monsieur Armand !

ARMAND.

Mademoiselle Henriette !

DANIEL, à part.

Je commence à croire que j'ai eu tort de prendre mon café !

MADAME PERRICHON, à l'aubergiste.

Vous ferez reconduire le cheval, nous retournerons tous en voiture...

PERRICHON, se levant.

Mais je t'assure, ma chère amie, que je suis assez bon cavalier... (Poussant un cri.) Aïe !

TOUS.

Quoi ?

PERRICHON.

Rien !... les reins ! Vous ferez reconduire le cheval !

MADAME PERRICHON.

Viens te reposer un moment ; au revoir, monsieur Armand !

HENRIETTE.

Au revoir, monsieur Armand !

PERRICHON, serrant énergiquement la main d'Armand.

A bientôt... Armand ! (Poussant un second cri.) Aïe !... j'ai trop serré ! (Il entre à gauche suivi de sa femme et de sa fille.)

SCÈNE IV

ARMAND, DANIEL.

ARMAND[1].

Qu'est-ce que vous dites de cela, mon cher Daniel ?

DANIEL.

Que voulez-vous ? c'est de la veine !... vous sauvez le père, vous cultivez le précipice, ce n'était pas dans le programme !

ARMAND.

C'est bien le hasard...

DANIEL.

Le papa vous appelle Armand, la mère pleure et la fille vous décoche des phrases bien senties... empruntées aux plus belles pages de monsieur

[1] Armand, Daniel.

Bouilly... Je suis vaincu, c'est clair ! et je n'ai plus qu'à vous céder la place...

ARMAND.

Allons donc ! vous plaisantez...

DANIEL.

Je plaisante si peu que, dès ce soir, je pars pour Paris...

ARMAND.

Comment ?

DANIEL.

Où vous retrouverez un ami... qui vous souhaite bonne chance !

ARMAND.

Vous partez ! ah ! merci !

DANIEL.

Voilà un cri du cœur !

ARMAND.

Ah ! pardon ! je le retire !... après le sacrifice que vous me faites...

DANIEL.

Moi ? entendons-nous bien... je ne vous fais pas le plus léger sacrifice. Si je me retire, c'est que je ne crois avoir aucune chance de réussir ; car, maintenant encore, s'il s'en présentait une... même petite, je resterais.

ARMAND.

Ah !

DANIEL.

Est-ce singulier ! Depuis qu'Henriette m'échappe, il me semble que je l'aime davantage.

ARMAND.

Je comprends cela... aussi, je ne vous demanderai pas le service que je voulais vous demander...

DANIEL.

Quoi donc ?

ARMAND.

Non, rien...

DANIEL.

Parlez... je vous en prie.

ARMAND.

J'avais songé... puisque vous partez, à vous prier de voir monsieur Perrichon, de lui toucher quelques mots de ma position, de mes espérances.

DANIEL.

Ah ! diable !

ARMAND.

Je ne puis le faire moi-même... j'aurais l'air de réclamer le prix du service que je viens de lui rendre.

DANIEL.

Enfin, vous me priez de faire la demande pour vous ? Savez-vous que c'est original ce que vous me demandez là.

ARMAND.

Vous refusez ?...

DANIEL.

Ah ! Armand ! j'accepte !

ARMAND.

Mon ami !

DANIEL.

Avouez que je suis un bien bon petit rival, un rival qui fait la demande. (Voix de Perrichon dans la

coulisse.) J'entends le beau-père ! Allez fumer un cigare et revenez !

ARMAND.

Vraiment ! je ne sais comment vous remercier...

DANIEL.

Soyez tranquille, je vais faire vibrer chez lui la corde de la reconnaissance. (Armand sort par le fond.)

SCÈNE V

DANIEL, PERRICHON, puis L'AUBERGISTE.

PERRICHON, entrant et parlant à la cantonade[1].

Mais certainement il m'a sauvé ! certainement il m'a sauvé, et, tant qu'il battra, le cœur de Perrichon... je lui ai dit...

DANIEL.

Eh bien ! monsieur Perrichon... vous sentez-vous mieux ?

PERRICHON.

Ah ! je suis tout à fait remis... je viens de boire trois gouttes de rhum dans un verre d'eau, et dans un quart d'heure, je compte gambader sur la mer de Glace. Tiens, votre ami n'est plus là ?

DANIEL.

Il vient de sortir.

PERRICHON.

C'est un brave jeune homme !... ces dames l'aiment beaucoup.

[1] Perrichon, Daniel.

DANIEL.

Oh ! quand elles le connaîtront davantage !... un cœur d'or ! obligeant, dévoué, et d'une modestie !

PERRICHON.

Oh ! c'est rare.

DANIEL.

Et puis il est banquier... c'est un banquier !...

PERRICHON.

Ah !

DANIEL.

Associé de la maison Turneps, Desroches et Cie, dites donc. C'est assez flatteur d'être repêché par un banquier... car, enfin, il vous a sauvé !... Hein ?... sans lui !...

PERRICHON.

Certainement... certainement. C'est très gentil ce qu'il a fait là !

DANIEL, étonné.

Comment, gentil !

PERRICHON.

Est-ce que vous allez vouloir atténuer le mérite de son action ?

DANIEL.

Par exemple !

PERRICHON.

Ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie... ça !... tant que le cœur de Perrichon battra. Mais, entre nous, le service qu'il m'a rendu n'est pas aussi grand que ma femme et ma fille veulent bien le dire.

DANIEL, étonné.

Ah ! bah ?

PERRICHON.

Oui. Elles se montent la tête. Mais, vous savez, les femmes !...

DANIEL.

Cependant, quand Armand vous a arrêté, vous rouliez...

PERRICHON.

Je roulais, c'est vrai... mais avec une présence d'esprit étonnante... J'avais aperçu un petit sapin après lequel j'allais me cramponner ; je le tenais déjà quand votre ami est arrivé.

DANIEL, à part.

Tiens, tiens ! vous allez voir qu'il s'est sauvé tout seul.

PERRICHON.

Au reste, je ne lui sais pas moins gré de sa bonne intention... Je compte le revoir... lui réitérer mes remercîments... je l'inviterai même cet hiver.

DANIEL, à part.

Une tasse de thé !

PERRICHON.

Il paraît que ce n'est pas la première fois qu'un pareil accident arrive à cet endroit-là... c'est un mauvais pas.. L'aubergiste vient de me raconter que, l'an dernier, un Russe... un prince... très bon cavalier !... car ma femme a beau dire, ça ne tient pas à mes éperons ! avait roulé dans le même trou.

DANIEL.

En vérité ?

PERRICHON.

Son guide l'a retiré... Vous voyez qu'on s'en

retire parfaitement... Eh bien ! le Russe lui a donné cent francs !

DANIEL.

C'est très bien payé !

PERRICHON.

Je le crois bien !... Pourtant c'est ce que ça vaut ?...

DANIEL.

Pas un sou de plus. (A part.) Oh ! mais je ne pars pas !

PERRICHON, remontant.

Ah çà ! ce guide n'arrive pas.

DANIEL[1].

Est-ce que ces dames sont prêtes ?

PERRICHON.

Non... elles ne viendront pas : vous comprenez ? mais je compte sur vous...

DANIEL.

Et sur Armand ?

PERRICHON.

S'il veut être des nôtres, je ne refuserai certainement pas la compagnie de M. Desroches.

DANIEL, à part.

M. Desroches ! Encore un peu il va le prendre en grippe !

L'AUBERGISTE, entrant de la droite.

Monsieur !...

[1] Daniel, Perrichon.

PERRICHON.

Eh bien ! ce guide ?

L'AUBERGISTE.

Il est à la porte... Voici vos chaussons.

PERRICHON.

Ah ! oui ! il paraît qu'on glisse dans les crevasses là-bas... et comme je ne veux avoir d'obligation à personne...

L'AUBERGISTE, lui présentant le registre.

Monsieur écrit-il sur le livre des voyageurs ?

PERRICHON.

Certainement... mais je ne voudrais pas écrire quelque chose d'ordinaire... il me faudrait là... une pensée !... une jolie pensée... (Rendant le livre à l'aubergiste.) Je vais y rêver en mettant mes chaussons. (A Daniel.) Je suis à vous dans la minute. (Il entre à droite, suivi de l'aubergiste.)

SCÈNE VI

DANIEL, puis ARMAND.

DANIEL, seul.

Ce carrossier est un trésor d'ingratitude. Or, les trésors appartiennent à ceux qui les trouvent, article 716 du Code civil...

ARMAND, paraissant à la porte du fond.

Eh bien ?

DANIEL, à part[1].

Pauvre garçon !

ARMAND.

L'avez-vous vu ?

DANIEL.

Oui.

ARMAND.

Lui avez-vous parlé ?

DANIEL.

Je lui ai parlé.

ARMAND.

Alors vous avez fait ma demande ?...

DANIEL.

Non.

ARMAND.

Tiens ! pourquoi ?

DANIEL.

Nous nous sommes promis d'être francs vis-à-vis l'un de l'autre... Eh bien ! mon cher Armand, je ne pars plus, je continue la lutte.

ARMAND, étonné.

Ah ! c'est différent !... et peut-on vous demander les motifs qui ont changé votre détermination ?

DANIEL.

Les motifs... j'en ai un puissant... je crois réussir.

ARMAND.

Vous ?

DANIEL.

Je compte prendre un autre chemin que le vôtre et arriver plus vite.

[1] Daniel, Armand.

ARMAND.

C'est très bien... vous êtes dans votre droit...

DANIEL.

Mais la lutte n'en continuera pas moins loyale et amicale ?

ARMAND.

Oui.

DANIEL.

Voilà un oui un peu sec !

ARMAND.

Pardon... (Lui tendant la main.) Daniel, je vous le promets...

DANIEL.

A la bonne heure ! (Il remonte.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PERRICHON, puis L'AUBERGISTE.

PERRICHON.

Je suis prêt... j'ai mis mes chaussons... Ah ! monsieur Armand.

ARMAND.

Vous sentez-vous remis de votre chute ?

PERRICHON [1].

Tout à fait ! ne parlons plus de ce petit accident... c'est oublié !

DANIEL, à part.

Oublié ! Il est plus vrai que la nature...

[1] Armand, Perrichon, Daniel.

PERRICHON.

Nous partons pour la mer de Glace... êtes-vous des nôtres ?

ARMAND.

Je suis un peu fatigué... je vous demanderai la permission de rester...

PERRICHON, avec empressement.

Très volontiers ! ne vous gênez pas ! (A l'aubergiste qui entre.) Ah ! monsieur l'aubergiste, donnez-moi le livre des voyageurs. (Il s'assied à droite et écrit.)

DANIEL, à part[1].

Il paraît qu'il a trouvé sa pensée... la jolie pensée.

PERRICHON, achevant d'écrire.

Là... voilà ce que c'est ! (Lisant avec emphase.) « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la *mère* de Glace ! »

DANIEL.

Sapristi ! c'est fort !

ARMAND, à part.

Courtisan !

PERRICHON, modestement.

Ce n'est pas l'idée de tout le monde.

DANIEL, à part.

Ni l'orthographe ; il a écrit *mère, r e re !*

PERRICHON, à l'aubergiste, lui montrant le livre ouvert sur la table.

Prenez garde ! c'est frais !

[1] Armand, Daniel, Perrichon.

L'AUBERGISTE.

Le guide attend ces messieurs avec les bâtons ferrés.

PERRICHON.

Allons ! en route !

DANIEL.

En route ! (Daniel et Perrichon sortent suivis de l'aubergiste.)

SCÈNE VIII

ARMAND, puis L'AUBERGISTE et LE COMMANDANT MATHIEU.

ARMAND.

Quel singulier revirement chez Daniel ! Ces dames sont là... elles ne peuvent tarder à sortir, je veux les voir... leur parler... (S'asseyant vers la cheminée et prenant un journal.) Je vais les attendre.

L'AUBERGISTE, à la cantonade.

Par ici, monsieur...

LE COMMANDANT, entrant[1].

Je ne reste qu'une minute... je repars à l'instant pour la mer de Glace... (S'asseyant devant la table sur laquelle est resté le registre ouvert.) Faites-moi servir un grog au kirsch, je vous prie.

L'AUBERGISTE, sortant à droite.

Tout de suite, monsieur.

[1] Armand, le Commandant.

LE COMMANDANT, apercevant le registre.

Ah ! ah ! le livre des voyageurs ! voyons ?... (Lisant). « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la *mère* de Glace !... » signé Perrichon... *mère !* Voilà un monsieur qui mérite une leçon d'orthographe.

L'AUBERGISTE, apportant le grog.

Voici monsieur. (Il le pose sur la table à gauche.)

LE COMMANDANT, tout en écrivant sur le registre.

Ah ! monsieur l'aubergiste...

L'AUBERGISTE.

Monsieur.

LE COMMANDANT.

Vous n'auriez pas parmi les personnes qui sont venues chez vous ce matin un voyageur du nom d'Armand Desroches ?

ARMAND.

Hein ?... c'est moi monsieur.

LE COMMANDANT, se levant.

Vous, monsieur !.. pardon ; (A l'aubergiste.) Laissez-nous. (L'aubergiste sort.) C'est bien à monsieur Armand Desroches, de la maison Turneps, Desroches et Cie, que j'ai l'honneur de parler ?

ARMAND.

Oui, monsieur ..

LE COMMANDANT.

Je suis le commandant Mathieu. (Il s'assied à gauche et prend son grog.)

ARMAND.

Ah ! enchanté !... mais je ne crois pas avoir l'avantage de vous connaître, commandant.

LE COMMANDANT.

Vraiment ? Alors je vous apprendrai que vous me poursuivez à outrance pour une lettre de change que j'ai eu l'imprudence de mettre dans la circulation...

ARMAND.

Une lettre de change !

LE COMMANDANT.

Vous avez même obtenu contre moi une prise de corps.

ARMAND.

C'est possible, commandant, mais ce n'est pas moi, c'est la maison qui agit.

LE COMMANDANT.

Aussi n'ai-je aucun ressentiment contre vous... ni contre votre maison... seulement, je tenais à vous dire que je n'avais pas quitté Paris pour échapper aux poursuites.

ARMAND.

Je n'en doute pas.

LE COMMANDANT.

Au contraire !... Dès que je serai de retour à Paris, dans une quinzaine, avant peut-être... je vous le ferai savoir et je vous serai infiniment obligé de me faire mettre à Clichy... le plus tôt possible ?...

ARMAND.

Vous plaisantez, commandant...

LE COMMANDANT.

Pas le moins du monde !... Je vous demande cela comme un service...

ARMAND.

J'avoue que je ne comprends pas...

LE COMMANDANT ; ils se lèvent.

Mon Dieu ! je suis moi-même un peu embarrassé pour vous expliquer... Pardon, êtes-vous garçon ?

ARMAND.

Oui, commandant.

LE COMMANDANT.

Oh ! alors ! je puis vous faire ma confession... J'ai le malheur d'avoir une faiblesse... J'aime.

ARMAND.

Vous ?

LE COMMANDANT.

C'est bien ridicule à mon âge, n'est-ce pas ?

ARMAND.

Je ne dis pas ça.

LE COMMANDANT.

Oh ! ne vous gênez pas ! Je me suis affolé d'une petite... égarée que j'ai rencontrée un soir au bal Mabille... Elle se nomme Anita...

ARMAND.

Anita ! J'en ai connu une.

LE COMMANDANT.

Ce doit être celle-là !... Je comptais m'en amuser trois jours, et voilà trois ans qu'elle me tient ! Elle me trompe, elle me ruine, elle me rit au nez !... Je passe ma vie à lui acheter des mobiliers... qu'elle revend le lendemain !... je veux la quitter, je pars, je fais deux cents lieues ; j'arrive à la Mer de Glace... et je ne suis pas sûr de ne pas retourner ce soir à Paris... C'est plus fort que moi !... L'amour à cinquante ans... voyez-vous... c'est comme un rhumatisme, rien ne le guérit.

ARMAND, riant.

Commandant, je n'avais pas besoin de cette confidence pour arrêter les poursuites... je vais écrire immédiatement à Paris...

LE COMMANDANT, vivement.

Mais du tout ! n'écrivez pas ! Je tiens à être enfermé ; c'est peut-être un moyen de guérison. Je n'en ai pas encore essayé.

ARMAND.

Mais, cependant.

LE COMMANDANT.

Permettez ! j'ai la loi pour moi.

ARMAND.

Allons ! commandant ! puisque vous le voulez.

LE COMMANDANT.

Je vous en prie... instamment... Dès que je serai de retour... je vous ferai passer ma carte et vous pourrez faire instrumenter... Je ne sors jamais avant dix heures. (Saluant.) Monsieur, je suis bien

heureux d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

ARMAND.

Mais c'est moi, commandant... (Ils se saluent. Le commandant sort par le fond.)

SCÈNE IX

ARMAND, puis MADAME PERRICHON, puis HENRIETTE.

ARMAND.

A la bonne heure ! il n'est pas banal celui-là ! (Apercevant madame Perrichon qui entre de la gauche.) Ah ! madame Perrichon !

MADAME PERRICHON[1].

Comment ! vous êtes seul, monsieur ? Je croyais que vous deviez accompagner ces messieurs.

ARMAND.

Je suis déjà venu ici l'année dernière, et j'ai demandé à monsieur Perrichon la permission de me mettre à vos ordres.

MADAME PERRICHON.

Ah ! monsieur. (A part.) C'est tout à fait un homme du monde !... (Haut.) Vous aimez beaucoup la Suisse ?

ARMAND.

Oh ! il faut bien aller quelque part ?

[1] Madame Perrichon, Armand.

MADAME PERRICHON.

Oh ! moi, je ne voudrais pas habiter ce pays-là... il y a trop de précipices et de montagnes... Ma famille est de la Beauce.

ARMAND.

Ah ! je comprends.

MADAME PERRICHON.

Près d'Étampes...

ARMAND, à part.

Nous devons avoir un correspondant à Étampes ; ce serait un lien. (Haut.) Vous ne connaissez pas monsieur Pingley, à Étampes ?

MADAME PERRICHON.

Pingley !... c'est mon cousin ! Vous le connaissez ?

ARMAND.

Beaucoup. (A part.) Je ne l'ai jamais vu !

MADAME PERRICHON.

Quel homme charmant !

ARMAND.

Ah ! oui !

MADAME PERRICHON.

C'est un bien grand malheur qu'il ait son infirmité !

ARMAND.

Certainement... c'est un bien grand malheur !

MADAME PERRICHON.

Sourd à quarante-sept ans !

ARMAND, à part.

Tiens ! il est sourd notre correspondant. C'est donc pour ça qu'il ne répond jamais à nos lettres.

MADAME PERRICHON.

Est-ce singulier ? c'est un ami de Pingley qui sauve mon mari !... Il y a de bien grands hasards dans le monde.

ARMAND.

Souvent aussi on attribue au hasard des péripéties dont il est parfaitement innocent.

MADAME PERRICHON.

Ah ! oui... souvent aussi on attribue. (A part.) Qu'est-ce qu'il veut dire ?

ARMAND.

Ainsi, madame, notre rencontre en chemin de fer, puis à Lyon, puis à Genève, à Chamonix, ici même, vous mettez tout cela sur le compte du hasard ?

MADAME PERRICHON.

En voyage, on se retrouve...

ARMAND.

Certainement... Surtout quand on se cherche.

MADAME PERRICHON.

Comment ?

ARMAND.

Oui, madame, il ne m'est pas permis de jouer plus longtemps la comédie du hasard ; je vous dois la vérité, pour vous, pour mademoiselle votre fille.

MADAME PERRICHON.

Ma fille !

ARMAND.

Me pardonnerez-vous ? Le jour où je la vis, j'ai été touché, charmé... J'ai appris que vous partiez pour la Suisse... et je suis parti.

MADAME PERRICHON.

Mais alors, vous nous suivez ?...

ARMAND.

Pas à pas... Que voulez-vous... j'aime...

MADAME PERRICHON.

Monsieur !

ARMAND.

Oh ! rassurez-vous ! j'aime avec tout le respect, toute la discrétion qu'on doit à une jeune fille dont on serait heureux de faire sa femme.

MADAME PERRICHON, perdant la tête, à part.

Une demande en mariage ! Et Perrichon qui n'est pas là ! (Haut.) Certainement, monsieur... je suis charmée... non, flattée !... parce que vos manières... votre éducation... Pingley... le service que vous nous avez rendu... mais monsieur Perrichon est sorti... pour la Mer de Glace... et aussitôt qu'il rentrera.

HENRIETTE, entrant vivement.

Maman !... (S'arrêtant.) Ah ! tu causais avec monsieur Armand ?

MADAME PERRICHON, troublée[1].

Nous causions, c'est-à-dire, oui ! nous parlions

[1] Henriette, madame Perrichon, Armand.

de Pingley ! Monsieur connaît Pingley ; n'est-ce pas ?

ARMAND.

Certainement ! je connais Pingley !

HENRIETTE.

Oh ! quel bonheur !

MADAME PERRICHON, à Henriette.

Ah ! comme tu es coiffée !... et ta robe ! ton col. (Bas.) Tiens-toi donc droite !

HENRIETTE, étonnée.

Qu'est-ce qu'il y a ? (Cris et tumulte au dehors.)

MADAME PERRICHON et HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !

ARMAND.

Ces cris !...

SCÈNE X

LES MÊMES, PERRICHON, DANIEL, LE GUIDE, L'AUBERGISTE.

(Daniel entre soutenu par l'aubergiste et par le guide.)

PERRICHON, très ému.

Vite ! de l'eau ! du sel ! du vinaigre ! (Il fait asseoir Daniel.)

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

PERRICHON[1].

Un événement affreux ! (S'interrompant.) Faites-le boire, frottez-lui les tempes !

[1] Henriette, Perrichon, madame Perrichon, Daniel, Armand.

DANIEL.

Merci... Je me sens mieux.

ARMAND

Qu'est-il arrivé ?...

DANIEL.

Sans le courage de monsieur Perrichon...

PERRICHON, vivement.

Non, pas vous ! ne parlez pas !... (Racontant.) C'est horrible !... Nous étions sur la Mer de Glace... Le Mont-Blanc nous regardait tranquille et majestueux...

DANIEL, à part.

Le récit de Théramène !

MADAME PERRICHON.

Mais dépêche-toi donc !

HENRIETTE.

Mon père !

PERRICHON.

Un instant, que diable ! Depuis cinq minutes nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace ! Je marchais le premier.

MADAME PERRICHON.

Quelle imprudence !

PERRICHON.

Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement ; je me retourne : monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond, dont la vue seule fait frissonner...

MADAME PERRICHON, impatientée.

Mon ami.

PERRICHON.

Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élance...

MADAME PERRICHON et HENRIETTE.

Ciel !

PERRICHON.

Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne. Je tire... il tire... nous tirons, et, après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le ramène à la face du soleil, notre père à tous !... (Il s'essuie le front avec son mouchoir.)

HENRIETTE.

Oh ! papa !

MADAME PERRICHON.

Mon ami !

PERRICHON, embrassant sa femme et sa fille.

Oui, mes enfants, c'est une belle page...

ARMAND, à Daniel.

Comment vous trouvez-vous ?

DANIEL, bas.

Très bien ! ne vous inquiétez pas ! (Il se lève.) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère...

PERRICHON, majestueusement.

C'est vrai !

DANIEL.

Un frère à sa sœur !

PERRICHON.

Et un homme à la société.

DANIEL.

Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

PERRICHON.

C'est vrai !

DANIEL.

Il n'y a que le cœur... entendez-vous, le cœur !

PERRICHON.

Monsieur Daniel ! Non ! laissez-moi vous appeler Daniel ?

DANIEL.

Comment donc ! (A part.) Chacun son tour !

PERRICHON, ému.

Daniel, mon ami, mon enfant !... votre main. (Il lui prend la main.) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas... Vous me devez tout, tout ! (Avec noblesse.) Je ne l'oublierai jamais !

DANIEL.

Ni moi !

PERRICHON, à Armand, en s'essuyant les yeux [1].

Ah ! jeune homme !... vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

[1] Daniel, Henriette, madame Perrichon, Perrichon, Armand.

HENRIETTE.

Mais, papa, monsieur le sait bien, puisque tantôt...

PERRICHON, se rappelant.

Ah ! oui ! c'est juste ! Monsieur l'aubergiste, apportez-moi le livre des voyageurs.

MADAME PERRICHON.

Pourquoi faire ?

PERRICHON.

Avant de quitter ces lieux, je désire consacrer par une note le souvenir de cet événement !

L'AUBERGISTE, apportant le registre.

Voilà, monsieur.

PERRICHON.

Merci... Tiens, qui est-ce qui a écrit ça ?

TOUS.

Quoi donc ?

PERRICHON, lisant.

« Je ferai observer à monsieur Perrichon que la mer de Glace n'ayant pas d'enfants, l'E qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical. Signé : le Commandant. »

TOUS.

Hein ?

HENRIETTE, bas à son père.

Oui, papa ! mer ne prend pas d'E à la fin.

PERRICHON.

Je le savais ! Je vais lui répondre à ce monsieur.

(Il prend une plume et écrit.) « Le commandant est... un paltoquet ! Signé : Perrichon. »

LE GUIDE, rentrant.

La voiture est là.

PERRICHON.

Allons ! Dépêchons-nous. (Aux jeunes gens.) Messieurs, si vous voulez accepter une place ? (Armand, et Daniel s'inclinent.)

MADAME PERRICHON, appelant son mari [1].

Perrichon, aide-moi à mettre mon manteau. (Bas.) On vient de me demander notre fille en mariage...

PERRICHON.

Tiens ! à moi aussi !

MADAME PERRICHON.

C'est monsieur Armand.

PERRICHON.

Moi, c'est Daniel... mon ami Daniel.

MADAME PERRICHON.

Mais il me semble que l'autre...

PERRICHON.

Nous parlerons de cela plus tard...

HENRIETTE, à la fenêtre.

Ah ! il pleut à verse !

[1] Daniel et Henriette au fond, madame Perrichon, Perrichon, l'aubergiste, Armand.

PERRICHON.

Ah diable ! (A l'aubergiste.) Combien tient-on dans votre voiture ?

L'AUBERGISTE.

Quatre dans l'intérieur et un à côté du cocher...

PERRICHON.

C'est juste le compte.

ARMAND.

Ne vous gênez pas pour moi.

PERRICHON.

Daniel montera avec nous.

HENRIETTE, bas à son père.

Et monsieur Armand ?

PERRICHON, bas.

Dame ! il n'y a que quatre places ! il montera sur le siège.

HENRIETTE.

Par une pluie pareille ?

MADAME PERRICHON[1].

Un homme qui t'a sauvé !

PERRICHON.

Je lui prêterai mon caoutchouc !

HENRIETTE.

Ah !

[1] Daniel, madame Perrichon, Perrichon, Henriette, Armand.

PERRICHON.

Allons ! en route ! en route !

DANIEL, à part.

Je savais bien que je reprendrais la corde !

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Perrichon, à Paris. — Cheminée au fond; porte d'entrée dans l'angle à gauche; appartement dans l'angle à droite; salle à manger à gauche; au milieu, guéridon avec tapis; canapé à droite du guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, seul, achevant d'essuyer un fauteuil.

Midi moins un quart... C'est aujourd'hui que monsieur Perrichon revient de voyage avec madame et mademoiselle... J'ai reçu hier une lettre de monsieur... la voilà. (Lisant.) « Grenoble, 5 juillet. Nous arriverons mercredi, 7 juillet, à midi. Jean nettoiera l'appartement et fera poser les rideaux. » (Parlé.) C'est fait (Lisant.) « Il dira à Marguerite, la cuisinière, de nous préparer le dîner. Elle mettra le pot au feu... un morceau pas trop gras... de plus, comme il y a longtemps que nous n'avons mangé de poisson de mer, elle nous achètera une petite barbue bien fraîche... Si la barbue était trop chère, elle la remplacerait par un morceau de veau à la casserole. » (Parlé.) Monsieur peut arriver... tout est prêt... Voilà ses journaux, ses lettres, ses cartes de visite... Ah ! par exemple, il est venu ce matin de bonne heure un monsieur que je ne connais pas... il m'a dit qu'il s'appelait le Commandant...

Il doit repasser. (Coup de sonnette à la porte extérieure.) On sonne!... c'est monsieur... je reconnais sa main!...

SCÈNE II

JEAN, PERRICHON, Mme PERRICHON, HENRIETTE. Ils portent des sacs de nuit et des cartons.

PERRICHON.

Jean... c'est nous !

JEAN.

Ah ! monsieur !... madame... mademoiselle !... (Il les débarrasse de leurs paquets.)

PERRICHON[1].

Ah ! qu'il est doux de rentrer chez soi, de voir ses meubles, de s'y asseoir. (Il s'assoit sur le canapé.)

MADAME PERRICHON, assise à gauche.

Nous devrions être de retour depuis huit jours...

PERRICHON.

Nous ne pouvions passer à Grenoble sans aller voir les Darinel... ils nous ont retenus... (A Jean.) Est-il venu quelque chose pour moi en mon absence ?

JEAN.

Oui, monsieur... tout est là sur la table.

PERRICHON, prenant plusieurs cartes de visite.

Que de visites ! (Lisant.) Armand Desroches...

[1] Henriette, madame Perrichon, Jean, Perrichon.

HENRIETTE, avec joie.

Ah !

PERRICHON.

Daniel Savary... brave jeune homme !... Armand Desroches... Daniel Savary... charmant jeune homme... Armand Desroches.

JEAN.

Ces messieurs sont venus tous les jours s'informer de votre retour.

MADAME PERRICHON.

Tu leur dois une visite.

PERRICHON.

Certainement j'irai le voir... ce brave Daniel !

HENRIETTE.

Et monsieur Armand ?

PERRICHON.

J'irai le voir aussi... après. (Il se lève.)

HENRIETTE, à Jean.

Aidez-moi à porter ces cartons dans la chambre.

JEAN.

Oui, mademoiselle. (Regardant Perrichon.) Je trouve monsieur engraissé. On voit qu'il a fait un bon voyage.

PERRICHON.

Splendide, mon ami, splendide ! Ah ! tu ne sais pas ? J'ai sauvé un homme !

JEAN, incrédule.

Monsieur ?... Allons donc !... (Il sort avec Henriette par la droite.)

SCÈNE III

PERRICHON, MADAME PERRICHON[1].

PERRICHON.

Comment ! Allons donc !... Est-il bête, cet animal-là !

MADAME PERRICHON.

Maintenant que nous voilà de retour, j'espère que tu vas prendre un parti... Nous ne pouvons tarder plus longtemps à rendre réponse à ces deux jeunes gens... deux prétendus dans la maison... c'est trop !...

PERRICHON.

Moi, je n'ai pas changé d'avis... j'aime mieux Daniel !

MADAME PERRICHON.

Pourquoi ?

PERRICHON.

Je ne sais pas... je le trouve plus... enfin, il me plaît, ce jeune homme !

MADAME PERRICHON.

Mais l'autre... l'autre t'a sauvé !

PERRICHON.

Il m'a sauvé ! Toujours le même refrain !

[1] Madame Perrichon, Perrichon.

MADAME PERRICHON.

Qu'as-tu à lui reprocher? Sa famille est honorable, sa position excellente...

PERRICHON.

Mon Dieu ! je ne lui reproche rien... je ne lui en veux pas à ce garçon !

MADAME PERRICHON [1].

Il ne manquerait plus que ça !

PERRICHON.

Mais je lui trouve un petit air pincé.

MADAME PERRICHON.

Lui !

PERRICHON.

Oui, il a un ton protecteur... des manières... il semble toujours se prévaloir du petit service qu'il m'a rendu...

MADAME PERRICHON.

Il ne t'en parle jamais !

PERRICHON.

Je le sais bien ! mais c'est son air ! son air me dit : Hein ? sans moi ?... C'est agaçant à la longue : tandis que l'autre !...

MADAME PERRICHON.

L'autre te répète sans cesse : Hein ? sans vous... hein ? sans vous ! Cela flatte ta vanité... et voilà pourquoi tu le préfères.

[1] Perrichon, madame Perrichon.

PERRICHON.

Moi ! de la vanité ! J'aurais peut-être le droit d'en avoir !

MADAME PERRICHON.

Oh !

PERRICHON.

Oui, madame !... l'homme qui a risqué sa vie pour sauver son semblable peut être fier de lui-même... mais j'aime mieux me renfermer dans un silence modeste... signe caractéristique du vrai courage !

MADAME PERRICHON.

Mais tout cela n'empêche pas que M. Armand...

PERRICHON.

Henriette n'aime pas... ne peut pas aimer M. Armand !

MADAME PERRICHON.

Qu'en sais-tu ?

PERRICHON.

Dame ! je suppose...

MADAME PERRICHON.

Il y a un moyen de le savoir ! c'est de l'interroger... et nous choisirons celui qu'elle préfèrera...

PERRICHON.

Soit !... mais ne l'influence pas !

MADAME PERRICHON.

La voici.

SCÈNE IV

PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE.

MADAME PERRICHON, à sa fille qui entre[1].

Henriette... ma chère enfant... ton père et moi, nous avons à te parler sérieusement.

HENRIETTE.

A moi ?

PERRICHON.

Oui.

MADAME PERRICHON.

Te voilà bientôt en âge d'être mariée... deux jeunes gens se présentent pour obtenir ta main... tous deux nous conviennent... mais nous ne voulons pas contrarier ta volonté, et nous avons résolu de te laisser l'entière liberté du choix.

HENRIETTE.

Comment !

PERRICHON.

Pleine et entière...

MADAME PERRICHON.

L'un de ces jeunes gens est M. Armand Desroches.

HENRIETTE.

Ah !

PERRICHON, vivement.

N'influence pas !...

[1] Perrichon, Henriette, madame Perrichon.

MADAME PERRICHON.

L'autre est M. Daniel Savary...

PERRICHON.

Un jeune homme charmant, distingué, spirituel, et qui, je ne le cache pas, a toutes mes sympathies...

MADAME PERRICHON.

Mais tu influences...

PERRICHON.

Du tout ! je constate un fait !... (A sa fille.) Maintenant te voilà éclairée... choisis...

HENRIETTE.

Mon Dieu !... vous m'embarrassez beaucoup... et je suis prête à accepter celui que vous me désignerez...

PERRICHON.

Non ! non ! décide toi-même !

MADAME PERRICHON.

Parle, mon enfant !

HENRIETTE.

Eh bien ! puisqu'il faut absolument faire un choix, je choisis... M. Armand.

MADAME PERRICHON[1].

Là !

PERRICHON.

Armand ! Pourquoi pas Daniel ?

[1] Perrichon, madame Perrichon, Henriette.

HENRIETTE.

Mais M. Armand t'a sauvé, papa.

PERRICHON.

Allons, bien ! encore ? c'est fatigant, ma parole d'honneur !

MADAME PERRICHON.

Eh bien ! tu vois... il n'y a pas à hésiter...

PERRICHON.

Ah ! mais permets, chère amie, un père ne peut pas abdiquer... Je réfléchirai, je prendrai mes renseignements.

MADAME PERRICHON, bas.

Monsieur Perrichon, c'est de la mauvaise foi !

PERRICHON.

Caroline !...

SCÈNE V

LES MÊMES, JEAN, MAJORIN.

JEAN, à la cantonade.

Entrez !... ils viennent d'arriver ! (Majorin entre.)

PERRICHON.

Tiens ! c'est Majorin !...

MAJORIN, saluant.

Madame... mademoiselle... j'ai appris que vous reveniez aujourd'hui... alors j'ai demandé un jour de congé... j'ai dit que j'étais de garde...

PERRICHON[1].

Ce cher ami ! c'est très aimable... Tu dînes avec nous ? nous avons une petite barbue...

MAJORIN.

Mais... si ce n'est pas indiscret...

JEAN, bas à Perrichon.

Monsieur... c'est du veau à la casserole ! (Il sort.)

PERRICHON.

Ah ! (A Majorin.) Allons, n'en parlons plus, ce sera pour une autre fois...

MAJORIN, à part.

Comment ! il me désinvite ! S'il croit que j'y tiens, à son dîner ! (Prenant Perrichon à part. Les dames s'asseyent sur le canapé.) J'étais venu pour te parler des six cents francs que tu m' as prêtés le jour de ton départ...

PERRICHON.

Tu me les rapportes ?

MAJORIN.

Non... Je ne touche que demain mon dividende des paquebots... mais à midi précis...

PERRICHON.

Oh ! ça ne presse pas !

MAJORIN.

Pardon... j'ai hâte de m'acquitter...

[1] Jean, Perrichon, Majorin, madame Perrichon, Henriette.

PERRICHON.

Ah ! tu ne sais pas ?... je t'ai rapporté un souvenir.

MAJORIN. Il s'assied derrière le guéridon.

Un souvenir ! à moi ?

PERRICHON, s'asseyant.

En passant à Genève, j'ai acheté trois montres... une pour Jean, une pour Marguerite, la cuisinière... et une pour toi, à répétition.

MAJORIN, à part.

Il me met après ses domestiques ! (Haut.) Enfin ?

PERRICHON.

Avant d'arriver à la douane française, je les avais fourrées dans ma cravate...

MAJORIN.

Pourquoi ?

PERRICHON.

Tiens ! je n'avais pas envie de payer les droits. On me demande : Avez-vous quelque chose à déclarer ? Je réponds non ; je fais un mouvement et voilà ta diablesse de montre qui sonne : dig, dig, dig.

MAJORIN.

Eh bien !

PERRICHON.

Eh bien ! j'ai été pincé... on a tout saisi...

MAJORIN.

Comment ?

PERRICHON.

J'ai eu une scène atroce ! J'ai appelé le douanier méchant gabelou ! Il m'a dit que j'entendrais parler

de lui... Je regrette beaucoup cet incident... elle était charmante, ta montre.

MAJORIN, sèchement.

Je ne t'en remercie pas moins... (A part.) Comme s'il ne pouvait pas acquitter les droits... c'est sordide !

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, ARMAND.

JEAN, annonçant.

Monsieur Armand Desroches !

HENRIETTE, quittant son ouvrage.

Ah !

MADAME PERRICHON, se levant et allant au devant d'Armand.

Soyez le bienvenu... nous attendions votre visite..

ARMAND, saluant.

Madame... monsieur Perrichon...

PERRICHON[1].

Enchanté !... enchantê ! (A part.) Il a toujours son petit air protecteur !...

MADAME PERRICHON, bas à son mari.

Présente-le donc à Majorin.

[1] Madame Perrichon, Perrichon, Majorin, Henriette, Armand.

PERRICHON.

Certainement... (Haut.) Majorin... je te présente monsieur Armand Desroches... une connaissance de voyage...

HENRIETTE, vivement.

Il a sauvé papa !

PERRICHON, à part.

Allons, bien !... encore !

MAJORIN.

Comment, tu as couru quelque danger ?

PERRICHON.

Non... une misère...

ARMAND.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler...

PERRICHON, à part.

Toujours son petit air !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN, DANIEL.

JEAN, annonçant.

Monsieur Daniel Savary !...

PERRICHON, s'épanouissant.

Ah ! le voilà, ce cher ami !... ce bon Daniel !
(Il renverse presque le guéridon en courant au-devant de lui.)

DANIEL, saluant[1].

Mesdames... Bonjour, Armand !

PERRICHON, le prenant par la main.

Venez, que je vous présente à Majorin... (Haut.) Majorin, je te présente un de mes bons.. un de mes meilleurs amis... monsieur Daniel Savary...

MAJORIN.

Savary ? des paquebots ?

DANIEL, saluant.

Moi-même.

PERRICHON.

Ah ! sans moi ! il ne te payerait pas demain ton dividende.

MAJORIN.

Pourquoi ?

PERRICHON.

Pourquoi ? (Avec fatuité.) Tout simplement parce que je l'ai sauvé, mon bon !

MAJORIN.

Toi ? (A part.) Ah çà ! ils ont donc passé tout leur temps à se sauver la vie !

PERRICHON, racontant.

Nous étions sur la Mer de Glace, le mont Blanc nous regardait, tranquille et majestueux.

DANIEL, à part.

Second récit de Théramène !

[1] Daniel, Perrichon, Majorin, madame Perrichon, Henriette, Armand.

PERRICHON.

Nous suivions tout pensifs un sentier abrupt.

HENRIETTE, qui a ouvert un journal.

Tiens, papa qui est dans le journal !

PERRICHON.

Comment ! je suis dans le journal ?

HENRIETTE.

Lis toi-même... là... (Elle lui donne le journal.)

PERRICHON.

Vous allez voir que je suis tombé du jury ! (Lisant.) « On nous écrit de Chamonix...

TOUS.

Tiens ! (Ils se rapprochent.)

PERRICHON, lisant.

« Un événement qui aurait pu avoir des suites déplorables vient d'arriver à la Mer de Glace... M. Daniel S... a fait un faux pas et a disparu dans une de ces crevasses si redoutées des voyageurs. Un des témoins de cette scène, M. Perrichon (qu'il nous permette de le nommer.) » (Parlé.) Comment donc ! si je le permets ! (Lisant.) « M. Perrichon notable commerçant de Paris et père de famille, n'écoutant que son courage, et au mépris de sa propre vie, s'est élancé dans le gouffre... » (Parlé.) C'est vrai, « et après des efforts inouïs, a été assez heureux pour en retirer son compagnon. Un si admirable dévouement n'a été surpassé que par la modestie de M. Perrichon, qui s'est dérobé aux félicitations de la foule émue et attendrie... Les

gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait ! »

TOUS.

Ah !

DANIEL, à part.

Trois francs la ligne !

PERRICHON, relisant lentement la dernière phrase.

« Les gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait ! » (A Daniel, très ému.) Mon ami... mon enfant ! embrassez-moi ! (Ils s'embrassent.)

DANIEL, à part [1].

Décidément, j'ai la corde...

PERRICHON, montrant le journal.

Certes, je ne suis pas un révolutionnaire, mais je le proclame hautement, la presse a du bon ! (Mettant le journal dans sa poche et à part.) J'en ferai acheter dix numéros !

MADAME PERRICHON.

Dis donc, mon ami, si nous envoyions au journal le récit de la belle action de M. Armand ?

HENRIETTE.

Oh ! oui ! cela ferait un joli pendant !

PERRICHON, vivement.

C'est inutile ! je ne peux pas toujours occuper les journaux de ma personnalité...

[1] Daniel, Perrichon, Henriette, madame Perrichon, Armand, Majorin.

JEAN, entrant, un papier la main.

Monsieur ?

PERRICHON.

Quoi ?

JEAN.

Le concierge vient de me remettre un papier timbré pour vous.

MADAME PERRICHON.

Un papier timbré ?

PERRICHON.

N'aie donc pas peur ! je ne dois rien à personne... au contraire, on me doit...

MAJORIN, à part.

C'est pour moi qu'il dit ça !

PERRICHON, regardant le papier.

Une assignation à comparaître devant la sixième chambre pour injures envers un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions.

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

PERRICHON, lisant.

« Vu le procès-verbal dressé au bureau de la douane française par le sieur Marchand, sergent douanier... » (Majorin remonte.)

ARMAND.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PERRICHON.

Un douanier qui m'a saisi trois montres... j'ai été trop vif... je l'ai appelé gabelou ! rebut de l'humanité !...

MAJORIN, derrière le guéridon[1].

C'est très grave . Très grave !

PERRICHON, inquiet.

Quoi ?

MAJORIN.

Injures qualifiées envers un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions.

MADAME PERRICHON et PERRICHON.

Eh bien ?

MAJORIN.

De quinze jours à trois mois de prison...

TOUS.

En prison !...

PERRICHON.

Moi ! après cinquante ans d'une vie pure et sans tache... j'irais m'asseoir sur le banc de l'infamie ! jamais ! jamais !

MAJORIN, à part.

C'est bien fait ! ça lui apprendra à ne pas acquitter les droits !

PERRICHON.

Ah ! mes amis ! mon avenir est brisé.

MADAME PERRICHON.

Voyons. calme-toi !

[1] Daniel, Perrichon, Majorin, madame Perrichon, Henriette, Armand.

HENRIETTE.

Papa !

DANIEL.

Du courage !

ARMAND.

Attendez ! je puis peut-être vous tirer de là.

TOUS.

Hein ?

PERRICHON.

Vous ! mon ami... mon bon ami !

ARMAND, allant à lui[1].

Je suis lié assez intimement avec un employé supérieur de l'administration des douanes... je vais le voir... peut-être pourra-t-on décider le douanier à retirer sa plainte.

MAJORIN.

Ça me paraît difficile !

ARMAND.

Pourquoi ? un moment de vivacité...

PERRICHON.

Que je regrette !

ARMAND.

Donnez-moi ce papier... j'ai bon espoir... ne vous tourmentez pas, mon brave M. Perrichon !

PERRICHON, ému, lui prenant la main.

Ah ! Daniel ! (Se reprenant.) non ! Armand ! tenez, il faut que je vous embrasse ! (Ils s'embrassent.)

[1] Daniel, Perrichon, Armand, madame Perrichon, Henriette, Majorin.

HENRIETTE, à part.

A la bonne heure ! (Elle remonte avec sa mère) [1].

ARMAND, bas à Daniel.

A mon tour, j'ai la corde !

DANIEL.

Parbleu ! (A part.) Je crois avoir affaire à un rival et je tombe sur un terre-neuve.

MAJORIN, à Armand.

Je sors avec vous.

PERRICHON.

Tu nous quittes ?

MAJORIN.

Oui... (Fièrement.) Je dîne en ville ! (Il sort avec Armand.)

MADAME PERRICHON, s'approchant de son mari et bas [2].

Eh bien ! que penses-tu maintenant de M. Armand ?

PERRICHON.

Lui ! c'est-à-dire que c'est un ange ! un ange !

MADAME PERRICHON.

Et tu hésites à lui donner ta fille ?

PERRICHON.

Non ! je n'hésite plus.

[1] Daniel, Armand, Perrichon, Majorin.
[2] Madame Perrichon, Perrichon, Daniel et Henriette sont près de la cheminée.

MADAME PERRICHON.

Enfin ! je te retrouve ! Il ne te reste plus qu'à prévenir M. Daniel.

PERRICHON.

Oh ! ce pauvre garçon ! tu crois ?

MADAME PERRICHON.

Dame ! à moins que tu ne veuilles attendre l'envoi des billets de faire part ?

PERRICHON.

Oh ! non !

MADAME PERRICHON.

Je te laisse avec lui... courage ! (Haut.) Viens-tu, Henriette ? (Saluant Daniel.) Monsieur. (Elle sort à droite, suivie d'Henriette).

SCÈNE VIII

PERRICHON, DANIEL.

DANIEL, à part et descendant.

Il est évident que mes actions baissent... Si je pouvais... (Il va au canapé.)

PERRICHON, à part au fond[1].

Ce brave jeune homme... ça me fait de la peine... Allons ! Il le faut ! (Haut.) Mon cher Daniel... mon bon Daniel... j'ai une communication pénible à vous faire.

DANIEL, à part.

Nous y voilà ! (Ils s'asseyent sur le canapé.)[2]

[1] Daniel, Perrichon. [2] Perrichon, Daniel.

PERRICHON.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma fille... Je caressais ce projet, mais les circonstances... les événements... votre ami, M. Armand, m'a rendu de tels services !...

DANIEL.

Je comprends.

PERRICHON.

Car on a beau dire, il m'a sauvé la vie, cet homme !

DANIEL.

Eh bien ! et le petit sapin auquel vous vous êtes cramponné !

PERRICHON.

Certainement... le petit sapin... mais il était bien petit... Il pouvait casser... et puis je ne le tenais pas encore.

DANIEL.

Ah !

PERRICHON.

Non... mais ce n'est pas tout... dans ce moment, cet excellent jeune homme brûle le pavé pour me tirer des cachots... Je lui devrai l'honneur... l'honneur !

DANIEL.

M. Perrichon ! le sentiment qui vous fait agir est trop noble pour que je cherche à le combattre...

PERRICHON.

Vrai ! Vous ne m'en voulez pas ?

DANIEL.

Je ne me souviens que de votre courage... de votre dévouement pour moi...

PERRICHON, lui prenant la main.

Ah ! Daniel ! (A part.) C'est étonnant comme j'aime ce garçon-là !

DANIEL, se levant.

Aussi, avant de partir...

PERRICHON[1].

Hein ?

DANIEL.

Avant de vous quitter...

PERRICHON, se levant.

Comment ! me quitter ! vous ? Et pourquoi ?

DANIEL.

Je ne puis continuer des visites qui seraient compromettantes pour mademoiselle votre fille... et douloureuses pour moi.

PERRICHON.

Allons, bien ! Le seul homme que j'aie sauvé !

DANIEL.

Oh ! mais votre image ne me quittera pas... j'ai formé un projet... c'est de fixer sur la toile, comme elle l'est déjà dans mon cœur. l'héroïque scène de la Mer de Glace.

PERRICHON.

Un tableau ! Il veut me mettre dans un tableau !

[1] Daniel, Perrichon.

DANIEL.

Je me suis déjà adressé à un de nos peintres les plus illustres... un de ceux qui travaillent pour la postérité !...

PERRICHON.

La postérité ! Ah ! Daniel ! (A part.) C'est extraordinaire comme j'aime ce garçon-là !

DANIEL.

Je tiens surtout à la ressemblance...

PERRICHON.

Je crois bien ! moi aussi !

DANIEL.

Mais il sera nécessaire que vous nous donniez cinq ou six séances...

PERRICHON.

Comment donc, mon ami ! quinze ! vingt ! trente ! ça ne m'ennuira pas... nous poserons ensemble !

DANIEL, vivement.

Ah ! non... pas moi !

PERRICHON.

Pourquoi ?

DANIEL.

Parce que... voici comment nous avons conçu le tableau... on ne verra sur la toile que le Mont-Blanc...

PERRICHON, inquiet.

Eh bien ! et moi ?

DANIEL.

Le Mont-Blanc et vous !

PERRICHON.

C'est ça... moi et le Mont-Blanc... tranquille et majestueux !... Ah ! ça, et vous, où serez-vous ?

DANIEL.

Dans le trou... tout au fond... on n'apercevra que mes deux mains crispées et suppliantes...

PERRICHON.

Quel magnifique tableau !

DANIEL.

Nous le mettrons au musée...

PERRICHON.

De Versailles ?

DANIEL.

Non, de Paris...

PERRICHON.

Ah ! oui... à l'exposition !...

DANIEL.

Et nous inscrirons sur le livret cette notice...

PERRICHON.

Non ! pas de banque ! pas de réclame ! Nous mettrons tout simplement l'article de mon journal.. « On nous écrit de Chamonix. »

DANIEL.

C'est un peu sec.

PERRICHON.

Oui... mais nous l'arrangerons ! (Avec effusion.) Ah ! Daniel, mon ami !... mon enfant !

DANIEL.

Adieu, monsieur Perrichon !... nous ne devons plus nous revoir...

PERRICHON.

Non ! c'est impossible ! c'est impossible ! ce mariage... rien n'est encore décidé...

DANIEL.

Mais...

PERRICHON.

Restez ! je le veux !

DANIEL, à part.

Allons donc !

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN, LE COMMANDANT.

JEAN, annonçant.

Monsieur le commandant Mathieu !

PERRICHON, étonné.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE COMMANDANT, entrant [1].

Pardon, messieurs, je vous dérange peut-être ?

PERRICHON.

Du tout.

LE COMMANDANT, à Daniel.

Est-ce à monsieur Perrichon que j'ai l'honneur de parler ?

[1] Daniel, le Commandant, Perrichon.

PERRICHON.

C'est moi, monsieur.

LE COMMANDANT.

Ah !... (A Perrichon.) Monsieur, voilà douze jours que je vous cherche. Il y a beaucoup de Perrichon à Paris... j'en ai déjà visité une douzaine... mais je suis tenace...

PERRICHON, lui indiquant un siège à gauche du guéridon.

Vous avez quelque chose à me communiquer ? (Il s'assied sur le canapé. Daniel remonte.)

LE COMMANDANT, s'asseyant.

Je n'en sais rien encore... Permettez-moi d'abord de vous adresser une question : Est-ce vous qui avez fait, il y a un mois, un voyage à la Mer de Glace ?

PERRICHON.

Oui, monsieur, c'est moi-même ! je crois avoir le droit de m'en vanter !

LE COMMANDANT.

Alors, c'est vous qui avez écrit sur le registre des voyageurs : « Le commandant est un paltoquet. »

PERRICHON.

Comment ! vous êtes ?...

LE COMMANDANT.

Oui, monsieur... c'est moi !

PERRICHON.

Enchanté ! (Ils se font plusieurs petits saluts.)

DANIEL, à part, en descendant [1].

Diable ! l'horizon s'obscurcit !...

LE COMMANDANT.

Monsieur, je ne suis ni querelleur, ni ferrailleur, mais je n'aime pas à laisser traîner sur les livres d'auberge de pareilles appréciations à côté de mon nom...

PERRICHON.

Mais vous avez écrit le premier une note... plus que vive !

LE COMMANDANT.

Moi ? je me suis borné à constater que Mer de Glace ne prenait pas d'E à la fin : voyez le dictionnaire...

PERRICHON.

Eh ! monsieur ! vous n'êtes pas chargé de corriger mes... prétendues fautes d'orthographe ! De quoi vous mêlez-vous ? (Ils se lèvent.)

LE COMMANDANT.

Pardon... pour moi, la langue française est une compatriote aimée... une dame de bonne maison, élégante, mais un peu cruelle... vous le savez mieux que personne.

PERRICHON.

Moi ?...

LE COMMANDANT.

Et quand j'ai l'honneur de la rencontrer à l'étranger... je ne permets pas qu'on éclabousse sa robe. C'est une question de chevalerie et de nationalité.

[1] Le Commandant, Perrichon, Daniel.

PERRICHON.

Ah çà ! monsieur, auriez-vous la prétention de me donner une leçon ?

LE COMMANDANT.

Loin de moi cette pensée...

PERRICHON.

Ah ! ce n'est pas malheureux ! (A part.) Il recule.

LE COMMANDANT.

Mais sans vouloir vous donner une leçon, je viens vous demander poliment... une explication.

PERRICHON, à part.

Mathieu !... c'est un faux commandant.

LE COMMANDANT.

De deux choses l'une : ou vous persistez...

PERRICHON.

Je n'ai pas besoin de tous ces raisonnements ! Vous croyez peut-être m'intimider : monsieur... j'ai fait mes preuves de courage, entendez-vous ! et je vous les ferai voir...

LE COMMANDANT.

Où ça ?

PERRICHON.

A l'exposition... L'année prochaine...

LE COMMANDANT.

Oh ! permettez !... Il me sera impossible d'attendre jusque-là... Pour abréger, je vais au fait : retirez-vous, oui ou non ?

PERRICHON.

Rien du tout !

LE COMMANDANT.

Prenez garde !

DANIEL.

Monsieur Perrichon !

PERRICHON.

Rien du tout ! (A part.) Il n'a pas seulement de moustaches !

LE COMMANDANT[1].

Alors, monsieur Perrichon, j'aurai l'honneur de vous attendre demain, à midi, avec mes témoins, dans les bois de la Malmaison...

DANIEL.

Commandant ! un mot ?

LE COMMANDANT, remontant.

Nous vous attendrons chez le garde !

DANIEL.

Mais, commandant...

LE COMMANDANT.

Mille pardons... j'ai rendez-vous avec un tapissier. pour choisir des étoffes, des meubles... A demain... midi... (Saluant.) Messieurs... j'ai bien l'honneur... (Il sort.)

[1] Le Commandant, Daniel, Perrichon.

SCÈNE X

PERRICHON, DANIEL, puis JEAN.

DANIEL, à Perrichon [1].

Diable ! vous êtes raide en affaires ! avec un commandant surtout !

PERRICHON.

Lui ! un commandant ? Allons donc ! Est-ce que les vrais commandants s'amusent à éplucher les fautes d'orthographe ?

DANIEL.

N'importe ? Il faut questionner, s'informer... (Il sonne à la cheminée.) Savoir à qui nous avons à faire.

JEAN, paraissant.

Monsieur ?

PERRICHON, à Jean.

Pourquoi as-tu laissé entrer cet homme qui sort d'ici ?

JEAN [2].

Monsieur, il était déjà venu ce matin... J'ai même oublié de vous remettre sa carte...

DANIEL.

Ah ! sa carte !

PERRICHON.

Donne ! (La lisant.) Mathieu, ex-commandant au deuxième zouaves.

[1] Daniel, Perrichon.
[2] Jean, Perrichon, Daniel.

DANIEL.

Un zouave !

PERRICHON.

Saprelotte !

JEAN.

Quoi donc ?

PERRICHON.

Rien ! Laissez-nous ! (Jean sort.)

DANIEL.

Eh bien ! nous voilà dans une jolie situation !

PERRICHON.

Que voulez-vous ? j'ai été trop vif... un homme si poli !... Je l'ai pris pour un notaire gradé !

DANIEL.

Que faire ?

PERRICHON.

Il faudrait trouver un moyen... (Poussant un cri.) Ah !...

DANIEL.

Quoi !

PERRICHON.

Rien ! rien ! Il n'y a pas de moyen ! je l'ai insulté, je me battrai !... Adieu !...

DANIEL.

Où allez-vous ?

PERRICHON.

Mettre mes affaires en ordre... vous comprenez...

DANIEL[1].

Mais cependant...

[1] Daniel, Perrichon.

PERRICHON.

Daniel... quand sonnera l'heure du danger, vous ne me verrez pas faiblir ! (Il sort à droite.)

SCÈNE XI

DANIEL, seul.

Allons donc !... c'est impossible !... je ne peux pas laisser battre M. Perrichon avec un zouave !... c'est qu'il a du cœur le beau-père !... je le connais, il ne fera pas de concessions... de son côt le commandant... et tout cela pour une faute d'orthographe ! (Cherchant.) Voyons donc ?... si je prévenais l'autorité ? oh ! non !... au fait, pourquoi pas ? personne ne le saura. D'ailleurs, je n'ai pas le choix des moyens... (Il prend un buvard et un encrier sur une table près de la porte d'entrée, et se place au guéridon.) Une lettre au préfet de police !... (Écrivant.) Monsieur le préfet... j'ai l'honneur de... (Parlant tout en écrivant.) Une ronde passera par là à point nommé... le hasard aura tout fait... et l'honneur sera sauf. (Il plie et cachète sa lettre et remet en place ce qu'il a pris.) Maintenant, il s'agit de la faire porter tout de suite... Jean doit être là ! (Il sort en appelant.) Jean ! Jean ! (Il disparaît dans l'antichambre.)

SCÈNE XII

PERRICHON, seul. — Il entre en tenant une lettre à la main. Il la lit.

« Monsieur le préfet, je crois devoir prévenir l'autorité que deux insensés ont l'intention de

croiser le fer demain, à midi moins un quart... » (Parlé.) Je mets moins un quart afin qu'on soit exact. Il suffit quelquefois d'un quart d'heure !... (Reprenant sa lecture.) « A midi moins un quart... dans les bois de la Malmaison. Le rendez-vous est à la porte du garde... Il appartient à votre haute administration de veiller sur la vie des citoyens. Un des combattants est un ancien commerçant, père de famille, dévoué à nos institutions et jouissant d'une bonne notoriété dans son quartier. Veuillez agréer, Monsieur le préfet, etc., etc... » S'il croit me faire peur ce commandant !... maintenant, l'adresse... (Il écrit.) Très pressé, communication importante... comme ça, ça arrivera.. Où est Jean ?

SCÈNE XIII

PERRICHON, DANIEL, puis MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis JEAN.

DANIEL, entrant par le fond, sa lettre à la main[1].

Impossible de trouver ce domestique. (Apercevant Perrichon.) Oh. (Il cache sa lettre.)

PERRICHON.

Daniel ! (Il cache aussi sa lettre.)

DANIEL.

Eh bien ! monsieur Perrichon ?

[1] Perrichon, Daniel.

PERRICHON.

Vous voyez... je suis calme... comme le bronze ! (Apercevant sa femme et sa fille.) Ma femme, silence ! (Il descend.)

MADAME PERRICHON, à son mari.

Mon ami, le maître de piano d'Henriette vient de nous envoyer des billets de concert pour demain... midi...

PERRICHON, à part [1].

Midi !

HENRIETTE.

C'est à son bénéfice, tu nous accompagneras ?

PERRICHON.

Impossible ! demain, ma journée est prise !

MADAME PERRICHON.

Mais tu n'as rien à faire...

PERRICHON.

Si... j'ai une affaire... très importante... demande à Daniel...

DANIEL.

Très importante !

MADAME PERRICHON.

Quel air sérieux ! (A son mari.) Tu as la figure longue d'une aune ; on dirait que tu as peur.

PERRICHON.

Moi ? peur ! On me verra sur le terrain !

[1] Daniel, Perrichon, madame Perrichon, Henriette.

DANIEL, à part.

Aïe !

MADAME PERRICHON.

Le terrain !

PERRICHON, à part.

Sapristi ! ça ma échappé !

HENRIETTE, courant à lui.

Un duel ! papa !

PERRICHON[1].

Eh bien ! oui, mon enfant, je ne voulais pas te le dire, ça m'a échappé, ton père se bat !...

MADAME PERRICHON.

Mais avec qui ?

PERRICHON.

Avec un commandant au deuxième zouaves !

MADAME PERRICHON et HENRIETTE, effrayées.

Ah ! grand Dieu !

PERRICHON.

Demain, à midi, dans le bois de la Malmaison, à la porte du garde !

MADAME PERRICHON, allant à lui[2].

Mais tu es fou... toi ! un bourgeois !

PERRICHON.

Madame Perrichon, je blâme le duel... mais il y a des circonstances où l'homme se doit à son

[1] Daniel, Perrichon, Henriette, madame Perrichon.
[2] Daniel, Perrichon, madame Perrichon, Henriette.

honneur ! (A part, montrant sa lettre.) Où est donc Jean ?

MADAME PERRICHON, à part.

Non ! c'est impossible ! je ne souffrirai pas... (Elle va à la table au fond et écrit à part). Monsieur le préfet de police...

JEAN, paraissant[1].

Le dîner est servi !

PERRICHON, s'approchant de Jean et bas.

Cette lettre à son adresse, c'est très pressé ! (Il s'éloigne.)

DANIEL, bas à Jean.

Cette lettre à son adresse... c'est très pressé ! (Il s'éloigne.)

MADAME PERRICHON, bas à Jean.

Cette lettre à son adresse... c'est très pressé !

PERRICHON.

Allons ! à table !

HENRIETTE, à part.

Je vais faire prévenir monsieur Armand. (Elle entre à droite.)

MADAME PERRICHON, à Jean avant de sortir.

Chut !

DANIEL, de même.

Chut !

[1] Madame Perrichon, Jean, Perrichon, Daniel, Henriette.

PERRICHON, de même.

Chut ! (Ils disparaissent tous les trois.)

JEAN, seul.

Quel est ce mystère ? (Lisant l'adresse des trois lettres.) Monsieur le préfet... Monsieur le préfet... Monsieur le préfet... (Étonné, et avec joie.) Tiens ! il n'y a qu'une course !

ACTE QUATRIÈME

Un jardin. — Bancs, chaises, table rustique ; à droite, un pavillon praticable.

SCÈNE PREMIÉRE

DANIEL, puis PERRICHON.

DANIEL, entrant par le fond à gauche.

Dix heures ! le rendez-vous n'est que pour midi. (Il s'approche du pavillon et fait signe.) Psit, psit !

PERRICHON, passant la tête à la porte du pavillon.

Ah ! c'est vous... ne faites pas de bruit... dans une minute, je suis à vous. (Il rentre.)

DANIEL, seul.

Ce pauvre monsieur Perrichon ! il a dû passer une bien mauvaise nuit... heureusement ce duel n'aura pas lieu.

PERRICHON, sortant du pavillon avec un grand manteau[1].

Me voici... je vous attendais...

[1] Daniel, Perrichon.

DANIEL.

Comment vous trouvez-vous ?

PERRICHON.

Calme comme le bronze !

DANIEL.

J'ai des épées dans la voiture.

PERRICHON, entr'ouvrant son manteau.

Moi, j'en ai là.

DANIEL.

Deux paires !

PERRICHON.

Une peut casser... je ne veux pas me trouver dans l'embarras.

DANIEL, à part.

Décidément, c'est un lion !... (Haut.) Le fiacre est à la porte... si vous voulez.

PERRICHON.

Un instant ! Quelle heure est-il ?

DANIEL.

Dix heures !

PERRICHON.

Je ne veux pas arriver avant midi... ni après. (A part.) Ça ferait tout manquer.

DANIEL.

Vous avez raison... pourvu qu'on soit à l'heure. (A part.) Ça ferait tout manquer.

PERRICHON.

Arriver avant... c'est de la fanfaronnade... après,

c'est de l'hésitation ; d'ailleurs, j'attends Majorin... je lui ai écrit hier soir un mot pressant.

DANIEL.

Ah ! le voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAJORIN.

MAJORIN[1].

J'ai reçu ton billet, j'ai demandé un congé... de quoi s'agit-il ?

PERRICHON.

Majorin... je me bats dans deux heures !...

MAJORIN.

Toi ? allons donc ! et avec quoi ?

PERRICHON, ouvrant son manteau et laissant voir ses épées.

Avec ceci.

MAJORIN.

Des épées !

PERRICHON.

Et j'ai compté sur toi pour être mon second. (Daniel remonte.)

MAJORIN.

Sur moi ? permets, mon ami, c'est impossible.

PERRICHON.

Pourquoi ?

MAJORIN.

Il faut que j'aille à mon bureau... je me ferais destituer.

[1] Daniel, Majorin, Perrichon.

PERRICHON.

Puisque tu as demandé un congé?

MAJORIN.

Pas pour être témoin !... On leur fait des procès aux témoins !

PERRICHON.

Il me semble, monsieur Majorin, que je vous ai rendu assez de services pour que vous ne refusiez pas de m'assister dans une circonstance capitale de ma vie.

MAJORIN, à part.

Il me reproche ses six cents francs !

PERRICHON.

Mais si vous craignez de vous compromettre... si vous avez peur.

MAJORIN[1].

Je n'ai pas peur... (Avec amertume.) D'ailleurs je ne suis pas libre... tu as su m'enchaîner par les liens de la reconnaissance. (Grinçant.) Ah ! la reconnaissance !

DANIEL, à part.

Encore un !

MAJORIN.

Je ne te demande qu'une chose... c'est d'être de retour à deux heures... pour toucher mon dividende... je te rembourserai immédiatement et alors... nous serons quittes !...

DANIEL.

Je crois qu'il est temps de partir. (A Perrichon.) Si vous désirez faire vos adieux à madame Perrichon et à votre fille...

[1] Majorin, Perrichon, Daniel.

PERRICHON.

Non ! je veux éviter cette scène... ce serait des pleurs, des cris... elles s'attacheraient à mes habits pour me retenir... partons ! (On entend chanter dans la coulisse.) Ma fille...

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRIETTE, puis MADAME PERRICHON.

HENRIETTE, entrant en chantant, et un arrosoir à la main [1].

Tra la la ! tra la la ! (Parlé.) Ah ! c'est toi, mon petit papa...

PERRICHON.

Oui... tu vois... nous partons... avec ces deux messieurs... il le faut... (Il l'embrasse avec émotion.) Adieu !

HENRIETTE, tranquillement.

Adieu, papa. (A part.) Il n'y a rien à craindre, maman a prévenu le préfet de police... et moi, j'ai prévenu monsieur Armand. (Elle va arroser les fleurs.)

PERRICHON, s'essuyant les yeux et la croyant près de lui.

Allons ! ne pleure pas !... si tu ne me revois pas... songe... (S'arrêtant.) Tiens ! elle arrose !

MAJORIN, à part.

Ça me révolte ! mais c'est bien fait !

[1] Majorin, Daniel, Perrichon, Henriette.

MADAME PERRICHON, entrant avec des fleurs à la main, à son mari.

Mon ami... peut-on couper quelques dahlias ?

PERRICHON[1].

Ma femme !

MADAME PERRICHON.

Je cueille un bouquet pour mes vases.

PERRICHON.

Cueille... dans un pareil moment je n'ai rien à te refuser... je vais partir, Caroline.

MADAME PERRICHON, tranquillement.

Ah ! tu vas là-bas.

PERRICHON.

Oui... je vais... là-bas, avec ces deux messieurs.

MADAME PERRICHON.

Allons ! tâche d'être revenu pour dîner.

PERRICHON et MAJORIN.

Hein ?

PERRICHON à part.

Cette tranquillité... est-ce que ma femme ne m'aimerait pas ?

MAJORIN, à part.

Tous les Perrichon manquent de cœur ! c'est bien fait !

DANIEL.

Il est l'heure... si vous voulez être au rendez-vous à midi.

[1] Majorin, Daniel, Perrichon, madame Perrichon, Henriette.

PERRICHON, vivement.

Précis !

MADAME PERRICHON, vivement.

Précis ! vous n'avez pas de temps à perdre.

HENRIETTE.

Dépêche-toi, papa.

PERRICHON.

Oui...

MAJORIN, à part.

Ce sont elles qui le renvoient ! Quelle jolie famille !

PERRICHON.

Allons ! Caroline ! ma fille ! adieu ! adieu ! (Ils remontent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND, paraissant au fond[1].

Restez, monsieur Perrichon, le duel n'aura pas lieu.

TOUS.

Comment ?

HENRIETTE, à part.

Monsieur Armand ! j'étais bien sûre de lui !

MADAME PERRICHON, à Armand.

Mais, expliquez-nous...

[1] Majorin, Perrichon, Daniel, Armand, madame Perrichon, Henriette.

ARMAND.

C'est bien simple... je viens de faire mettre à Clichy le commandant Mathieu.

TOUS.

A Clichy ?

DANIEL, à part.

Il est très actif, mon rival !

ARMAND.

Oui... cela avait été convenu depuis un mois entre le commandant et moi... et je ne pouvais trouver une meilleure occasion de lui être agréable. (A Perrichon.) Et de vous en débarrasser !

MADAME PERRICHON, à Armand.

Ah ! monsieur, que de reconnaissance...

HENRIETTE, bas.

Vous êtes notre sauveur !

PERRICHON, à part.

Eh bien ! je suis contrarié de ça... j'avais si bien arrangé ma petite affaire... A midi moins un quart on nous mettait la main dessus.

MADAME PERRICHON, allant à son mari.

Remercie donc.

PERRICHON.

Qui ça ?

MADAME PERRICHON.

Eh bien ! monsieur Armand.

PERRICHON.

Ah ! oui. (A Armand sèchement.) Monsieur, je vous remercie.

MAJORIN, à part.

On dirait que ça l'étrangle. (Haut.) Je vais toucher mon dividende. (A Daniel.) Croyez-vous que la caisse soit ouverte ?

DANIEL[1].

Oui sans doute. J'ai une voiture, je vais vous conduire. Monsieur Perrichon, nous nous reverrons ; vous avez une réponse à me donner.

MADAME PERRICHON, bas à Armand.

Restez. Perrichon a promis de se prononcer aujourd'hui : le moment est favorable, faites votre demande.

ARMAND.

Vous croyez... c'est que...

HENRIETTE, bas.

Courage, monsieur Armand.

ARMAND.

Vous ! oh ! quel bonheur !

MAJORIN.

Adieu, Perrichon.

DANIEL, saluant.

Madame... mademoiselle. (Henriette et madame Perrichon sortent par la droite ; Majorin et Daniel par le fond, à gauche.)

[1] Perrichon, Daniel, Majorin, madame Perrichon, Armand, Henriette.

SCÈNE V

PERRICHON, ARMAND, puis JEAN et LE COMMANDANT.

PERRICHON, à part[1].

Je suis très contrarié... très contrarié !... j'ai passé une partie de la nuit à écrire à mes amis que je me battais... je vais être ridicule.

ARMAND, à part.

Il doit être bien disposé... Essayons. (Haut.) Mon cher monsieur Perrichon...

PERRICHON, sèchement.

Monsieur ?

ARMAND.

Je suis plus heureux que je ne puis le dire d'avoir pu terminer cette désagréable affaire.

PERRICHON, à part.

Toujours son petit air protecteur ! (Haut.) Quant à moi, monsieur, je regrette que vous m'ayez privé du plaisir de donner une leçon à ce professeur de grammaire !

ARMAND.

Comment ? mais vous ignorez donc que votre adversaire...

PERRICHON.

Est un ex-commandant au deuxième zouaves... Eh bien !... après ? J'estime l'armée, mais je suis de ceux qui savent la regarder en face. (Il passe fièrement devant lui.)

[1] Perrichon, Armand.

JEAN, paraissant et annonçant.

Le commandant Mathieu.

PERRICHON.

Hein ?

ARMAND.

Lui !

PERRICHON.

Vous me disiez qu'il était en prison !

LE COMMANDANT, entrant [1].

J'y étais, en effet, mais j'en suis sorti. (Apercevant Armand.) Ah ! monsieur Armand ! je viens de consigner le montant du billet que je vous dois, plus les frais...

ARMAND.

Très bien, commandant... Je pense que vous ne me gardez pas rancune... vous paraissiez si désireux d'aller à Clichy.

LE COMMANDANT.

Oui, j'aime Clichy... mais pas les jours où je dois me battre. (A Perrichon.) Je suis désolé, monsieur, de vous avoir fait attendre... Je suis à vos ordres.

JEAN, à part.

Oh ! ce pauvre bourgeois !

PERRICHON.

Je pense, monsieur, que vous me rendrez la justice de croire que je suis tout à fait étranger à l'incident qui vient de se produire.

ARMAND.

Tout à fait ! car à l'instant même, monsieur me

[1] Jean, le Commandant, Armand, Perrichon.

manifestait ses regrets de ne pouvoir se rencontrer avec vous.

LE COMMANDANT, à Perrichon.

Je n'ai jamais douté, monsieur, que vous ne fussiez un loyal adversaire.

PERRICHON, avec hauteur.

Je me plais à l'espérer, monsieur.

JEAN, à part.

Il est très solide, le bourgeois.

LE COMMANDANT.

Mes témoins sont à la porte... partons !

PERRICHON[1].

Partons !

LE COMMANDANT, tirant sa montre.

Il est midi.

PERRICHON, à part.

Midi !... déjà !

LE COMMANDANT.

Nous serons là-bas à deux heures.

PERRICHON, à part.

Deux heures ! ils seront partis.

ARMAND.

Qu'avez-vous donc ?

Jean, le Commandant, Perrichon, Armand.

PERRICHON.

J'ai... j'ai... messieurs, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque noblesse à reconnaître ses torts.

LE COMMANDANT et JEAN, étonnés.

Hein ?

ARMAND.

Que dit-il ?

PERRICHON.

Jean... laisse-nous !

ARMAND.

Je me retire aussi...

LE COMMANDANT.

Oh ! pardon ! je désire que tout ceci se passe devant témoins.

ARMAND.

Mais...

LE COMMANDANT.

Je vous prie de rester.

PERRICHON.

Commandant... vous êtes un brave militaire... et moi... j'aime les militaires ! Je reconnais que j'ai eu des torts envers vous... et je vous prie de croire que... (A part.) Sapristi ! devant mon domestique ! (Haut.) Je vous prie de croire qu'il n'était ni dans mes intentions... (Il fait signe de sortir à Jean, qui a l'air de ne pas comprendre. A part.) Ça m'est égal, je le mettrai à la porte ce soir. (Haut.) ni dans ma pensée... d'offenser un homme que j'estime et que j'honore !

JEAN, à part.

Il canne, le patron !

LE COMMANDANT.

Alors, monsieur, ce sont des excuses.

ARMAND, vivement.

Oh ! des regrets...

PERRICHON.

N'envenimez pas ! n'envenimez pas ! laissez parler le commandant.

LE COMMANDANT.

Sont-ce des regrets ou des excuses ?

PERRICHON, hésitant.

Mais... moitié l'un ... moitié l'autre...

LE COMMANDANT.

Monsieur, vous avez écrit en toutes lettres sur le livre de Montanvert... le commandant est un...

PERRICHON, vivement.

Je retire le mot ! il est retiré !

LE COMMANDANT.

Il est retiré... ici... mais là-bas ! il s'épanouit au beau milieu d'une page que tous les voyageurs peuvent lire.

PERRICHON.

Ah ! dame ! pour ça ! à moins que je ne retourne moi-même l'effacer.

LE COMMANDANT.

Je n'osais pas vous le demander, mais puisque vous me l'offrez...

PERRICHON.

Moi ?

LE COMMANDANT.

J'accepte.

PERRICHON.

Permettez...

LE COMMANDANT.

Oh ! je ne vous demande pas de repartir aujourd'hui... non !... mais demain.

PERRICHON et ARMAND.

Comment ?

LE COMMANDANT.

Comment ? Par le premier convoi, et vous bifferez vous-même, de bonne grâce, les deux méchantes lignes échappées à votre improvisation... ça m'obligera.

PERRICHON.

Oui... comme ça... il faut que je retourne en Suisse ?

LE COMMANDANT.

D'abord, le Montanvert était en Savoie... maintenant c'est la France !

PERRICHON.

La France, reine des nations !

JEAN.

C'est bien moins loin !

LE COMMANDANT, ironiquement.

Il ne me reste plus qu'à rendre hommage à vos sentiments de conciliation.

PERRICHON.

Je n'aime pas à verser le sang !

LE COMMANDANT, riant.

Je me déclare complètement satisfait. (A Armand.) Monsieur Desroches, j'ai encore quelques billets en circulation, s'il vous en passe un par les mains, je me recommande toujours à vous ! (Saluant.) Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

PERRICHON, saluant.

Commandant... (Le Commandant sort.)

JEAN, à Perrichon, tristement[1].

Eh bien ! monsieur... voilà votre affaire arrangée.

PERRICHON, éclatant.

Toi, je te donne ton compte ! va faire tes paquets, animal.

JEAN, stupéfait.

Ah ! bah ! qu'est-ce que j'ai fait ! (Il sort à droite.)

SCÈNE VI

ARMAND, PERRICHON.

PERRICHON, à part.

Il n'y a pas à dire... j'ai fait des excuses ! moi ! dont on verra le portrait au musée... mais à qui la faute ? à ce M. Armand !

ARMAND, à part, au fond.

Pauvre homme ! je ne sais que lui dire.

[1] Armand, Perrichon, Jean:

PERRICHON, à part.

Ah ! ça, est-ce qu'il ne va pas s'en aller ? Il a peut-être encore quelque service à me rendre... Ils sont jolis, ses services !

ARMAND.

Monsieur Perrichon !

PERRICHON.

Monsieur ?

ARMAND.

Hier, en vous quittant, je suis allé chez mon ami... l'employé à l'administration des douanes... Je lui ai parlé de votre affaire.

PERRICHON, sèchement.

Vous êtes trop bon.

ARMAND.

C'est arrangé !... on ne donnera pas suite au procès.

PERRICHON.

Ah !

ARMAND.

Seulement, vous écrirez au douanier quelques mots de regrets.

PERRICHON, éclatant.

C'est ça ! des excuses ! encore des excuses !... De quoi vous mêlez-vous, à la fin ?

ARMAND.

Mais...

PERRICHON.

Est-ce que vous ne perdrez pas l'habitude de vous fourrer à chaque instant dans ma vie ?

ARMAND.

Comment !

PERRICHON.

Oui, vous touchez à tout ! Qui est-ce qui vous a prié de faire arrêter le commandant ? Sans vous, nous étions tous là-bas, à midi !

ARMAND.

Mais rien ne vous empêchait d'y être à deux heures.

PERRICHON.

Ce n'est pas la même chose.

ARMAND.

Pourquoi ?

PERRICHON.

Vous me demandez pourquoi ? Parce que... non ! Vous ne saurez pas pourquoi ! (Avec colère.) Assez de services, monsieur ! assez de services ! Désormais, si je tombe dans un trou, je vous prie de m'y laisser ! j'aime mieux donner cent francs au guide... Car ça coûte cent francs... il n'y a pas de quoi être si fier ! Je vous prierai aussi de ne plus changer les heures de mes duels, et de me laisser aller en prison si c'est ma fantaisie.

ARMAND.

Mais, monsieur Perrichon.

PERRICHON.

Je n'aime pas les gens qui s'imposent... c'est de l'indiscrétion ! Vous m'envahissez !...

ARMAND.

Permettez...

PERRICHON.

Non, monsieur ! on ne me domine pas, moi ! Assez de services ! assez de services ! (Il sort par le pavillon.)

SCÈNE VII

ARMAND puis HENRIETTE.

ARMAND, seul.

Je n'y comprends plus rien... je suis abasourdi !

HENRIETTE, entrant par la droite, au fond[1].

Ah ! monsieur Armand.

ARMAND.

Mademoiselle Henriette !

HENRIETTE.

Avez-vous causé avec papa ?

ARMAND.

Oui, mademoiselle.

HENRIETTE.

Eh bien !

ARMAND.

Je viens d'acquérir la preuve de sa parfaite antipathie pour moi.

[1] Armand, Henriette.

HENRIETTE, bas.

Que dites-vous là ? C'est impossible...

ARMAND.

Il a été jusqu'à me reprocher de l'avoir sauvé au Montanvert... J'ai cru qu'il allait m'offrir cent francs de récompense.

HENRIETTE.

Cent francs ! Par exemple !

ARMAND.

Il dit que c'est le prix !...

HENRIETTE.

Mais c'est horrible !... c'est de l'ingratitude !...

ARMAND.

J'ai senti que ma présence le froissait, le blessait... et je n'ai plus, mademoiselle, qu'à vous faire mes adieux.

HENRIETTE, vivement.

Mais, pas du tout ! restez !

ARMAND.

A quoi bon ? c'est à Daniel qu'il réserve votre main.

HENRIETTE.

Monsieur Daniel ?... mais je ne veux pas !

ARMAND, avec joie.

Ah !

HENRIETTE, se reprenant.

Ma mère ne veut pas ! elle ne partage pas les sentiments de papa ; elle est reconnaissante, elle ; elle vous aime... Tout à l'heure elle me disait encore : Monsieur Armand est un honnête homme... un homme de cœur, et ce que j'ai de plus cher au monde, je le lui donnerai...

ARMAND.

Mais, ce qu'elle a de plus cher... c'est vous !

HENRIETTE, naïvement.

Je le crois.

ARMAND.

Ah ! mademoiselle, que je vous remercie !

HENRIETTE.

Mais, c'est maman qu'il faut remercier.

ARMAND.

Et vous, mademoiselle, me permettez-vous d'espérer que vous aurez pour moi la même bienveillance ?

HENRIETTE, embarrassée.

Moi, monsieur ?...

ARMAND.

Oh ! parlez ! je vous en supplie...

HENRIETTE, baissant les yeux.

Monsieur, lorsqu'une demoiselle est bien élevée, elle pense toujours comme sa maman. (Elle se sauve.)

SCÈNE VIII

ARMAND, puis DANIEL.

ARMAND, seul.

Elle m'aime ! elle me l'a dit !.. Ah ! je suis trop heureux !.. ah !...

DANIEL, entrant[1].

Bonjour, Armand.

ARMAND.

C'est vous... (A part.) Pauvre garçon !

DANIEL.

Voici l'heure de la philosophie... Monsieur Perrichon se recueille... et dans dix minutes nous allons connaître sa réponse. Mon pauvre ami !

ARMAND.

Quoi donc ?

DANIEL.

Dans la campagne que nous venons de faire, vous avez commis fautes sur fautes...

ARMAND, étonné.

Moi ?

DANIEL.

Tenez, je vous aime, Armand... et je veux vous donner un bon avis qui vous servira... pour une autre fois ! vous avez un défaut mortel !

ARMAND.

Lequel ?

[1] Armand, Daniel.

DANIEL.

Vous aimez trop à rendre service... c'est une passion malheureuse !

ARMAND, riant.

Ah ! par exemple !

DANIEL.

Croyez-moi... j'ai vécu plus que vous, et dans un monde... plus avancé ! Avant d'obliger un homme, assurez-vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

ARMAND.

Pourquoi ?

DANIEL.

Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance ; il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate...

ARMAND, riant.

Allons ! développez votre paradoxe !

DANIEL.

Voulez-vous un exemple : monsieur Perrichon...

PERRICHON, passant sa tête à la porte du pavillon.

Mon nom !

DANIEL.

Vous me permettrez de ne pas le ranger dans la catégorie des hommes supérieurs. (Perrichon disparaît.) Eh bien ! monsieur Perrichon vous a pris tout doucement en grippe.

ARMAND.

J'en ai bien peur.

DANIEL.

Et pourtant vous lui avez sauvé la vie. Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement ? Non ! il lui rappelle trois choses : Primo, qu'il ne sait pas monter à cheval ; secundo, qu'il a eu tort de mettre des éperons, malgré l'avis de sa femme ; tertio, qu'il a fait en public une culbute ridicule...

ARMAND.

Soit, mais...

DANIEL.

Et comme il fallait un bouquet à ce beau feu d'artifice, vous lui avez démontré, comme deux et deux font quatre, que vous ne faisiez aucun cas de son courage, en empêchant un duel... qui n'aurait pas eu lieu.

ARMAND.

Comment ?

DANIEL.

J'avais pris mes mesures... Je rends aussi quelquefois des services...

ARMAND.

Ah ! vous voyez bien !

DANIEL.

Oui, mais moi, je me cache... je me masque ! Quand je pénètre dans la misère de mon semblable, c'est avec des chaussons et sans lumière... comme dans une poudrière ! D'où je conclus...

ARMAND.

Qu'il ne faut obliger personne ?

DANIEL.

Oh ! non ! mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime ! D'où je conclus que ledit Perrichon vous déteste ; votre présence l'humilie, il est votre obligé, votre inférieur ! vous l'écrasez, cet homme !

ARMAND.

Mais c'est de l'ingratitude !...

DANIEL.

L'ingratitude est une variété de l'orgueil... C'est l'indépendance du cœur, a dit un aimable philosophe. Or, monsieur Perrichon est le carrossier le plus indépendant de la carrosserie française ! J'ai flairé cela tout de suite... Aussi ai-je suivi une marche tout à fait opposée à la vôtre.

ARMAND.

Laquelle ?

DANIEL.

Je me suis laissé glisser... exprès ! dans une petite crevasse... pas méchante.

ARMAND.

Exprès ?

DANIEL.

Vous ne comprenez pas ? Donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître ! Aussi, depuis ce jour, je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes ! Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon ! dans sa redingote... Je le tiens ! comme la vanité tient l'homme... Quand il se refroidit, je le ranime,

je le souffle... je l'imprime dans le journal... à trois francs la ligne !

ARMAND.

Ah bah ! c'est vous ?

DANIEL.

Parbleu ! Demain je le fais peindre à l'huile... en tête-à-tête avec le Mont-Blanc ! J'ai demandé un tout petit Mont-Blanc et un immense Perrichon ! Enfin, mon ami, retenez bien ceci... et surtout gardez-moi le secret : les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent.

ARMAND.

Les hommes... c'est possible... mais les femmes !

DANIEL.

Eh bien ! les femmes...

ARMAND.

Elles comprennent la reconnaissance, elles savent garder au fond du cœur le souvenir du bienfait.

DANIEL.

Dieu ! la jolie phrase !

ARMAND.

Heureusement, madame Perrichon, ne partage pas les sentiments de son mari.

DANIEL.

La maman est peut-être pour vous... mais j'ai pour moi l'orgueil du papa... du haut du Montanvert ma crevasse me protège !

SCÈNE IX

LES MÊMES, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE[1].

PERRICHON, entrant accompagné de sa femme et de sa fille, il est très grave.

Messieurs, je suis heureux de vous trouver ensemble... vous m'avez fait tous deux l'honneur de me demander la main de ma fille... vous allez connaître ma décision...

ARMAND, à part.

Voici le moment.

PERRICHON, à Daniel, souriant.

Monsieur Daniel... mon ami !

ARMAND, à part[2].

Je suis perdu !

PERRICHON.

J'ai déjà fait beaucoup pour vous... je veux faire plus encore... Je veux vous donner...

DANIEL, remerciant.

Ah ! monsieur !

PERRICHON, froidement.

Un conseil... (Bas.) Parlez moins haut quand vous serez près d'une porte.

[1] Daniel, Armand, Perrichon, madame Perrichon, Henriette.
[2] Daniel, Perrichon, Armand, madame Perrichon, Henriette.

DANIEL, étonné.

Ah ! bah !

PERRICHON.

Oui... je vous remercie de la leçon. (Haut.) Monsieur Armand... vous avez moins vécu que votre ami... vous calculez moins, mais vous me plaisez davantage... je vous donne ma fille...

ARMAND.

Ah ! monsieur !

PERRICHON.

Et remarquez que je ne cherche pas à m'acquitter envers vous... je désire rester votre obligé... (Regardant Daniel.) car il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance. (Il se dirige vers la droite, madame Perrichon fait passer sa fille du côté d'Armand, qui lui donne le bras.)

DANIEL, à part.

Attrappe ! [1]

ARMAND, à part.

Oh ! ce pauvre Daniel !

DANIEL.

Je suis battu ! (A Armand.) Après, comme avant, donnons-nous la main.

ARMAND.

Oh ! de grand cœur !

DANIEL, allant à Perrichon [2].

Ah ! monsieur Perrichon, vous écoutez aux portes !

[1] Daniel, Armand, Henriette, madame Perrichon, Perrichon.
[2] Armand, Henriette, madame Perrichon, Daniel, Perrichon.

PERRICHON.

Eh ! mon Dieu ! un père chercher à s'éclairer... (Le prenant à part.) Voyons là... vraiment, est-ce que vous vous y êtes jeté exprès ?

DANIEL.

Où ça ?

PERRICHON.

Dans le trou ?

DANIEL.

Oui... mais je ne le dirai à personne.

PERRICHON.

Je vous en prie. (Poignées de main.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAJORIN[1].

MAJORIN.

Monsieur Perrichon, j'ai touché mon dividende à trois heures... et j'ai gardé la voiture de monsieur pour vous rapporter plus tôt vos six cents francs... les voici !

PERRICHON.

Mais cela ne pressait pas.

MAJORIN.

Pardon, cela pressait... considérablement : main-

[1] Armand, Henriette, madame Perrichon, Perrichon, Majorin, Daniel.

tenant nous sommes quittes... complètement quittes.

PERRICHON, à part.

Quand je pense que j'ai été comme ça !...

MAJORIN, à Daniel.

Voici le numéro de votre voiture, il y a sept quarts d'heure. (Il lui donne une carte.)

PERRICHON.

Monsieur Armand, nous resterons chez nous demain soir... et si vous voulez nous faire plaisir, vous viendrez prendre une tasse de thé...

ARMAND, courant à Perrichon, bas.

Demain ! vous n'y pensez pas... et votre promesse au commandant ! (Il retourne près d'Henriette.)

PERRICHON.

Ah ! c'est juste ! (Haut.) Ma femme... ma fille... nous repartons demain matin pour la Mer de Glace.

HENRIETTE, étonnée.

Hein ?

MADAME PERRICHON.

Ah ! par exemple ! nous en arrivons ! pourquoi y retourner ?

PERRICHON.

Pourquoi ? peux-tu le demander ? tu ne devines pas que je veux revoir l'endroit où Armand m'a sauvé ?

MADAME PERRICHON.

Cependant...

PERRICHON.

Assez ! ce voyage m'est commandant... (se reprenant.) commandé par la reconnaissance !

FIN

LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC

COMÉDIE

Par E. LABICHE et ÉD. MARTIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 mars 1864.

PERSONNAGES

HORACE TIC, capitaine de cavalerie	MM. FÉLIX.
DÉSAMBOIS.....	PARADE.
CÉLESTIN MAGIS.....	MUNIÉ.
BERNARD, domestique du capitaine	P. BOISSELOT.
UN INVITÉ.....	JOLIET.
BAPTISTE, domestique de madame de Guy-Robert.....	ROGER.
MADAME DE GUY-ROBERT.....	Mme ALEXIS.
LUCILE, sa nièce.....	Mlle ATHALIE MANVOY.

La scène à Paris, de nos jours.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.

ACTE PREMIER

Un salon chez madame de Guy-Robert ; porte au fond ; portes à droite et à gauche ; une cheminée, chaises, un tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE

HORACE, BERNARD, tous deux en costume de hussard.

HORACE, à Bernard, qui achève de ranger un service de porcelaine sur le guéridon.

Il n'y a rien de cassé ?

BERNARD.

Rien, mon capitaine, tout est complet.

HORACE.

Eh bien ! c'est de la chance ! un service de porcelaine que je cahote depuis Pékin...

BERNARD.

Et par des chinois de chemins.

HORACE.

Bernard !

BERNARD.

Capitaine ?

HORACE.

Qu'est-ce que tu penses de la Chine, toi ?

BERNARD.

Je pense que c'est un pays... éloigné.

HORACE.

Ah ! Et tu n'as pas d'autre opinion ?

BERNARD.

Ma foi, non !

HORACE.

Après ça, le gouvernement ne t'en demande pas davantage. (Regardant la pendule.) Neuf heures !... Je crois que ma tante ne tardera pas à se lever.

BERNARD.

Ah ! va-t-elle être surprise, cette brave dame !...

HORACE.

Et heureuse !... Je lui ai bien écrit que je donnais ma démission et que je revenais ; mais nous ne comptions pas arriver si tôt... hier soir, elle dormait...

BERNARD.

Et mon capitaine a défendu de la réveiller.

HORACE.

Je crois bien ! le plaisir de me revoir... elle n'aurait plus fermé l'œil de la nuit ; bonne et excellente femme, c'est une mère pour moi. (Regardant

autour de lui.) Dis donc, je crois que nous serons bien ici... qu'en dis-tu ?

BERNARD, s'asseyant, en face de son maître, sur la petite caisse dans laquelle était la porcelaine.

Moi, capitaine ?

HORACE.

Parbleu ! Est-ce que tu te figures que tu vas me quitter ? Est-ce que tu voudrais retourner au pays, par hasard ?

BERNARD.

Oh ! le pays pour moi... c'est mon capitaine !

HORACE.

A la bonne heure !... Je n'oublierai jamais, Bernard, que nous avons passé ensemble une dizaine d'années passablement vagabondes et accidentées.

BERNARD.

On peut dire que nous en avons mangé de toutes les couleurs.

HORACE.

Et si je suis ici, solide et bien portant, c'est grâce à toi !

BERNARD.

Allons donc !...

HORACE.

Te souviens-tu du joli coup de sabre que j'ai reçu à Montebello, en Italie ?...

BERNARD.

Oh ! une écorchure !

HORACE.

Oui, une écorchure qui me prenait depuis le haut de la tête jusqu'au bas du nez... Ah ! je croyais que tout était fini... j'étais à terre... les yeux tournés vers le ciel !... comme tout honnête homme qui va partir...

BERNARD.

Je connais ça... on cherche la porte de sortie...

HORACE.

Lorsqu'un de mes braves hussards s'est élancé au milieu de la mêlée, m'a placé sur son cheval et m'a ramené à l'ambulance au milieu d'une mitraillade. C'était toi, Bernard !

BERNARD, brusquement.

Je ne me souviens pas de tout ça, moi ! D'ailleurs, c'est recollé !

HORACE.

Ce jour-là, le capitaine Tic a dit à Bernard : « Mon vieux, quand on a vu ensemble la mort de si près, il ne faut plus se quitter. »

BERNARD.

Et vous avez eu la bonté de m'attacher à votre personne pour la vie...

HORACE.

Puisque tu n'as pas voulu que je te fasse des rentes, imbécile !... (Horace se lève, et Bernard va déposer la petite caisse sur une chaise, à droite.) Mais il ne s'agit pas de cela... nous voici rentrés dans le civil, réintégrés dans le giron de la famille... avance un peu à l'ordre !

BERNARD, militairement.

Présent, capitaine !

HORACE.

Politesse et bonne humeur avec tout le monde, et respect aux femmes de chambre...

BERNARD, désappointé.

Ah ! saperlotte !

HORACE.

Aux femmes de chambre de la maison, bien entendu !

BERNARD.

Et les autres ?

HORACE.

C'est une affaire entre toi et ta conscience !

BERNARD.

Suffit... nous tâcherons de nous arranger ensemble... Ensuite ?

HORACE.

Ensuite, comme il faut donner la meilleure idée de l'éducation de l'armée française... tu me feras le plaisir de trouver tout charmant, parfait, ravissant !

BERNARD.

Convenu !

HORACE.

Et dans tes moments perdus... quand tu t'ennuieras, et si ça te fait plaisir, tu donneras un coup de main aux gens de la maison... mais tu n'es pas forcé !...

BERNARD.

Soyez tranquille... on ne boudera pas !

MADAME DE GUY, en dehors.

Horace ! Horace ! où est-il ?... Il est arrivé, il est ici ?

HORACE.

Ma tante !... (A Bernard.) File !... (Bernard entre à droite en emportant la caisse.)

SCÈNE II

MADAME DE GUY, HORACE.

MADAME DE GUY.

Horace !... mon enfant !... que je suis heureuse !

HORACE.

Ma bonne tante !... (Ils s'embrassent.)

MADAME DE GUY.

Encore !

HORACE.

Jusqu'à ce soir, si vous voulez !... (Ils s'embrassent de nouveau.)

MADAME DE GUY.

Comment ! c'est toi, mon bon Horace ?... J'ai cru que je ne te reverrais plus !... Dire que ça revient de Chine ?

HORACE.

Directement !

MADAME DE GUY.

Tu es toujours le même. (Lui prenant le menton.) Quand je pense que c'est à moi ce neveu-là !... Mais, approchez donc vos joues, monsieur le capitaine... (Elle s'assied à gauche.)

HORACE, s'approchant, et s'asseyant sur le tabouret.

Comme autrefois...

MADAME DE GUY, lui tapotant les joues.

Mon bon Tic !... mon grand câlin !...

HORACE, se laissant caresser.

Allez toujours ! C'est si bon d'avoir une famille... et de revenir s'y faire caresser les joues.

MADAME DE GUY.

Ah ! mon pauvre enfant, comme tu as maigri !

HORACE.

Moi ? Ah ! par exemple ! si vous me trouvez maigre... c'est de la gourmandise !

MADAME DE GUY.

Sais-tu que voilà bientôt dix ans que je ne t'ai pas vu !... Ah ! tu en as long à me raconter !

HORACE.

Pour toutes vos soirées d'hiver !

MADAME DE GUY.

D'abord, pourquoi as-tu donné ta démission ?

HORACE.

Oh ! un coup de tête, un mouvement de vivacité !

MADAME DE GUY, se levant.

Un duel ?

HORACE, se levant.

Oh ! non... Pendant l'expédition de Chine, Baculard et moi... Baculard, c'est un Africain, un vieux camarade de Constantine... nous nous rencontrons sur le même mandarin : moi, je coupe au bonhomme l'oreille droite, et Baculard coupe l'oreille gauche... chacun son oreille !

MADAME DE GUY.

Quelle horreur !

HORACE.

Oh ! en Chine, c'est de la clémence !... Voilà qu'on me porte à l'ordre du jour... pour mon oreille droite... mais, pas un mot de Baculard ! Alors, je vais trouver le colonel, et je lui dis : « Colonel, je vous remercie, mais Baculard, un vieux camarade de Constantine, a cueilli la gauche. — Eh bien ! après ? — Dame ! colonel, il serait peut-être opportun de le mettre aussi à l'ordre du jour... »

MADAME DE GUY.

Eh bien ?

HORACE.

Eh bien ! le colonel m'envoie promener... j'insiste, il se fâche.. je m'échauffe, et il me campe aux arrêts pour huit jours !... Ça me vexe, je prends la mouche, et, aussitôt la campagne terminée, j'envoie ma démission... datée de Pékin ; c'est une bêtise !

MADAME DE GUY.

Ah ! je reconnais bien là ta mauvaise tête !

HORACE.

J'aime Baculard, moi !

MADAME DE GUY.

Je ne t'en veux pas ! puisque ton coup de tête te permet de rester avec nous... mais tu as un vilain défaut, tu es emporté, colère...

HORACE.

Oh ! un peu vif ! mais je me corrigerai... Contre qui pourrais-je me fâcher ici ? Je vivrai près de vous bien doucement, bien tranquillement, comme un petit rentier. J'ai douze mille francs de rentes...

MADAME DE GUY.

Ah ! oui, on va loin avec ça ! tu les mangeras en six mois !

HORACE.

Oh ! vous ne me connaissez pas ! D'abord, j'ai trouvé un excellent moyen...

MADAME DE GUY.

Lequel ?

HORACE.

Tous les mois, je vous remettrai mon argent, et chaque matin vous me donnerez ce qu'il me faudra pour la journée...

MADAME DE GUY.

Ah ! voilà une idée !

HORACE.

Vous serez mon capitaine payeur... Dites donc, ma tante, qu'est-ce que cela peut bien faire par jour, douze mille livres de rentes ?

MADAME DE GUY.

Ce que cela peut faire ?... Ça fait trente-trois francs trente-trois centimes.

HORACE.

Par jour ! tant que cela ? Mais alors, je suis riche ! Ma tante, je vous promets un cachemire pour le jour de l'an.

MADAME DE GUY.

Il y en a à trente-neuf francs. Tu sais ?

HORACE.

Du tout ! un cachemire de l'Inde !

MADAME DE GUY.

Voyons, parlons sérieusement, Horace. Maintenant que tu as quitté le service, est-ce que tu ne vas pas songer à te marier ?...

HORACE.

Moi ? Ah ! quelle drôle d'idée !...

MADAME DE GUY.

Réponds-moi franchement.

HORACE.

Eh bien ! franchement, ça me serait très désagréable !

MADAME DE GUY.

Pourquoi ?...

HORACE.

Que voulez-vous !... je suis un peu maniaque... comme tous les troupiers... je ne m'accommoderais pas à la vie de ménage... Ainsi, mon bonheur, à moi, est de coucher sur une planche... Eh bien ! les femmes... ça aime les lits de plume... dit-on !

MADAME DE GUY.

« Dit-on » est joli !

HORACE.

Et puis, j'ai arrangé ma vie autrement... Avec mes trente-trois francs trente-trois centimes, j'aurai deux chevaux de selle... Si j'avais une femme, il faudrait supprimer les chevaux...

MADAME DE GUY.

Et tu aimes mieux supprimer la femme ?... Enfin, n'en parlons plus !... C'est dommage !

HORACE.

Quoi donc ?

MADAME DE GUY.

Oh ! rien !... Une idée !... un rêve !...

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCILE[1].

LUCILE, sortant de la gauche.

Bonjour, ma tante ! (S'arrêtant.) Ah ! quelqu'un !... (Saluant Horace.) Monsieur...

[1] Madame de Guy, Lucile, Horace.

HORACE.

Mademoiselle...

MADAME DE GUY.

Monsieur... mademoiselle... Comment ! vous ne vous reconnaissez pas ! Horace !... Lucile !...

HORACE.

La petite Lucile !...

LUCILE.

Le cousin Tic !...

HORACE, il embrasse Lucile.

Ma tante... peut-on ?...

MADAME DE GUY.

Mais certainement !

HORACE, embrassant Lucile de nouveau.

Comme vous avez grandi !

LUCILE.

Et comme vous avez engraissé !

HORACE.

Là !... (A sa tante.) C'est elle qui est dans le vrai ! (Examinant Lucile.) Comment ! voilà cette petite fille...

MADAME DE GUY.

A qui tu as appris à épeler...

HORACE.

C'est vrai ! b a ba, b e be. (A Lucile.) Et avons-nous fait des progrès ? Savons-nous lire, maintenant ?

LUCILE.

Couramment !

HORACE.

Eh bien ! pour vous récompenser, mademoiselle, votre professeur vous a rapporté un... (Il prend un éventail sur le guéridon.)

LUCILE.

Un éventail chinois ! Oh ! quel admirable travail ! C'est de l'ivoire brodé !

HORACE,
montrant le plateau que Bernard à disposé sur le guéridon.

Et notre bonne tante nous offrira le thé ce soir dans ce service de porcelaine.

LUCILE ET MADAME DE GUY, allant au fond[1].

Dieu ! qu'il est joli !

MADAME DE GUY, à Horace.

Tu as pensé à moi... de si loin ? (Lucile redescend à gauche.)

HORACE.

Ah ! ma tante !... on ne sait pas tout ce que le soldat emporte de souvenirs dans son porte-manteau ! vous rappelez-vous cette bonne petite photographie de Nadar... pour laquelle vous ne vouliez pas poser ?...

MADAME DE GUY.

J'ai fini par céder !

HORACE.

Ne le regrettez pas !... Si vous saviez combien

[1] Horace, Lucile, madame de Guy.

de fois je l'ai regardée... et, en la regardant, je sentais comme un courant d'air frais qui m'arrivait de la France, de la famille !...

LUCILE, à part, s'essuyant les yeux.

Pauvre garçon !

MADAME DE GUY.

Mais finis donc... Tu me fais pleurer !

HORACE, gaiement à sa tante.

Dites donc ! nous sommes entrés ensemble dans Pékin !... mèche allumée !... Vous étiez superbe, ma tante !...

MADAME DE GUY.

Comment ! je suis entrée dans Pékin !...

HORACE.

En photographie !... Je vous avais roulée dans mes trois chemises, pour vous protéger !...

MADAME DE GUY.

Comment ! tu n'avais que trois chemises ?...

HORACE.

Et je ne suis revenu qu'avec deux !... Il y a là-bas une blanchisseuse... qui manque de délicatesse... Mais la paix est signée !...

LUCILE.

Mon cousin, racontez-nous donc ce que vous êtes devenu depuis dix ans.

MADAME DE GUY.

Oui, conte-nous tout cela !...

HORACE.

Tout ?... Oh ! non ! je vous en raconterai des petits morceaux... (A part.) A l'usage de la famille ! (Madame de Guy-Robert va prendre une chaise, la place au milieu du théâtre et y fait asseoir Horace ; puis madame de Guy avance une autre chaise et s'assied près d'Horace. — Lucile s'est assise à gauche près d'Horace, sur le petit tabouret.)

MADAME DE GUY.

Assieds-toi là, près de moi !

HORACE.

Je commence. Pour faire une bonne brique, on la met dans le four ; pour faire un bon soldat, on l'envoie en Afrique : j'ai donc débuté par l'Afrique ! Franchement, je n'y ai rien fait de remarquable, je me suis laissé cuire.

LUCILE.

Eh bien ! et les Arabes ?

HORACE.

Oh ! il n'y a plus rien à faire avec eux... c'est un peuple fatigué... (Avec dédain.) Ça laboure et ça promène des moutons... Une fois, cependant, je me suis trouvé enfermé dans un petit fortin, avec quinze hommes, sur les limites du Sahara... C'est là qu'il fait chaud, ma tante !... Au fait, vous y étiez !...

MADAME DE GUY.

Moi ?

HORACE.

Grâce à Nadar !... Nous étions cernés par des tribus ennemies qui rôdaient autour de nous, comme des troupeaux de loups affamés...

LUCILE.

Ah ! mon Dieu !

HORACE.

Mais nous les tenions à distance avec une petite pièce de quatre qui semblait les contrarier vivement... Au bout de vingt et un jours, je m'aperçus que nos provisions étaient épuisées : ni pain, ni eau !

MADAME DE GUY.

Ni pain, ni eau !

HORACE.

Ah ! c'est là que je pensais au bon petit châblis de ma tante, et à la cloyère d'huîtres qu'elle nous offrait au jour de l'an !

MADAME DE GUY.

Pauvre garçon ! tu en auras pour ton déjeuner !

LUCILE.

Avec du citron.

HORACE.

Ce n'est pas pour cela que je l'ai dit !... mais j'accepte ! Nous étions sans pain, ni eau... ni tabac ! Cruelle complication ! Heureusement que j'avais dans ma petite troupe un Parisien ,, et un Parisien dans un régiment, voyez-vous, c'est comme un couplet de vaudeville dans une tragédie. . Aussi, quand arrivait l'heure des repas, nous nous serrions le ventre et nous chantions en chœur...

LUCILE.

Quoi ?

HORACE, chantant.

Ah ! il a des bottes ! il a des bottes ! Bastien !

MADAME DE GUY ET LUCILE, riant.

Ah ! ah ! ah !

HORACE.

Je vous assure que ça étonnait bien les Arabes ! Cette invocation fut entendue, car le lendemain une colonne de ravitaillement vint nous dégager ; il était temps !... Nous avions soif depuis vingt-quatre heures.

MADAME DE GUY, vivement.

Veux-tu boire quelque chose ? (Tous trois se lèvent.)

HORACE.

Oh ! merci ! Depuis, j'ai été me rafraîchir... en Crimée ! Ah ! dame ! là ! c'est une autre température... Impossible de conserver l'eau... ça devient tout de suite de la glace... Aussi, je m'étais mis au rhum !

LUCILE.

Ah ! s'il est possible !

HORACE.

Mélangé avec de la neige et un coup de poudre... bien remué !... ça se laisse avaler... ça ne vaut pas les granits savoureux de l'Italie !... Ah ! voilà un pays, l'Italie... Beau ciel ! bon vin ! jolies femmes !

MADAME DE GUY, toussant pour l'avertir.

Hum ! hum !

HORACE.

Ah ! oui ! (A part.) Coupure !

LUCILE.

Et les monuments, mon cousin ?

HORACE.

Magnifiques ! Il y a, à Milan, le Café Français... qui est une chose à voir... et que j'ai vue... plusieurs fois !

MADAME DE GUY.

Mais tu ne nous parles pas de tes faits d'armes !

LUCILE.

Oh ! oui !... mon cousin !

MADAME DE GUY.

Voyons ! Combien as-tu pris de drapeaux ?

HORACE.

Diable ! comme vous y allez !... En Chine, j'en ai ramassé cinq... mais, là, on les cueille, on donne les quatre au cent... Avec messieurs les Autrichiens, c'est une autre affaire : un jour, lancé à fond de train, j'en ai touché un du doigt... je croyais le tenir !... lorsque j'ai reçu le plus joli coup de sabre !...

MADAME DE GUY.

Tu as été blessé ?

LUCILE.

Ah ! mon Dieu !

HORACE.

Je ne le regrette pas ! Celui qui m'a appliqué ça... était un artiste !... Ah ! sans mon pauvre Bernard, j'étais dans *le Moniteur*... côté des absents !

MADAME DE GUY.

Bernard !

HORACE.

Mon soldat... que j'ai ramené... Il m'a tiré de là au milieu d'une mitraillade !... Tante, je vous le recommande, c'est un ami !

MADAME DE GUY.

Je crois bien ! ce brave garçon !... Qu'est-ce qu'il prend le matin ?... du chocolat ?

HORACE.

Non... il préfère une nourriture... plus accentuée !

LUCILE, vivement.

Et votre blessure, mon cousin ?

HORACE.

Oh ! c'est fini ! j'ai été si bien soigné... par une femme... une femme délicieuse !... Figurez-vous...

MADAME DE GUY, toussant pour l'avertir.

Hum ! hum !

HORACE.

Ah ! oui ! (A part.) Coupure !

LUCILE.

Horace, je vous remercie de votre récit... et, en vous écoutant, je me suis sentie fière de vous !...

HORACE.

Il n'y a pas de quoi, cousine !

LUCILE.

Oh ! si !... j'admire et je comprends cette existence du soldat... ce mélange de souffrance, de gaieté, de courage, de modestie...

MADAME DE GUY, voulant arrêter sa nièce.

Lucile !

HORACE, à sa tante.

Parbleu ! n'avez-vous pas peur qu'elle s'engage ?...

LUCILE, tendant la main à Horace.

Je vous le répète, Horace, je suis fière de vous !

HORACE.

Alors, embrassons-nous... au nom de l'armée ! (Il l'embrasse.)

MADAME DE GUY.

Sont-ils enfants ! (Lucile remonte causer avec sa tante.)

HORACE, à part, et passant à droite[1].

Sacrebleu ! elle est gentille, la petite cousine ! elle aime les militaires... et si jamais je songe à me marier... il faudra que j'en parle à la tante... Je supprimerais les deux chevaux, voilà tout !

LUCILE, achevant une conversation commencée avec madame de Guy.

Non, ma tante, c'est inutile !

[1] Lucile, madame de Guy, Horace.

MADAME DE GUY.

Si ! cela se doit !

HORACE.

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME DE GUY.

Mon ami, comme membre de la famille, j'ai à te faire part d'une nouvelle... importante !

HORACE.

A moi ?... Laquelle ?

MADAME DE GUY.

Il est question d'un mariage pour Lucile...

HORACE.

Un mariage !... Ah ! ma cousine... mademoiselle... recevez mes félicitations...

LUCILE, embarrassée.

C'est M. Désambois...

MADAME DE GUY.

Son tuteur, qui a conçu ce projet...

HORACE.

M. Désambois, je ne connais pas !

MADAME DE GUY.

Un de nos amis... un pharmacien retiré, bien qu'il n'ait que quarante ans... Maintenant il s'occupe de sciences... C'est un esprit très distingué, très sérieux... Il a été choisi comme tuteur de Lucile par le conseil de famille, parce que c'est un homme... très sérieux...

HORACE.

Et le prétendu ?

MADAME DE GUY.

Nous ne le connaissons pas ! M. Désambois doit nous le présenter aujourd'hui !

HORACE.

Je vous laisse !

MADAME DE GUY.

Du tout ! tu es de la famille !

LUCILE.

Et je désire avoir votre avis.

HORACE, passant à gauche.

Moi, je ne m'y connais pas ! (A part.) Trop tard ! Voilà ce que c'est que d'aller en Chine !... J'aurai deux chevaux... voilà tout !... C'est dommage !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BAPTISTE, puis DÉSAMBOIS[1].

BAPTISTE, annonçant.

M. Désambois ! (Il se retire.)

MADAME DE GUY.

C'est lui !

[1] Horace, Désambois, madame de Guy, Lucile.

DÉSAMBOIS paraît. Habit noir, cravate blanche, gants noirs.

Chère madame, veuillez m'excuser si je me suis fait attendre... mais une expérience scientifique de la plus haute importance...

MADAME DE GUY.

Permettez-moi d'abord de vous présenter mon neveu Horace... (A Horace.) Mon ami, je te présente M. Désambois...

HORACE, saluant.

Monsieur...

DÉSAMBOIS, saluant.

Monsieur... (Aux dames.) Je précède de quelques instants M. Célestin Magis, l'heureux compétiteur à la main de mademoiselle... Croyez bien que je ne lui aurais pas accordé mon patronage, si je n'avais distingué en lui les qualités les plus solides... M. Magis est un jeune homme sérieux... tout à fait sérieux !

HORACE, à part.

Encore ! Ah çà ! ils sont donc tous sérieux ?

MADAME DE GUY.

Vous savez, monsieur Désambois, que j'ai toute confiance en vous !

HORACE.

Peut-on, sans indiscrétion, demander quelle est la profession de mon futur cousin ?

DÉSAMBOIS.

Mon Dieu ! il n'en a pas positivement... c'est un homme...

HORACE.

Sérieux ?...

DÉSAMBOIS.

Oui... qui s'occupe de sciences... d'études transcendantes !

HORACE.

Ah !

DÉSAMBOIS.

A vingt-neuf ans, M. Magis vient d'être promu à la dignité de secrétaire de la Société de statistique... de Vierzon...

HORACE.

Fichtre ! c'est un beau grade !

DÉSAMBOIS.

Et j'ai moi-même l'espoir d'être avant peu nommé membre correspondant de ladite...

MADAME DE GUY.

Je ne demande au mari de Lucile que de la rendre heureuse... Sans doute, il m'est cruel de me séparer d'elle ; mais puisque Horace ne retourne pas à l'armée, je ne serai pas tout à fait seule.

DÉSAMBOIS, avec dédain.

Ah ! je vois que monsieur est militaire.

HORACE.

Je l'étais... car j'ai donné ma démission...

DÉSAMBOIS, aimable.

Ah ! monsieur, permettez-moi de vous en féliciter.

HORACE.

Et pourquoi donc, monsieur ?

DÉSAMBOIS.

Parce que, entre nous, l'état militaire...

HORACE.

Eh bien ?...

DÉSAMBOIS.

Certainement, je respecte l'armée... je l'accepte même...

HORACE.

Vous êtes bien bon !

DÉSAMBOIS.

Je l'accepte comme une tradition des époques primitives et transformatrices... Mais au point de vue spéculatif, quelques bons esprits... je suis du nombre... se sont demandé pourquoi ces grandes agglomérations de célibataires, ingénieusement classés, j'en conviens, sous les noms de régiments, de bataillons, de compagnies...

HORACE, à part.

Oh ! il m'agace !

DÉSAMBOIS.

Mais, je le répète, le penseur, le philosophe sérieux se demandent avec angoisse à quoi servent ces phalanges improductives.

HORACE, à bout de patience.

A quoi ?

DÉSAMBOIS.

Oui.

HORACE, éclatant.

A défendre la soupe des gens sérieux !

DÉSAMBOIS.

La soupe ! (Il passe. Madame de Guy va à Horace[1].)

MADAME DE GUY, cherchant à calmer son neveu.

Voyons, Horace !

HORACE, bas à sa tante.

Oh ! il me porte sur les nerfs, votre pharmacien ! (A Désambois, et allant à lui.) Vous qui êtes un savant, connaissez-vous l'histoire du hérisson philosophe ?

DÉSAMBOIS.

Non !

HORACE.

Il y avait une fois un hérisson philosophe, armé de pointes et de piquants comme tous ceux de son espèce... Un jour, ce grand penseur se dit : « A quoi bon cette agglomération de petites baïonnettes improductives qui se dressent sur mon dos à la moindre alerte ? Cet appareil de guerre est vraiment désobligeant pour mes voisins... Supprimons-le ! » Il le supprima, l'imbécile !

DÉSAMBOIS.

Qu'arriva-t-il ?

HORACE.

Il arriva une fouine, qui, le trouvant gras et sans défense, le croqua comme un œuf ! Mettez ça en vers si ça vous fait plaisir.

DÉSAMBOIS.

Je comprends. C'est un apologue.

[1] Horace, madame de Guy, Désambois, Lucile.

LUCILE, riant.

Cela vous apprendra à vous attaquer à mon cousin... un homme qui revient de Chine... après avoir passé par Sébastopol !...

DÉSAMBOIS.

Vous étiez au siège de Sébastopol ?

HORACE.

Oui, monsieur...

DÉSAMBOIS.

Oserais-je vous demander un renseignement précieux... au point de vue de la statistique ?...

HORACE.

Parlez.

DÉSAMBOIS, tirant son carnet et s'apprêtant à écrire.

Pourriez-vous me dire combien il a été lancé de projectiles, tant du côté des Russes que du côté des alliés ?

HORACE.

Ah ! pour ça, nous ne les avons pas comptés !

DÉSAMBOIS.

Alors, que faisiez-vous donc ?

HORACE.

Nous les recevions... C'est déjà bien gentil !

BAPTISTE, entrant et remettant une carte à madame de Guy.

Madame, la personne est là.

MADAME DE GUY, lisant le nom sur la carte.

Célestin Magis ! (A Baptiste.) Faites entrer !

DÉSAMBOIS.

Vous allez le voir ! Il est charmant !

SCÈNE V

LES MÊMES, MAGIS [1].

(Il paraît au fond. Cravate blanche, habit noir, gants noirs.)

DÉSAMBOIS, courant à lui.

Arrivez donc, cher ami !

MAGIS, froidement.

Veuillez me présenter, je vous prie.

DÉSAMBOIS.

Ah ! oui !... (A part.) Il a une présence d'esprit !... Il est étonnant ! (Le présentant à madame de Guy.) Monsieur Célestin Magis...

MAGIS, saluant.

Madame...

DÉSAMBOIS, le présentant à Lucile.

Monsieur Célestin Magis...

MAGIS, saluant.

Mademoiselle...

DÉSAMBOIS, le présentant à Horace.

Monsieur Célestin Magis !

[1] Madame de Guy, Magis, Désambois, Lucile, Horace.

MAGIS, saluant.

Monsieur... (Désambois remonte, passe derrière les personnages et prend le n° 1.)

HORACE, à part.

Bonne tenue, moitié pompes funèbres, moitié garçon de café !

MADAME DE GUY, à Magis.

M. Désambois nous a fait le plus grand éloge de votre personne, et nous sommes charmés, monsieur...

MAGIS.

J'ose espérer, madame, mademoiselle et monsieur... que vous conserverez de moi cette bonne opinion quand vous me connaîtrez davantage. Je ne suis pas un de ces jeunes gens dont la vie se consume dans les futilités mondaines. J'ai toujours eu un goût prononcé pour l'étude, et les échos du collège Charlemagne retentissent encore du bruit de mes modestes succès.

HORACE, à part.

Premier prix de thème !

MAGIS.

Plus tard, abandonné à moi-même, sans guide, au milieu de Paris, cette moderne Babylone...

DÉSAMBOIS.

Oh ! c'est bien vrai !

HORACE, à part.

Prud'homme père et fils !

MAGIS.

J'ai su éviter les entraînements du plaisir, dont la pente, toujours facile, conduit tant de brillantes organisations à l'anéantissement de leurs facultés intellectuelles et morales...

HORACE, à part.

Ce n'est pas un homme... c'est une tirade ! (Il va au guéridon et se met à feuilleter *l'Illustration*.)

MAGIS.

Ma vie est simple, normale, rationnelle...

MADAME DE GUY.

Certainement, monsieur...

DÉSAMBOIS, bas.

Laissez-le parler ! Il est étonnant !...

MAGIS.

Je me lève à sept heures... je déjeune avec une tasse de lait... sans sucre... c'est mon meilleur repas !

HORACE, feuilletant *l'Illustration*, avec impatience.

Cristi !...

MAGIS.

Je sors... je marche une heure... puis je rentre, je me recueille... Après, je m'enfonce dans mes livres... des livres sérieux !...

DÉSAMBOIS.

Parbleu !

MAGIS.

Je dîne à six heures... légèrement ! Après mon dîner, je me joins à quelques amis, des esprits solides, avec lesquels je me trouve en communion d'idées ; nous échangeons, dans une conversation substantielle et robuste, les fruits de notre travail du jour. M. Désambois veut bien quelquefois nous honorer de sa visite.

DÉSAMBOIS.

Oh ! cher ami !

MAGIS.

Je rentre à neuf heures... je prends quelques notes et je me couche.

DÉSAMBOIS.

C'est admirable !

LUCILE, à part.

Quelle différence avec mon cousin !...

MAGIS.

Me voilà tel que je suis, je ne vous ai rien caché...

MADAME DE GUY.

Certainement, monsieur...

DÉSAMBOIS, bas.

Laissez-le parler !

MAGIS.

Possesseur d'une fortune assez belle, j'aurais pu, comme tant d'autres, mener une vie de désordre et de dissipation... Mais j'ai préféré nourrir mon esprit de la moelle des fortes études... (Madame de Guy remonte.)

MADAME DE GUY, bas, à Horace.

Il s'exprime fort bien...

HORACE, bas.

Je ne sais pas... je regarde les images... (Madame de Guy redescend près de Lucile.)

DÉSAMBOIS.

Si j'avais un fils, je voudrais qu'il vous ressemblât... Monsieur Magis, il faudra envoyer à ces dames votre dernier ouvrage. (A Lucile.) Il a publié un ouvrage... imprimé...

MADAME DE GUY.

Comment ?

MAGIS.

Je n'aurais pas osé prendre cette liberté ; mais, puisque vous le permettez, je serai heureux de vous apporter moi-même mon opuscule sur la *Monographie de la statistique comparée.*

DÉSAMBOIS.

Avec un petit mot sur la première page...

MADAME DE GUY.

Ah ! monsieur, vous ne pouvez douter de l'intérêt...

DÉSAMBOIS, bas.

Laissez-le parler !

MAGIS.

La statistique, madame, est une science moderne et positive. Elle met en lumière les faits les plus obscurs. Ainsi, dernièrement, grâce à des recherches laborieuses, nous sommes arrivés à connaître le

nombre exact des veuves qui ont passé sur le pont Neuf pendant le cours de l'année 1860.

HORACE, se levant.

Ah bah !

DÉSAMBOIS.

C'est prodigieux ! Et combien ?...

MAGIS.

Treize mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit... et une douteuse.

DÉSAMBOIS, tirant vivement son carnet.

Permettez... (Écrivant.) Treize mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit... Il est étonnant !

HORACE, à Désambois.

N'oubliez pas la douteuse !

DÉSAMBOIS.

Oh ! merci ! j'allais l'oublier.

MAGIS.

Plus fort que cela. Tout récemment, nos études se sont dirigées sur le charançon...

MADAME DE GUY.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

MAGIS.

Un petit insecte qui se loge dans les graines des céréales pour en dévorer le contenu... C'est la plaie de nos greniers...

TOUS, avec compassion.

Ah !

MAGIS.

Eh bien, madame, nous avons été assez heureux pour constater que douze charançons, établis dans un hectolitre de blé, produisent en sept minutes soixante-quinze mille individus.

HORACE.

Diavolo !

MAGIS.

Dont chacun peut dévorer trois grains de blé par an, c'est-à-dire deux cent vingt-cinq mille grains...

DÉSAMBOIS, transporté.

C'est étourdissant ! (Tirant son carnet.) Permettez... nous disons : deux cent vingt-cinq mille grains...

HORACE, à Magis.

Et avez-vous trouvé le moyen de les détruire, vos charançons ?...

MAGIS.

Oh ! non... cela ne nous regarde pas...

HORACE.

Eh bien, alors...

DÉSAMBOIS, à part.

Ces militaires, ça ne pense qu'à détruire !

MADAME DE GUY, à Lucile, bas.

Il est vraiment fort instruit !

LUCILE, de même.

Oui, il sait des choses que personne ne sait...

MADAME DE GUY, à Magis.

Monsieur, je donne demain une petite soirée dansante à quelques amis... puis-je espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y assister ?...

MAGIS.

Madame, je danse peu, je ne joue jamais, je ne bois que de l'eau... sans sucre...

HORACE, à part.

C'est l'ennui en bouteille, ce monsieur-là !

MAGIS.

Mais le plaisir de passer quelques instants dans la compagnie de votre honorable famille me fait un devoir d'accepter...

HORACE, à part.

Ma parole, j'aime mieux les gandins ! Au moins, ils sont gais !

MAGIS.

Maintenant, madame... et mademoiselle, et vous, monsieur... je vous demanderai la permission de me retirer...

HORACE, vivement.

Comment donc ?...

MAGIS.

Je suis attendu au Cercle philotechnique...

DÉSAMBOIS.

Je vous suis, cher ami. (A Horace.) Voilà l'homme utile, le voilà !

HORACE.

Oh ! oui... utile... et agréable !... (Magis et Désambois sortent, accompagnés de madame de Guy.)

SCÈNE VI

HORACE, LUCILE[1].

LUCILE.

Eh bien, mon cousin ?

HORACE.

Eh bien, ma cousine ?

LUCILE.

Comment le trouvez-vous ?

HORACE.

Franchement ?

LUCILE.

Franchement !

HORACE.

Je trouve qu'il a l'air d'avoir avalé sa canne !

LUCILE, riant.

Comment ?...

HORACE.

Oui, il est raide comme un bâton, il parle comme un proviseur, il est ennuyeux comme un parapluie.

LUCILE, riant.

Vous êtes sévère...

HORACE.

Ce n'est pas là le mari qui vous convient ! Il vous faut un garçon franc, jovial, éveillé, bon vivant, comme Baculard...

[1] Horace, Lucile.

LUCILE, étourdiment.

Ou comme vous !...

HORACE.

Ou comme moi... (A part.) Tiens, elle a dit comme moi ! (Haut.) Ah ça ! ma cousine, vous n'auriez donc pas de répugnance à épouser un militaire ?

LUCILE.

Un militaire... retiré, non, mon cousin...

HORACE, à part.

Elle a dit : retiré ! (Haut.) Voyons ! causons ! (Il la prend sous le bras. — A l'arrivée de madame de Guy, il la quitte [1].)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE GUY, puis BERNARD.

MADAME DE GUY, entrant.

Il est charmant, ce jeune homme !... Je viens de l'autoriser à commencer ses visites de prétendu.

LUCILE.

Comment ! déjà !

HORACE.

En vérité, ma tante, je ne comprends pas votre empressement !

LUCILE.

C'est de l'engouement !

[1] Horace, madame de Guy, Lucile.

MADAME DE GUY, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ? (Haut.) J'avoue que ce jeune homme a fait ma conquête... D'abord, il est savant !

HORACE.

Oui, comme un âne !...

MADAME DE GUY, piquée, à Horace.

Cette plaisanterie est déplacée ! Je trouve M. Magis très bien, très convenable, et, surtout... très poli ! Je suis sûre que tout le monde sera de mon avis.

HORACE.

Oh ! tout le monde !

MADAME DE GUY.

Je m'en rapporte à la première personne venue....

HORACE.

Moi aussi...

BERNARD, entrant.

Capitaine !...

HORACE.

Tiens ! c'est Bernard ! voilà notre homme ! (Il va à lui [1].)

MADAME DE GUY, bas.

Y penses-tu ? ton domestique...

HORACE.

Vous avez dit la première personne venue. Bernard !...

[1] Madame de Guy, Horace, Bernard, Lucile.

BERNARD, s'approchant.

Capitaine ?...

HORACE.

Comment trouves-tu ce monsieur qui sort d'ici ?...

BERNARD.

M. Désambois ?... Oh ! charmant !

MADAME DE GUY.

Non, l'autre... le plus jeune ?...

BERNARD.

L'autre ?... Oh ! charmant ! charmant !

MADAME DE GUY, triomphante.

Là !... tu vois !...

HORACE, bas à Bernard.

Animal, brute !... (Lucile va à sa tante.)

BERNARD, bas.

Mais vous m'avez dit ce matin de trouver tout charmant.

HORACE.

Triple bête ! tu vas me le payer. Allons, viens m'habiller ! (Il rentre à droite.)

BERNARD, à part.

Le capitaine a ses nerfs. (Il entre à la suite d'Horace.)

SCÈNE VIII

MADAME DE GUY, LUCILE[1].

MADAME DE GUY.

Pourquoi se fâche-t-il ? Pourquoi cette animosité subite contre ton prétendu ? Qu'est-ce que M. Magis peut lui avoir fait ?

LUCILE.

Oh ! rien !... Mais mon cousin est un homme posé, calme, froid, qui ne se monte pas la tête comme vous...

MADAME DE GUY.

Comment ! je me monte la tête à présent !

LUCILE, s'animant.

Oui, vous vous engouez pour ce jeune homme... que vous ne connaissez pas ! Vous l'autorisez à faire ses visites, vous l'installez dans la maison, on dirait vraiment que vous êtes pressée de vous débarrasser de moi !... (Elle entre vivement à gauche.)

MADAME DE GUY.

Comment, elle aussi !... Il faut absolument que je sache... (Elle entre à gauche à la suite de Lucile.)

[1] Madame de Guy, Lucile.

SCÈNE IX

HORACE, puis BERNARD.

(A peine madame de Guy est-elle disparue, qu'on entend à droite une dispute.)

HORACE, en dehors.

Animal ! butor !

BERNARD, de même.

Mais, mon capitaine, vous m'aviez dit...

HORACE, de même.

Tiens !

BERNARD, de même.

Oh !

HORACE, entrant, descendant la scène.

Sapristi ! je crois que je lui ai lancé... un coup de pied ! ça m'a échappé !... Je ne sais plus ce qu'il m'a dit... je n'ai pas été maître de moi... et... Ah ! je suis fâché de ça !... mon vieux Bernard ... un ami... un soldat qui m'a sauvé !

BERNARD, paraissant à la porte de droite, très pâle et très ému.

Ah ! capitaine...[1]

HORACE.

Voyons, Bernard !... mon vieux Bernard...

BERNARD.

Ah ! capitaine !... (Il s'essuie les yeux.)

[1] Horace, Bernard.

HORACE.

Il pleure !

BERNARD.

Oui... c'est de rage ! c'est... je ne suis pas habitué à recevoir de ça !...

HORACE.

Voyons, Bernard... mon vieux Bernard...

BERNARD.

Non !... il fallait me tuer plutôt !...

HORACE.

J'ai eu tort, là ! je le regrette... es-tu content ?

BERNARD, froidement.

Non, capitaine...

HORACE.

Alors, que veux-tu ?... Tu n'espères pas pourtant que je te fasse des excuses ?...

BERNARD, vivement.

Oh ! non, capitaine...

HORACE.

Eh bien, alors... je ne vois pas.

BERNARD.

Mettez-vous à ma place... Si quelqu'un vous avait...

HORACE, tout à coup.

Ah ! je comprends !... Tu veux un coup de sabre !

BERNARD.

Dame ! si c'était un effet de votre bonté...

HORACE.

Diable ! tu n'es pas dégoûté !... C'est que... un capitaine et un soldat...

BERNARD.

Puisque nous ne sommes plus au service.

HORACE.

C'est juste, nous ne sommes plus... mais tu es mon domestique !

BERNARD.

Mettez-moi à la porte et je ne le serai plus !

HORACE.

Oui... il y a encore ça !... Voyons !... ça te ferait donc, là... bien plaisir ?

BERNARD.

Dame ! je ne peux pas rester avec ça dans mon sac !...

HORACE, se décidant.

Eh bien, allons-y !

BERNARD, avec joie.

Oh ! capitaine !

HORACE.

Bernard, je te chasse !... mais je te reprendrai après la chose...

BERNARD.

Oui, capitaine !

HORACE.

Et tu m'aimeras toujours ?

BERNARD.

Oh ! plus qu'avant !

HORACE.

Nous partirons dans un quart d'heure, va chercher les outils !...

BERNARD, avec effusion.

Oh ! capitaine .. vous êtes bon !... bon comme le pain ! (Il sort.)

SCÈNE X

HORACE, puis MADAME DE GUY et LUCILE, puis BERNARD, puis BAPTISTE.

HORACE, seul.

C'est bien fait ! je mérite de recevoir mon affaire. Ah ! j'aurais dû rester en Chine... J'insulte sans rime ni raison un brave soldat ; j'aime comme un imbécile une petite fille qu'on va marier à un autre... C'est stupide, c'est idiot ; je suis un fou, un brutal, un trouble-fête !... Allons ! allons ! il ne me reste plus qu'un parti à prendre !...

MADAME DE GUY, entrant suivie de Lucile, à Horace.

Eh bien, mauvaise tête, es-tu calmé [1] ?

HORACE.

Non ! je vous cherche pour vous faire mes adieux... Je vais reprendre du service...

[1] Lucile, madame de Guy, Horace.

LUCILE, étonnée.

Ah !

MADAME DE GUY.

Reprendre du service ! mais pourquoi ? pourquoi ?

HORACE.

Parce que... parce que je m'ennuie !...

LUCILE.

Avec nous ?

MADAME DE GUY.

C'est impossible !... Il y a autre chose !

HORACE.

Eh bien, oui, il y a... il y a que j'aime ma cousine, là ! Bonsoir !

LUCILE, avec joie.

Ah bah !

MADAME DE GUY, de même.

Ah bah !

HORACE.

Puisque vous protégez l'autre... l'imbécile qui compte les veuves sur le pont Neuf !

MADAME DE GUY.

Moi ?

LUCILE.

Certainement ! Vous voulez me contraindre ! me sacrifier !

MADAME DE GUY.

Mais...

HORACE.

C'est monstrueux !...

LUCILE.

C'est inique !...

HORACE.

C'est sauvage !...

MADAME DE GUY.

Ah çà ! voulez-vous me laisser parler, à la fin ?... Vous voulez vous marier ? Eh bien, mariez-vous ! je ne demande pas mieux !

HORACE ET LUCILE.

Ah bah !

BERNARD, paraissant au fond avec deux sabres cachés dans son manteau.

Mon capitaine, c'est prêt !

HORACE.

C'est bien !... tout à l'heure ! (A sa tante.) Ainsi, ma tante, vous consentez à notre mariage ?...

MADAME DE GUY.

Mais c'est le plus cher de mes vœux !... et ce matin, quand je t'ai demandé si tu voulais te marier... je pensais à elle...

LUCILE, l'embrassant.

Ah ! que vous êtes bonne !

HORACE, l'embrassant.

Ah ! que vous êtes gentille !...

MADAME DE GUY.

Ah ! grand câlin !... petite fûtée !

LUCILE.

Il faut vite écrire à M. Magis.

HORACE.

Sur le pont Neuf !

MADAME DE GUY.

Mais c'est que...

HORACE.

Oh ! ma petite tante !...

LUCILE.

Oh ! ma petite tante !

BERNARD, qui est resté au fond.

Mon capitaine, c'est prêt !

HORACE.

C'est bien ! un instant !

MADAME DE GUY.

Écrire ! c'est bientôt dit !... Mais qu'est-ce que je vais lui dire ?...

LUCILE.

Vous lui direz que je suis encore trop jeune pour me marier...

HORACE.

Avec lui !...

MADAME DE GUY.

C'est très difficile !...

LUCILE.

Je vais vous aider... Nous lui tournerons cela très gentiment... Vous verrez !

HORACE.

Allez collaborer !... (Il reconduit sa tante et Lucile jusqu'à la porte.)

HORACE, à Bernard.

Maintenant, à nous deux !... mais méfie-toi... aujourd'hui, j'ai de la chance !

BERNARD.

Oh ! capitaine !... je fais des vœux pour vous !

HORACE.

En route ! et pas de sentiment ! (Ils sortent par le fond. Baptiste paraît ; il va à la porte du fond et les regarde sortir, pendant que le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon : trois portes au fond, laissant voir un autre salon ; girandole à droite, une cheminée ; une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE GUY, LUCILE[1].

MADAME DE GUY, regardant la pendule.

Neuf heures et demie !... Nos invités ne peuvent tarder !

LUCILE.

Je tremble de voir entrer M. Magis... Car il n'est pas prévenu...

MADAME DE GUY.

Nous n'avons jamais pu parvenir à rédiger notre lettre.

LUCILE.

Et pourtant, nous en avons commencé six...

MADAME DE GUY.

C'est très difficile... Moi, je n'aime pas à faire de la peine aux gens...

[1] Lucile, madame de Guy.

LUCILE.

Il faudra pourtant bien lui dire que j'épouse mon cousin.

MADAME DE GUY.

Il m'est venu une idée... Je prierai M. Désambois, notre ami, de se charger de cette mission délicate...

LUCILE.

Le voudra-t-il ?

MADAME DE GUY.

C'est lui que cela regarde... Il est le tuteur.

LUCILE.

C'est vrai... il est le tuteur !... Ah ! mon cousin !

SCÈNE II

LES MÊMES, HORACE, en tenue de bal[1].

HORACE.

Ah ! mais, c'est superbe ici !... Bonsoir, ma tante !... Bonsoir, ma cousine !... (La regardant.) Ah ! voilà une toilette !... Êtes-vous assez jolie !...

LUCILE.

Vous trouvez ?

MADAME DE GUY.

Eh bien, et moi ?

HORACE.

Vous, vous êtes charmante aussi... vous me faites

[1] Lucile, Horace, madame de Guy.

l'effet d'un beau soir d'été. Ah çà ! à mon tour ! Comment me trouvez-vous ? Porte-t-on assez bien l'habit pour un militaire ?

MADAME DE GUY.

Pas mal ! pas mal !

HORACE.

Ah ! dame... je n'en ai pas mis depuis 1851. Aussi, ça me paraît étrange... Il me semble que je suis entré... dans un notaire !...

MADAME DE GUY.

Tu t'y feras.

LUCILE, poussant un cri.

Ah !

HORACE.

Quoi donc ?

LUCILE.

Une cravate noire ! mon cousin a mis une cravate noire !

HORACE.

Eh bien ?

MADAME DE GUY.

C'est vrai... je n'avais pas remarqué...

HORACE.

Est-ce que ce n'est pas d'ordonnance ?

LUCILE.

Mais non, monsieur, au bal, on porte la cravate blanche... Allez bien vite mettre une cravate blanche...

HORACE.

Ah ! c'est que...

MADAME DE GUY.

Quoi ?

HORACE.

J'ai peur de ressembler à un homme sérieux.

MADAME DE GUY.

Tu ressembleras à un prétendu... voilà tout.

HORACE.

Cet argument me décide... A propos, avez-vous signifié son congé au jeune phénomène de Vierzon ?

LUCILE.

Ma tante n'a pas osé.

HORACE.

Je m'en charge !

MADAME DE GUY.

Du tout !... je te le défends !... tu casserais les vitres !

HORACE.

Je ne casserais pas les vitres... je lui dirais : Jeune homme... on ne veut pas de vous... filez !

MADAME DE GUY.

Très poli !... J'attends M. Désambois pour le prier de faire cette démarche.

HORACE.

Comme vous voudrez... mais dépechez-vous...

MADAME DE GUY.

Ne crains rien... ce soir même... Mais je veux

voir comment on a disposé les fleurs... Toi, va mettre ta cravate.

LUCILE.

Blanche !

MADAME DE GUY.

Viens, Lucile ! (Elles sortent.)

SCÈNE III

HORACE, puis BERNARD[1].

HORACE.

Allons ! obéissance aux femmes ! (Bernard entre, il a un habit bourgeois un peu large, Horace le regarde en riant.)

HORACE.

Ah ! te voilà, toi ?

BERNARD, l'air épanoui.

Oui, mon capitaine.

HORACE.

Comment va ton bras ?

BERNARD, très heureux.

Ça me pique toujours.

HORACE.

Pauvre garçon !... ce n'est pas ma faute.

BERNARD.

Oh ! je ne me plains pas... au contraire... je voudrais que ça me pique toute la vie.

[1] Bernard, Horace.

HORACE.

Godiche ! qui ne sait pas parer quarte !

BERNARD.

Oh ! ce n'est pas ça, capitaine... mais dans ce moment-là... j'éprouvais une telle joie... j'étais si heureux... je ne pensais pas à parer, allez !

HORACE.

Brave garçon ! Voyons ! es-tu bien ici ?

BERNARD.

Je ne me plains pas, capitaine... il n'y a que le matin...

HORACE.

Quoi, le matin ?...

BERNARD.

On m'apporte un grand litre de chocolat... au lait.

HORACE, à part.

Elle y a tenu, la tante !

BERNARD.

Je l'avale... par politesse ! mais j'aimerais mieux un petit verre de fort... avec une croûte de pain.

HORACE.

Suffit... on le dira.

BERNARD.

Merci, capitaine !... (Avec extase.) Ah ! que je vous aime, capitaine !

HORACE, lui tirant l'oreille.

Gros sentimental ! vieux chien fidèle ! Va ! et surtout ne te fatigue pas ! Ici... arme à volonté !

(Bernard sort au moment où M. Désambois paraît au fond.)

SCÈNE IV

HORACE, DÉSAMBOIS[1].

HORACE.

Ah ! ce cher monsieur Désambois !

DÉSAMBOIS, saluant.

Monsieur...

HORACE.

Ma tante vous attend avec impatience...

DÉSAMBOIS.

Est-ce que je suis en retard ?

HORACE.

Vous êtes le premier... mais elle a une nouvelle à vous annoncer... une grande nouvelle... qui vous fera plaisir, j'en suis sûr !

DÉSAMBOIS.

Qu'est-ce que c'est ?

HORACE, se dirigeant vers sa chambre et se retournant.

Regardez-moi... vous ne devinez pas ?

DÉSAMBOIS.

Non !

[1] Horace, Désambois.

HORACE.

Tenez, j'aperçois ma tante... je me sauve !... Dites donc, je vais mettre une cravate blanche... comme vous !... C'est drôle, hein ?... Voilà ma tante ! (Arrivé près de la porte.) Une cravate blanche !... c'est drôle ! (Il sort.)

SCÈNE V

MADAME DE GUY, DÉSAMBOIS[1].

MADAME DE GUY.

Ah ! monsieur Désambois... je vous cherchais...

DÉSAMBOIS.

Monsieur votre neveu m'a dit que vous aviez une communication à me faire.

MADAME DE GUY.

Oui... Ah ! je suis bien heureuse, allez ! tout est changé.

DÉSAMBOIS.

Quoi !

MADAME DE GUY.

Horace aime Lucile... et Lucile aime Horace.

DÉSAMBOIS.

Comment ! Eh bien ! et M. Magis ?

MADAME DE GUY.

Voilà justement la difficulté... Mais j'ai compté sur vous pour lui faire entendre qu'il ne doit plus songer à cette union.

[1] Madame de Guy, Désambois.

DÉSAMBOIS.

Sur moi ! Permettez, madame... ceci est grave, ceci est très grave...

MADAME DE GUY.

Cela arrive tous les jours : on remercie un prétendu, un autre le remplace.

DÉSAMBOIS.

Ma réponse sera courte... Votre proposition m'étonne et me surprend... Je suis un homme sérieux, madame ; le candidat que je vous ai présenté... et que vous avez agréé... est un homme sérieux aussi... et vous voulez que j'aille me faire près de lui le complice de vos variations... je dirais même de vos caprices... si je ne craignais de manquer à une femme que je respecte et que j'honore !

MADAME DE GUY.

Mais je vous répète, monsieur, que mon neveu et ma nièce s'aiment.

DÉSAMBOIS.

Ceci me touche peu.

MADAME DE GUY.

Comment ?

DÉSAMBOIS.

Moi aussi, madame, j'ai aimé... l'année dernière.

MADAME DE GUY.

Vous ? Ah ! par exemple !

DÉSAMBOIS.

C'était une maîtresse de pension, une femme

considérable par l'esprit et le savoir... munie de ses diplômes, car elle avait passé tous ses examens en séance publique à l'hôtel de ville. Je lui fus présenté par un professeur de grammaire... un philologue éminent. Cette dame m'accueillit favorablement d'abord... je lui fis trois visites... un peu longues, peut-être... dans lesquelles nous traitâmes différentes questions scientifiques ou morales... à la troisième, elle me fit entendre que la présence assidue d'un homme, jeune encore, pouvait nuire à la considération de son pensionnat... J'appréciai cette raison de haute convenance... je cessai mes visites pendant un mois !

MADAME DE GUY.

Et au bout d'un mois ?

DÉSAMBOIS.

J'appris qu'elle venait de se marier avec le maître à danser de son établissement.

MADAME DE GUY.

Oh ! pauvre monsieur Désambois ! Et que fîtes-vous ?

DÉSAMBOIS, avec orgueil.

J'appris le grec, madame... et je fus guéri !

MADAME DE GUY, riant.

C'est un remède héroïque !...

DÉSAMBOIS.

Pourquoi monsieur votre neveu ne suivrait-il pas mon exemple ?

MADAME DE GUY.

Comment ! vous voulez qu'Horace apprenne le grec ?

DÉSAMBOIS.

C'est une langue mère.

MADAME DE GUY.

Il ne s'agit pas de cela... Voyons, rendez-moi le service que je vous demande... M. Magis va venir.

DÉSAMBOIS.

Non, madame... ne comptez pas sur moi !

MADAME DE GUY.

Une fois, deux fois... vous ne voulez pas ?

DÉSAMBOIS.

Non, madame...

MADAME DE GUY.

Eh bien, c'est moi qui le préviendrai... mais vous n'êtes pas aimable... (Apercevant des invités qui passent.) Ah ! on arrive... je vous quitte... mais je voudrais pouvoir vous dire en grec... que vous êtes un homme affreux !... (De la porte.) Affreux ! (Elle rentre dans le bal.)

SCÈNE VI

DÉSAMBOIS, HORACE, puis MAGIS[1].

DÉSAMBOIS, seul.

Ce mariage n'est pas encore fait... comme tuteur, j'ai le droit de dire mon petit mot !...

[1] Désambois, Horace.

HORACE, sortant de sa chambre.

J'ai mis la cravate blanche...

DÉSAMBOIS, à part.

Le militaire !

HORACE.

Avez-vous vu ma tante !

DÉSAMBOIS.

Elle me quitte à l'instant.

HORACE.

Eh bien, j'espère que vous êtes content, n'est-ce pas ?

DÉSAMBOIS.

Mais...

HORACE.

Hein ! vous ne vous attendiez pas à celle-là ?... Moi non plus !

DÉSAMBOIS.

Je vous avoue qu'un pareil revirement...

HORACE.

Voyez-vous, entre nous, votre bonhomme ne pouvait pas faire l'affaire.

DÉSAMBOIS.

Qu'appelez-vous mon bonhomme ?

HORACE.

Eh bien... le petit !... Un monsieur qui consacre son existence à surveiller la reproduction des charançons !

DÉSAMBOIS.

Monsieur, je goûte peu les plaisanteries quand elles s'adressent à la science.

HORACE.

Vous appelez ça la science, vous !... Mon cher monsieur Désambois, laissez-moi vous dire que vous ne vous y connaissez pas.

DÉSAMBOIS, avec ironie.

Vraiment !

HORACE.

Pas le moins du monde... La science, voyez-vous, c'est comme la peinture à l'huile, permettez-moi cette comparaison...

DÉSAMBOIS, révolté.

S'il est possible !...

HORACE.

Pour que cela tienne, pour que cela soit solide... il faut trois couches !... c'est long à sécher, mais cela dure. Eh bien, nous avons de par le monde une bande de petits poseurs... sérieux, graves, avec de grands mots dans la bouche... ça étonne les imbéciles !

DÉSAMBOIS, furieux.

Monsieur...

HORACE.

Ce n'est pas pour vous que je dis cela !... Mais frottez-les, ces petits messieurs... ils n'ont qu'une couche... leur science s'écaille sous l'ongle, ce n'est pas de la peinture, c'est du vernis.

DÉSAMBOIS, ironiquement.

Et peut-on vous demander sans indiscrétion combien vous avez reçu de couches... puisque couche il y a ?...

HORACE.

Oh ! moi ! je ne me donne pas pour un savant... Cependant, je pourrais... par hasard... savoir des choses que d'autres ne savent pas.

DÉSAMBOIS.

Vous ? Vous m'étonnez !

HORACE, à part.

Parbleu ! je suis curieux de la creuser, sa science ! Je vais lui poser un problème abracadabrant. (Haut.) Monsieur Désambois, pourriez-vous me dire quelle est la force motrice d'un moulin à vent, dont le meunier serait très sourd... en pleine rotation, par un vent moyen, sur un angle de cinq degrés huit dixièmes ?... Allez...

DÉSAMBOIS, ébouriffé.

Un moulin à vent... dont le meunier serait très sourd... sur un angle...

HORACE.

Vous voyez bien que vous ne le savez pas...

DÉSAMBOIS.

Mais donnez-moi le temps ! je le sais peut-être.

HORACE.

Eh bien, si votre ami... le petit de Vierzon... trouve celui-là... je paye un punch.

DÉSAMBOIS.

Un punch ! Je ne prends pas de punch.

HORACE, apercevant Magis qui paraît au fond.

Tenez ! le voici ! ce pauvre garçon ! je vous laisse avec lui : accomplissez votre mission, faites-lui part de mon mariage... avec ménagement...

DÉSAMBOIS.

C'est bien, monsieur ! (A part.) Il m'exaspère, ce soldat !

HORACE, au fond, saluant Magis.

Monsieur !...

MAGIS, saluant.

Monsieur !...

HORACE.

Je crois que M. Désambois a une petite communication à vous faire.

MAGIS.

Je vous remercie, monsieur. (Ils se saluent.)

HORACE.

Il n'y a pas de quoi ! (Il entre dans le bal.)

SCÈNE VII

DÉSAMBOIS, MAGIS[1].

DÉSAMBOIS, à part.

Allons ! c'est une lutte entre l'élément militaire et la science !

[1] Magis, Désambois.

MAGIS.

Vous avez à me parler ?

DÉSAMBOIS.

Oui, mon ami... (A part.) Il y a des circonstances où le mensonge est le plus saint des devoirs. (Haut.) Mon ami, vos affaires marchent à merveille !

MAGIS.

On daigne accepter mes hommages ?

DÉSAMBOIS.

Mieux que cela ! Vous plaisez... à la tante !

MAGIS.

Et ma fiancée ?

DÉSAMBOIS.

Elle vous estime ; elle vous aimera plus tard !

MAGIS.

L'amour est un feu... l'estime est un lien !

DÉSAMBOIS.

Il faut la faire danser... Savez-vous danser ?

MAGIS.

Un peu... J'ai fait un travail sur l'origine de nos danses.

DÉSAMBOIS.

Ah ! (A part.) Il est étonnant !

MAGIS.

La contredanse est originaire de Normandie. Elle passa en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant...

DÉSAMBOIS, avec admiration.

Il sait tout !... tout ! (A part.) Ce n'est pas du vernis, cela !

MAGIS.

Plus tard, elle reparut en France vers la fin de l'année 1745.

DÉSAMBOIS, fouillant vivement à sa poche.

Permettez !... 1745... Ah ! je n'ai pas mon carnet !... A propos, quand vous êtes entré, je cherchais un problème... Pourriez-vous me dire quelle est la force motrice d'un moulin à vent, dont le meunier serait très sourd, en pleine rotation, par un vent moyen, sur un angle de cinq degrés huit dixièmes ? Allez !

MAGIS, très décontenancé.

Hum ! hum... Certainement... il n'y a rien de plus simple. C'est un calcul !

DÉSAMBOIS.

Je vous écoute !...

MAGIS.

Si j'avais là du papier et un crayon... en cinq minutes... Mais vous avez oublié votre carnet !

DÉSAMBOIS.

C'est juste !... de tête, on ne peut pas !... Ce sera pour plus tard ! L'important aujourd'hui est de faire danser votre prétendue.

MAGIS.

Je vais l'inviter pour la première.

DÉSAMBOIS.

Ah !... Avez-vous envoyé des bouquets ?

MAGIS.

Je ne me serais pas permis... (Des invités paraissent dans le salon du fond.)

DÉSAMBOIS.

Il faut en envoyer... Je vous y autorise...

MAGIS.

Demain, cela sera fait.

DÉSAMBOIS.

Je fais le tour du bal et je confie la nouvelle de votre mariage à tout le monde. (A part.) Quand ce sera public, on ne pourra plus reculer... (Il entre dans le bal. On le voit parler aux invités, à qui il montre Magis.)

SCÈNE VIII

MAGIS, LUCILE [1].

LUCILE, paraissant à gauche et saluant un danseur qui la quitte.

Je vous remercie, monsieur. (Apercevant Magis.) Ah ! mon Dieu !

MAGIS, saluant.

Mademoiselle !...

[1] Lucile, Magis.

LUCILE, à part.

La rencontre que je craignais !... Il doit être prévenu !

MAGIS.

Oserais-je vous demander la faveur de m'accorder la première polka ?

LUCILE.

Avec plaisir, monsieur... Mais, pardon, est-ce que vous n'avez pas vu mon tuteur, M. Désambois ?

MAGIS.

Nous venons d'avoir ici-même une conférence.

LUCILE.

Ah ! (A part.) C'est drôle ! il n'a pas l'air contrarié ! Après ça, un philosophe !

MAGIS.

M. Désambois a bien voulu me faire part de votre estime.

LUCILE.

Oh ! certainement ! Et croyez-le bien, monsieur, quoi qu'il arrive, cette estime ne sera pas diminuée...

MAGIS.

Pour moi, mademoiselle, l'idéal dans le mariage, ce n'est pas l'amour !

LUCILE, étonnée.

Ah !

MAGIS.

C'est le calme et la contemplation... Quel plus beau spectacle que celui de deux êtres s'isolant dans une affection douce et modérée ! Quelques personnes sérieuses formeront notre société !

LUCILE, à part.

Comment ! notre société ?...

MAGIS.

Votre salon communiquera à mon cabinet de travail... et le soir nous nous réunirons, nous ferons ensemble quelques-unes de ces bonnes lectures qui élèvent l'âme tout en charmant l'esprit.

LUCILE.

Certainement, monsieur... (A part.) Ah çà ! on ne lui a donc rien dit ?

MAGIS, à part.

Ce tableau intime semble l'émouvoir. (Il descend à droite.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE GUY, puis HORACE.

LUCILE, bas à sa tante.

Ah ! ma tante ! M. Désambois ne l'a pas prévenu... Il me parle de notre intérieur, et veut me faire la lecture le soir !

MADAME DE GUY.

Laisse-moi avec lui... je me charge de tout ! (Lucile sort.)

SCÈNE X

MADAME DE GUY, MAGIS.

MADAME DE GUY, à part.

C'est très embarrassant à dire... Enfin, il le faut. (Haut.) Monsieur !...

MAGIS.

Madame... je sais combien vous êtes favorablement disposée pour moi...

MADAME DE GUY.

Permettez...

MAGIS.

Ne vous en défendez pas !... M. Désambois me le répétait encore tout à l'heure.

MADAME DE GUY.

Lui ?

MAGIS.

En m'autorisant à envoyer des bouquets à mademoiselle Lucile.

MADAME DE GUY, à part.

Ah ! mais, c'est de la trahison !

MAGIS.

Croyez, madame...

MADAME DE GUY.

Monsieur, permettez... Avant d'aller plus loin, j'ai une communication à vous faire. (On entend l'orchestre.)

MAGIS, écoutant.

Oui... c'est une polka... Excusez-moi, madame... mademoiselle Lucile a bien voulu me promettre...

MADAME DE GUY, à part.

Comment !... il s'en va !... (Haut.) Mais, monsieur...

MAGIS.

Je suis heureux, madame, de voir que nous nous entendrons toujours...

MADAME DE GUY.

Mais... (Il baise la main à madame de Guy.)

MAGIS, de la porte.

Toujours ! (Il disparaît.)

SCÈNE XI

MADAME DE GUY, BERNARD, puis DÉSAMBOIS.

MADAME DE GUY, seule.

Eh bien, je ne suis pas plus avancée... Impossible de lui faire comprendre... il parle toujours... mais, après la polka, je reprendrai l'entretien. (Elle remonte, regarde dans le fond et entre dans le salon.)

DÉSAMBOIS, entrant.

Ça va bien, ça va très bien !... J'ai confié sous le sceau du secret, à trois ou quatre dames dont je connais l'indiscrétion... le mariage de M. Magis

avec ma pupille... Ça fermente ; tout à l'heure ça va éclater... la tante sera furieuse... elle en appellera au conseil de famille. Il me faudrait, pour me présenter devant lui, un bon motif de refus... un motif sérieux. Il doit avoir un vice, ce militaire, ou tout au moins une faiblesse. Si je pouvais le découvrir... ce serait un coup de maître. (Apercevant Bernard qui traverse le salon ; il tient un plateau où se trouvent des rafraîchissements.) Son domestique ! il ne doit pas être bien fin, essayons ! (Haut.) Mon ami, donnez-moi un verre d'eau sucrée, je vous prie[1] !

BERNARD, s'approchant.

Voilà, monsieur.

DÉSAMBOIS.

Y a-t-il longtemps que vous êtes au service du capitaine Tic ?

BERNARD.

Voilà bientôt dix ans.

DÉSAMBOIS.

Ah ! cela fait votre éloge. (Tirant de sa poche un billet de banque.) Tenez, prenez ce billet de cent francs, et répondez à mes questions.

BERNARD, à part, prenant le billet.

Tiens, méfions-nous !

DÉSAMBOIS.

J'aime beaucoup le capitaine... il est gai, franc... un peu trop peut-être... un peu querelleur, hein ?

[1] Bernard, Désambois.

BERNARD.

Lui ? Pour la patience et la douceur, il rendrait des points à un mouton.

DÉSAMBOIS.

Ah ! c'est bien ce que je pensais... Ce qui me plaît en lui, c'est sa tournure... sa distinction... c'est vraiment un joli cavalier.

BERNARD.

Oh ! pour ça, il ne craint personne.

DÉSAMBOIS.

Il a dû laisser bien des victimes derrière lui...

BERNARD.

Des victimes... d'amour ?

DÉSAMBOIS.

Oui, contez-moi ça ; je suis un bon homme... j'aime à rire.

BERNARD.

Pour la décence et les mœurs, le capitaine est une demoiselle... Au régiment, on l'appelait sœur Ursule.

DÉSAMBOIS, à part, en passant à gauche.

Oh ! il ne veut rien dire. (Haut.) Je vous remercie, mon ami... Ayez l'obligeance d'aller me changer le billet de cent francs que je vous ai donné.

BERNARD.

Hein ?

DÉSAMBOIS.

C'est pour payer les musiciens.

BERNARD.

Bien, monsieur. (A part.) Ah ! le gueux, il est malin! C'est égal, on n'a pas bavardé. (Il sort.)

SCÈNE XII

DÉSAMBOIS, MAGIS, LUCILE, HORACE, MADAME DE GUY, DANSEURS et DANSEUSES.

(Plusieurs danseurs et danseuses polkent dans le salon du fond. — A gauche, un couple entre sur la scène en polkant, puis Magis et Lucile, ensuite Horace avec une dame [1].)

LUCILE, à Magis.

Mais, monsieur, vous n'allez pas en mesure...

MAGIS, essayant de reprendre la mesure.

Pardon, mademoiselle, j'ai fait une étude sur l'origine de la danse, et je...

HORACE, riant en regardant Magis.

Comme il tricote !

DÉSAMBOIS, à part, admirant Magis.

Heureuse inexpérience! Quelle aimable gaucherie! (Magis fait un faux pas.)

LUCILE, poussant un cri.

Ah !

HORACE.

Quoi ?...

LUCILE.

Rien ! (La musique cesse, la polka s'arrête.)

[1] Désambois, Lucile, Magis, Horace.

MAGIS, quittant le bras de Lucile.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous remercier.

LUCILE, à part.

Il est d'une maladresse ! (Madame de Guy passe au fond, les invités l'entourent.)

HORACE, prenan le bras de Magis.

Article premier : Se promener le moins possible sur les pieds de sa danseuse.

MAGIS, étonné.

Plaît-il, monsieur ?

HORACE, montrant le tapis.

Il y a tant de place à côté... (Les invités descendent en scène avec madame de Guy.)

UNE DAME.

Votre soirée est charmante !

UN INVITÉ.

Permettez-nous de vous féliciter de la nouvelle que nous venons d'apprendre.

MADAME DE GUY.

Laquelle ?

UN INVITÉ.

Le mariage de mademoiselle Lucile.

HORACE ET LUCILE.

Hein ?

MADAME DE GUY.

Comment, vous savez ?

DÉSAMBOIS, à part.

Ça va éclater !

L'INVITÉ.

Ce n'est plus un mystère... je ne puis que vous complimenter sur le choix du futur.

HORACE ET MAGIS, remerciant ensemble.

Ah ! monsieur, certainement...

HORACE, à part.

L'autre qui remercie.

DÉSAMBOIS, à part.

Le militaire qui prend ça pour lui.

L'INVITÉ.

Tout le monde, ici, envie le bonheur de M. Magis.

HORACE, MADAME DE GUY ET LUCILE.

M. Magis !

DÉSAMBOIS, à part, regardant Horace.

Si tu aimes les bombes, en voilà une !

HORACE, à l'invité.

Pardon, monsieur, puis-je vous demander de qui vous tenez cette heureuse nouvelle ?

L'INVITÉ.

Mais, de M. Désambois !

LES INVITÉS.

C'est M. Désambois !

DÉSAMBOIS, à part.

Aïe, ça éclate trop !

HORACE.

Ah ! c'est ce bon, cet excellent M. Désambois...

DÉSAMBOIS, embarrassé.

Oui... j'ai pensé... comme tuteur... D'ailleurs, j'en avais causé avec mademoiselle... (Il remonte près de madame de Guy.)

HORACE.

Lucile !

LUCILE, bas, et vivement.

J'ai refusé !... Alors, il m'a signifié qu'il s'opposerait à notre mariage, et que nous serions obligés d'attendre jusqu'à ma majorité... dans trois ans.

HORACE.

Ah ! c'est singulier comme j'éprouve le besoin de causer avec lui...

MADAME DE GUY.

Horace, du calme.

HORACE.

Soyez tranquille ! un savant !... Je le prendrai par la douceur... par la logique... (On entend l'orchestre commencer un quadrille.)

MADAME DE GUY.

Mesdames... messieurs... c'est un quadrille. (Tout le monde sort par le fond. — On se met en place pour le quadrille. — Désambois va pour entrer dans le salon de danse.)

SCÈNE XIII

HORACE, DÉSAMBOIS[1].

HORACE, arrêtant Désambois qui se dispose à entrer dans le bal.

Pardon, mon cher monsieur Désambois... (Le quadrille commence.)

DÉSAMBOIS.

Monsieur ?

HORACE.

Voulez-vous me faire la grâce de m'accorder un moment d'entretien ?

DÉSAMBOIS.

Demain, monsieur, je vous attendrai chez moi, à six heures du matin. (Les portes du fond se ferment. — Le quadrille continue piano.)

HORACE.

Je craindrais de ne pas être exact... je ne me lève qu'à huit... D'ailleurs, je ne vous retiendrai pas plus d'une minute.

DÉSAMBOIS.

Parlez, monsieur.

HORACE.

Il paraît, monsieur, que, comme tuteur, vous opposez quelques difficultés à mon mariage avec ma cousine.

DÉSAMBOIS.

Je serai franc... c'est vrai, monsieur.

[1] Horace, Désambois.

HORACE.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander pourquoi ?

DÉSAMBOIS.

Aucune... En principe, je ne crois pas aux militaires comme maris !

HORACE.

Ah ! Et sur quoi basez-vous cette opinion... désobligeante... mon cher monsieur Désambois ?

DÉSAMBOIS.

Les militaires aiment les chevaux, le bruit, le tabac, l'absinthe...

HORACE.

C'est-à-dire que vous nous considérez comme des sauvages, mon cher monsieur Désambois ?...

DÉSAMBOIS.

Pas tout à fait...

HORACE.

Enfin, un peu... un peu !...

DÉSAMBOIS.

Oui, un petit peu...

HORACE.

Je ne discuterai pas votre opinion... je me bornerai à vous faire remarquer que je ne suis plus militaire, puisque j'ai donné ma démission.

DÉSAMBOIS.

C'est vrai... mais il est impossible que vous n'ayez pas conservé, bien malgré vous, sans doute, certaines habitudes inhérentes à la vie des camps.

HORACE.

Alors, vous me regardez comme un homme mal élevé, mon cher monsieur Désambois ?

DÉSAMBOIS.

Pas tout à fait !

HORACE.

Enfin, un peu... un peu !

DÉSAMBOIS.

Un petit peu !

HORACE, à part.

Je crois que j'y mets de la douceur.

DÉSAMBOIS.

Voyons, franchement, entre nous, vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer votre cousine !

HORACE.

Et pourquoi ?

DÉSAMBOIS.

Vous êtes arrivé de Chine avant-hier.

HORACE.

Du moment que je n'ai pas laissé mon cœur à Pékin.

DÉSAMBOIS.

C'est égal... cet amour qui vous prend tout à coup... c'est bien extraordinaire ! et de méchantes gens pourraient croire...

HORACE.

Quoi ?

DÉSAMBOIS.

Que ce n'est pas la demoiselle, mais l'établissement qui vous plaît.

HORACE, ne comprenant pas.

L'établissement... quel établissement ?

DÉSAMBOIS.

Mademoiselle Lucile a quatre cent cinquante mille francs de dot.

HORACE.

Ah !... Ma foi, tant mieux ! mais je ne le savais pas.

DÉSAMBOIS.

Oh ! vous ne le saviez pas ?

HORACE.

Quand je vous le dis...

DÉSAMBOIS, incrédule.

Vous me le dites !

HORACE, s'emportant.

Ah ! prenez garde ! (Se calmant.) Tenez, je vous conseille de ne pas entrer dans cette voie-là... Je suis très doux, très gentil avec vous... il ne faut pas en abuser, mon cher monsieur Désambois.

DÉSAMBOIS.

Mon Dieu ! je ne dis pas ça pour vous, mais il y a des gens qui, sous une apparence franche et joviale, recherchent habilement les belles affaires.

HORACE, à part, se contenant à peine.

Sapristi ! ça va se gâter !

DÉSAMBOIS.

Dans le monde, on appelle ça des croqueurs de dot !

HORACE, lui sautant à la gorge.

Vous allez ravaler ce mot-là, vous !

DÉSAMBOIS.

Permettez...

HORACE.

Ravalez, ravalez !

DÉSAMBOIS, se dégageant.

De la violence !... Jamais !

HORACE.

Croqueur de dot ! moi ! (Il lance un coup de pied à Désambois au moment où celui-ci allait sortir par le fond. — La porte se referme derrière Désambois qui a disparu.)

HORACE, seul.

Ah ! sapristi ! ça m'a échappé, ça fait deux ; il faudra que je me fasse attacher cette jambe-là pour aller dans le monde. Me voilà bien ! Le tuteur, un homme sérieux ! Il est rentré dans le bal... il va tout raconter ! Quel scandale... et mon mariage ? Courons, et tâchons de l'apaiser ! (Il va à la porte du fond et l'ouvre.) Tiens, il danse ! (Il tombe sur une chaise en éclatant de rire. — On aperçoit Désambois dans le second salon, faisant le cavalier seul. Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME

Un salon chez madame de Guy-Robert : porte au fond ; à gauche, une fenêtre ; premier plan, une cheminée, une sonnette ; pendule, table au milieu du théâtre, écritoire, plumes d'oie ; à droite, un guéridon, une autre sonnette ; chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE GUY, LUCILE, HORACE[1].

MADAME DE GUY, à Horace.

Voyons ! achève... Hier, au bal, comment s'est terminé ton entretien avec M. Désambois ?

HORACE, assis près du guéridon.

Pas mal... pas mal...

LUCILE.

Et, êtes-vous tombés d'accord ?

HORACE.

Oh ! pas positivement...

[1] Madame de Guy, Horace, Lucile.

LUCILE.

Enfin, que lui avez-vous dit ?

HORACE.

Mille choses... et bien d'autres encore...

MADAME DE GUY.

J'espère au moins que, selon ta promesse, tu as su te posséder ?...

HORACE.

Jusqu'au dernier moment... (A part.) Exclusivement !

LUCILE.

Avec tout cela, nous ne sommes pas plus avancés qu'hier...

MADAME DE GUY.

Rassurez-vous... j'ai écrit à M. Désambois que, s'il persistait dans son refus, j'allais provoquer une réunion du conseil de famille... Il m'a répondu qu'il serait ici à onze heures.

HORACE, à part.

Ah ! diable ! (Il se lève et passe à gauche.) J'aime autant ne pas être là... (Haut.) Je vous laisse... une visite à faire.

LUCILE, allant à Horace.

Comment !

BAPTISTE, annonçant.

M. Désambois !

HORACE, à part.

Trop tard !

SCÈNE II

LES MÊMES, DÉSAMBOIS[1].

DÉSAMBOIS, à madame de Guy.

Chère madame, je me rends à votre appel. (Saluant Lucile.) Mademoiselle !... (Apercevant Horace.) Le capitaine !

HORACE, le saluant.

Monsieur !...

DÉSAMBOIS, lui rendant son salut cérémonieusement.

Monsieur !

HORACE, à part.

Il est froid !

LUCILE, bas à Horace.

On dirait qu'il est fâché contre vous...

HORACE.

Lui ? Par exemple ! (Haut à Désambois.) Vous êtes venu à pied, cher monsieur Désambois ?... Quel temps fait-il ?

DÉSAMBOIS, sévèrement.

Il gèle, monsieur !

MADAME DE GUY.

Approchez-vous donc du feu !

[1] Horace, Lucile, Désambois, madame de Guy.

LUCILE.

Je vais remettre du bois. (Madame de Guy et Lucile vont à la cheminée.)

HORACE, bas à Désambois.

Croyez, monsieur, que je regrette vivement l'incident... qui s'est produit hier... ça m'a échappé...

DÉSAMBOIS.

Quoi donc ?

HORACE.

Eh bien !... au bal !... le...

DÉSAMBOIS, froidement.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

HORACE, étonné.

Ah ! pardon... (A part.) Au fait, j'aime mieux ça, n'en parlons plus...

MADAME DE GUY.

Eh bien, monsieur Désambois, avez-vous réfléchi ? quelle réponse nous apportez-vous ?

DÉSAMBOIS, qui s'est assis près de la cheminée[1].

Avant de me prononcer d'une manière définitive, je désire vous communiquer, à vous et à mademoiselle Lucile, certaines appréciations...

MADAME DE GUY.

Parlez !

[1] Lucile, Désambois, madame de Guy, Horace.

DÉSAMBOIS.

Qui exigent le secret...

HORACE.

Ah !

DÉSAMBOIS.

Le plus absolu.

HORACE.

Très bien... Je suis de trop ?

MADAME DE GUY.

Mais Horace est de la famille...

HORACE.

N'insistez-pas... je me retire... (A part.) Il va leur raconter le final de notre conversation. (Haut et saluant.) Monsieur Désambois !...

DÉSAMBOIS.

Monsieur !... (Il se lève et salue froidement.)

HORACE, à part.

Décidément il est froid ! (Il entre à gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HORACE, puis BAPTISTE[1].

MADAME DE GUY.

Nous vous écoutons, monsieur...

[1] Lucile, Désambois, madame de Guy.

DÉSAMBOIS, se rasseyant.

Vous le savez, madame, la tutelle impose des devoirs... la loi romaine... *lex romana*... si prévoyante dans ses dispositions, à pris soin de les définir... Tutelle vient du mot latin *tueri*, qui veut dire défendre...

LUCILE.

Pardon... mais nous ne savons pas le latin...

DÉSAMBOIS.

Ah ! c'est juste ! (A part, avec compassion.) Pauvres femmes ! (Haut.) Pour accomplir mon mandat, j'ai dû prendre des renseignements sur le nouveau candidat qui nous était proposé...

MADAME DE GUY.

Sur Horace ? Mais je le connais mieux que personne...

DÉSAMBOIS.

Sans doute... mais vous ne l'avez pas vu depuis dix ans... et en dix ans...

MADAME DE GUY.

Je l'ai retrouvé tel que je l'ai toujours connu... franc, ouvert, bon... un peu vif peut-être...

DÉSAMBOIS, vivement.

Personnellement, je n'ai jamais eu l'occasion de m'en apercevoir... mais si je dois en croire certains rapports, le lendemain même de son arrivée à Paris M. Horace s'est mesuré en combat singulier...

MADAME DE GUY ET LUCILE, se levant.

Un duel !

DÉSAMBOIS, descendant au milieu.

Oui, madame, un duel au sabre ! quelle garantie de bonheur pour une femme !

MADAME DE GUY.

Un duel ? c'est impossible !

LUCILE.

Monsieur invente !

DÉSAMBOIS, sévèrement.

Sachez, mademoiselle ! que je n'invente jamais.

MADAME DE GUY.

Mais de qui tenez-vous ces détails ?

DÉSAMBOIS.

De Baptiste ; vous pouvez l'interroger... Il a vu sortir le capitaine accompagné de son domestique... qui, entre parenthèse, m'a l'air d'un assez mauvais drôle... c'est lui qui portait les armes...

MADAME DE GUY.

Un duel ! le malheureux !

LUCILE.

Et savez-vous quelle était la cause de cette rencontre ?

DÉSAMBOIS, souriant.

Mais... elle est facile à deviner...

LUCILE.

Ah !

MADAME DE GUY.

Eh bien, dites-nous-la... pas de réticences !...

DÉSAMBOIS.

Il s'agissait sans doute de quelque Aspasie...

LUCILE.

Aspasie !... Qu'est-ce que c'est ?

DÉSAMBOIS.

Une dame... d'Athènes... célèbre par ses charmes...

LUCILE.

Une femme !

MADAME DE GUY.

Tout cela me paraît impossible ! (Elle sonne.) Nous allons savoir la vérité. (Lucile va près de madame de Guy.)

BAPTISTE, paraissant [1].

Madame a sonné ?

MADAME DE GUY.

Oui. Approchez, Baptiste. Vous êtes depuis longtemps à mon service, je vous crois dévoué...

[1] Désambois, Lucile, Baptiste, madame de Guy.

BAPTISTE.

Oh ! madame.

MADAME DE GUY.

Répondez-moi franchement... Est-il vrai que vous ayez vu avant-hier sortir mon neveu accompagné de son domestique qui portait des armes ?...

BAPTISTE.

Oui, madame, des sabres !

DÉSAMBOIS, aux dames.

Ah !

BAPTISTE.

Le capitaine a même dit à Bernard : « En route ! et pas de sentiment. »

MADAME DE GUY ET LUCILE.

Oh !

DÉSAMBOIS.

Vous voyez bien que le sentiment est pour quelque chose dans cette boucherie.

BAPTISTE.

Madame n'a plus rien à me demander ?

MADAME DE GUY.

Non, allez ! (Baptiste sort.)

LUCILE.

Eh bien, ma tante, c'est indigne ! le jour même où il venait de vous demander ma main !

DÉSAMBOIS.

Moi, ça ne m'étonne pas... la statistique nous apprend que, sur quinze mille militaires mariés... (Apercevant Horace.) Hum ! le voici !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HORACE[1].

HORACE.

Peut-on entrer ? la conférence est-elle terminée ?

MADAME DE GUY.

Oui !...

HORACE, à Lucile.

Avez-vous enfin gagné la partie ?

LUCILE, froidement.

Non !

HORACE, à Désambois.

Voyons, où en sommes-nous ?

DÉSAMBOIS, froidement.

Je ne sais pas...

HORACE.

Ah ! (A part.) Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

MADAME DE GUY, sèchement.

Rien n'est encore décidé... Nous venons d'apprendre certains détails...

[1] Désambois, Horace, Lucile, madame de Guy.

LUCILE, de même.

Qui nous donnent beaucoup à réfléchir.

DÉSAMBOIS, de même.

Beaucoup !

HORACE, à part.

Désambois a parlé... il a raconté le final ! (Haut.) J'avoue ma faute... j'ai été trop vif... ça m'a échappé...

DÉSAMBOIS, vivement.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur.

MADAME DE GUY.

Nous ne vous demandons pas de détails...

LUCILE.

Oh ! non !

MADAME DE GUY.

Venez, monsieur Désambois, nous avons à causer... à causer sérieusement !

DÉSAMBOIS.

Sérieusement ! Je suis tout à vous. (Il sort après avoir regardé Horace.)

SCÈNE V

HORACE, LUCILE, puis BAPTISTE[1].

HORACE.

Lucile !

[1] Horace, Lucile.

LUCILE, assise devant le guéridon.

Monsieur ?...

HORACE.

Qu'avez-vous ?

LUCILE.

Rien !

HORACE.

Vous semblez contrariée.

LUCILE.

Oui.

HORACE.

Voulez-vous me dire pourquoi ?

LUCILE.

Non !

HORACE, à part.

Oui... non... Il s'est évidemment opéré un refroidissement dans la température de la maison.

BAPTISTE, entrant avec un bouquet composé de fleurs sombres.

De la part de M. Magis.

LUCILE, se levant.

Ah ! donnez ! (Baptiste sort. — Admirant le bouquet.) Ah ! les jolies fleurs ! Elles sont d'un goût charmant !

HORACE, ironiquement.

Oui... voilà ce qu'on appelle un bouquet sérieux... un bouquet de deuil.

LUCILE, passant à gauche.

Chacun son goût. Moi je le trouve délicieux.

HORACE.

J'espère, cependant, que vous allez le renvoyer.

LUCILE.

Et pourquoi donc ?

HORACE.

Mais il me semble que, n'épousant pas M. Magis, vous n'avez pas le droit d'accueillir ses bouquets...

LUCILE.

J'aime les fleurs.

HORACE.

Ah ! c'est trop fort ! (Se contenant.) Lucile, encore une fois, je vous prie de renvoyer ce bouquet.

LUCILE.

Du tout ! je le garde !

HORACE.

Croyez-moi, ne me poussez pas à bout.

LUCILE.

Non seulement je le garde, mais je vais le placer dans ma chambre, sur ma cheminée. (Elle fait un pas.)

HORACE, lui barrant le passage.

Lucile, je vous le défends !

LUCILE.

Laissez-moi passer, monsieur !

HORACE.

Non, je vous le défends ! (Il lui arrache le bouquet.)

LUCILE.

Monsieur !

HORACE, déchirant et piétinant le bouquet.

Tenez, le voilà son bouquet ! le voilà !

LUCILE.

Oh ! une pareille violence !... Ma tante ! ma tante ! (Elle court au guéridon et sonne.)

HORACE.

Que faites-vous ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, DÉSAMBOIS, MADAME DE GUY[1].

DÉSAMBOIS ET MADAME DE GUY, accourant.

Qu'y a-t-il ?

LUCILE.

Je vous ai appelée, ma tante, ainsi que monsieur, pour que vous me protégiez contre les emportements de M. Horace.

MADAME DE GUY.

Que s'est-il passé ?

[1] Horace, Désambois, madame de Guy, Lucile.

DÉSAMBOIS.

Parlez !

LUCILE.

On vient d'apporter un bouquet de la part de M. Magis... et M. Horace s'est cru le droit de me l'arracher des mains et de le mettre en pièces.

MADAME DE GUY.

Comment ?

DÉSAMBOIS.

C'est révoltant, et comme tuteur...

HORACE, à Désambois.

Laissez-moi tranquille, vous !... ou sinon !...

DÉSAMBOIS, changeant vivement de place.

Je ne vous parle pas[1].

MADAME DE GUY.

Horace !.. une pareille violence ! chez moi ! et envers qui ?

HORACE.

C'est possible ! Mais, depuis hier, on semble prendre à tâche de me blesser, de me rendre ridicule ! Ce prétendu qu'on doit toujours remercier et qu'on ne remercie jamais... dont on accueille les bouquets ! On croirait vraiment qu'on s'est servi de moi comme d'une amorce pour attirer l'autre.

LUCILE ET MADAME DE GUY.

Oh !

[1] Horace, madame de Guy, Lucile, Désambois.

DÉSAMBOIS.

C'est abominable !

HORACE.

Je ne me prêterai pas à un pareil rôle, jamais ! (Lançant un coup de pied au bouquet.) Va-t'en au diable ! (Il sort.)

DÉSAMBOIS.

Il insulte les fleurs ! parce qu'elles ne peuvent se défendre !

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins HORACE[1].

MADAME DE GUY.

Cette scène m'a bouleversée...

LUCILE.

J'en suis encore toute tremblante.

DÉSAMBOIS.

Moi qui le croyais doux, modéré...

LUCILE.

Parce que, hier, ma tante lui avait bien recommandé de se contenir avec vous...

[1] Madame de Guy, Lucile, Désambois.

DÉSAMBOIS.

Ah ! vous lui aviez recommandé !... C'est donc ça ?

LUCILE.

Quant à moi, mon parti est pris... Je suis suffisamment édifiée sur le caractère de M. Horace... Jamais je ne serai sa femme !

DÉSAMBOIS.

Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas sous la main un autre prétendu.

LUCILE.

Eh bien, et M. Magis ?

DÉSAMBOIS.

Mais je croyais qu'il ne vous plaisait pas ?

LUCILE.

Oh ! ça ne fait rien !

MADAME DE GUY.

Lucile, réfléchis.

LUCILE.

Mes réflexions sont faites... M. Magis est un peu sérieux... un peu monotone... un peu... mais au moins il est poli, doux, bien élevé...

DÉSAMBOIS.

Un lauréat du collège Charlemagne !

LUCILE.

D'ailleurs, avec lui, je suis certaine de ne pas voir souffler de tempête dans mon ménage.

DÉSAMBOIS.

Oh ça ! calme plat !

LUCILE.

Et je m'estimerai très heureuse de devenir sa femme.

DÉSAMBOIS.

Chère enfant ! que je vous embrasse ! (Il l'embrasse.)

MADAME DE GUY, à part.

Pauvre Horace !

DÉSAMBOIS.

Je cours chez mon notaire faire dresser le contrat Magis. (Il remonte.)

MADAME DE GUY.

Non... demain... nous avons le temps.

LUCILE.

Oh ! tout de suite, ma tante ; je veux que cela finisse...

DÉSAMBOIS, descendant au milieu.

Il ne faut pas contrarier les inclinations ! Je ramène le notaire avec le prétendu, et nous signons le contrat séance tenante... (A part.) Ah ! tu es vif ! eh bien, moi aussi ! (Saluant.) Madame ! mademoiselle ! (Il sort froidement.)

SCÈNE VIII

MADAME DE GUY, LUCILE,
puis BERNARD[1].

MADAME DE GUY.

Ma chère Lucile, je ne chercherai pas à te faire revenir sur ta décision... mais tu as été un peu vive.

LUCILE.

Que voulez-vous ! j'aime le bonheur tranquille, et je sens que j'aurais été malheureuse avec mon cousin... Toujours des querelles, des colères, des duels... car ce duel... sait-on seulement pour qui ?

VOIX DE BERNARD.

Oui, capitaine.

MADAME DE GUY.

Chut ! Son domestique ! (Bernard paraît avec une valise et un portemanteau, etc.) Où portez-vous cela ?

BERNARD.

Nous déménageons, madame, nous allons loger à l'hôtel.

MADAME DE GUY ET LUCILE.

Comment ?

BERNARD.

C'est l'ordre du capitaine... Il me reste à vous

[1] Madame de Guy, Bernard, Lucile.

remercier, madame... pour toutes vos bontés, y compris le chocolat... je ne l'aime pas... mais c'est une attention à laquelle...

MADAME DE GUY.

Il ne s'agit pas de cela... Pourquoi Horace veut-il nous quitter ?

BERNARD.

Il paraît qu'il y va de notre dignité...

LUCILE.

Ah ! je comprends : à l'hôtel, M. Horace sera plus libre pour courir les aventures... les duels...

BERNARD.

Les duels ?

LUCILE.

Oui... comme avant-hier...

BERNARD.

Comment ! il a eu la bonté de vous dire ?...

LUCILE.

Certainement.

BERNARD, à part.

Quel honneur !

LUCILE.

Avec ce jeune homme... monsieur... j'ai oublié son nom...

BERNARD.

Le nom de qui ?

LUCILE.

De son adversaire.

BERNARD.

Son adversaire... c'était moi.

LUCILE ET MADAME DE GUY.

Vous ?

MADAME DE GUY.

Allons donc, c'est impossible !

LUCILE.

Alors, ce n'était donc pas pour une femme ?

BERNARD.

Une femme ! Je vous prie de croire que je me serais effacé... momentanément...

MADAME DE GUY.

Mais pourquoi ce duel... étrange ?

LUCILE.

Oui, pourquoi ?

BERNARD, très embarrassé.

Ah ! pourquoi ? Hum ! à cause de quoi ? il ne vous l'a pas dit ?

LUCILE.

Non.

BERNARD.

Allons, mesdames, j'ai bien l'honneur... (Il remonte.)

MADAME DE GUY.

Non, restez !... parlez !... (Bas.) Il y va du bonheur de votre maître.

LUCILE.

Voyons, parlez-nous franchement, comme un brave soldat que vous êtes !

BERNARD.

C'est que... (A part.) Raconter ça à des femmes, fichue corvée ! (Haut, avec effort.) Voilà : voyez-vous, le capitaine... il n'est pas toujours bien disposé... il a ses moments, cet homme... il est nerveux. Il paraît que je l'avais agacé... Ce n'est pas qu'il soit méchant, oh ! Dieu ! un cœur, une bonté ! mais c'est sa jambe.. il a une jambe droite... qui s'enlève comme une soupe au lait... Alors, il m'a lancé un...

MADAME DE GUY.

Un... quoi ?

BERNARD.

Eh bien, un...

LUCILE.

Un quoi ?

BERNARD.

Avec sa jambe droite...

MADAME DE GUY, riant.

Ah ! ah ! ah !

LUCILE, riant.

Mon pauvre garçon !

BERNARD.

Vous riez ? Mais je ne riais pas, moi, nom d'un

tonnerre ! le sang me bourdonnait dans les oreilles... il me semblait qu'on venait de me dégrader à la face du régiment ; mais je dois rendre cette justice au capitaine... il n'y a pas été par quatre chemins ; il m'a dit : « Bernard, ça... ça ne s'essuie qu'avec un coup de sabre, allons-y ! »

LUCILE.

Ah ! c'est bien !

BERNARD.

Et il a eu la bonté de me faire lui-même une bonne petite coupure sur le bras... Voulez-vous la voir ?

MADAME DE GUY.

Non, c'est inutile.

LUCILE.

Nous vous croyons, mon bon, mon brave Bernard...

BERNARD.

Ah ! mam'selle, vous qui avez une si jolie petite voix... vous devriez le consoler, ce pauvre homme !

LUCILE.

Il a du chagrin ?

BERNARD.

Oh ! je vous en réponds... Tout à l'heure, pendant qu'il pliait ses deux chemises... à coups de poings .. dans sa valise... j'ai surpris une grosse larme... qui s'est sauvée tout de suite dans sa moustache.

LUCILE, à part.

Mon pauvre Horace !

BERNARD.

Ah ! voir pleurer un capitaine de cavalerie ?... ça fend le moral.

MADAME DE GUY.

Soyez tranquille, mon ami, nous allons voir Horace, lui parler... j'espère que vous ne quitterez pas cette maison ?

BERNARD.

Moi, sans le chocolat, j'y serais très bien.

MADAME DE GUY.

Tout s'arrangera... Emportez cela. (Elle indique la valise.) Et ne partez pas avant d'avoir reçu de nouveaux ordres. (Bernard sort par la droite.)

LUCILE, s'approchant de sa tante et appuyant sa tête sur son épaule.

Dites donc, ma tante...

MADAME DE GUY.

Quoi, ma nièce ?

LUCILE.

Ce pauvre garçon... il a pleuré !

MADAME DE GUY.

Ce qui veut dire : Ma tante, ma bonne petite tante, vous seriez bien aimable d'écrire à M. Désambois pour le prier de ne pas aller chez le notaire.

LUCILE.

Ah ! c'est étonnant comme vous me comprenez !

MADAME DE GUY.

Tu me charges toujours de commissions charmantes !

LUCILE, l'embrassant.

Tenez, voilà pour le papier, pour l'encre, pour la plume... Eh bien !... et pour la bonne tante ! (Elle l'embrasse.)

MADAME DE GUY, sortant.

Oh ! l'enfant gâtée ! l'enfant gâtée !

SCÈNE IX

LUCILE, HORACE[1].

LUCILE, seule.

Pauvre Horace ! comme il est bon !

HORACE, sortant de sa chambre et l'apercevant.

Oh ! pardon, mademoiselle... ma tante n'est pas là ?

LUCILE.

Non, monsieur... elle écrit une lettre...

HORACE.

Avant de partir, je désire lui faire mes adieux, je vais la trouver...

[1] Horace, Lucile.

LUCILE, lui barrant le passage.

Non, monsieur, vous n'irez pas...

HORACE.

Comment ?

LUCILE.

Vous ne partez plus !

HORACE.

Mais...

LUCILE.

Il n'y a pas de mais... je ne le veux pas !

HORACE.

Permettez, mademoiselle ; après ce qui vient de se passer...

LUCILE.

Oh ! vous pouvez faire votre grosse voix... je n'ai plus peur de vous, maintenant ! J'ai découvert un secret...

HORACE.

Un secret ?

LUCILE.

Oh ! ne cherchez pas ! il est caché... dans votre moustache !

HORACE.

Ma moustache ?

LUCILE.

Qu'il vous suffise de savoir que je vous pardonne, et que je consens à devenir votre femme.

HORACE.

Est-il possible ! ma petite Lucile !

LUCILE.

Mais à une condition.

HORACE.

Laquelle ?

LUCILE.

C'est que vous ne vous mettrez plus en colère.

HORACE.

Oh ! je le jure !... Tenez, je le jure sur cette petite sonnette qui est là... et qui me rappelle tous mes torts. (Il désigne la sonnette qui est sur le guéridon.)

LUCILE.

A la bonne heure !... Mais souvenez-vous du serment que vous me faites, et, si jamais vous l'oubliez, c'est elle qui vous rappellera à l'ordre.

HORACE.

Maintenant, petite cousine, expliquez-moi ce rayon de soleil qui vient d'apparaître...

LUCILE.

Oh ! rien du tout ! Je ne puis vous dire qu'une chose, votre domestique est un bien brave homme.

HORACE.

Bernard ?

LUCILE.

Dites-moi, mon ami, il paraît qu'il n'aime pas le chocolat ?

HORACE.

Çà !... il manque d'enthousiasme pour ce comestible.

LUCILE.

Qu'est-ce qu'il aime ?

HORACE.

Oh ! vous n'avez pas de ça, ici.

LUCILE.

Dites toujours.

HORACE.

Il aime le cognac... très jeune !

LUCILE.

Je lui en achèterai sur ma petite bourse.

MADAME DE GUY, dans la coulisse.

Lucile, mon enfant !

LUCILE.

Ma tante m'appelle ! (A part.) Je suis sûre que c'est encore pour collaborer. (Haut.) Adieu ! (Elle sort.)

SCÈNE X

HORACE, DÉSAMBOIS[1].

HORACE.

Je n'y comprends rien... mais je me laisse faire.

DÉSAMBOIS, entrant, à part.

Dans un quart d'heure, le notaire et le prétendu seront ici... Ah ! le capitaine.

[1] Désambois, Horace.

HORACE, l'apercevant, le saluant.

Monsieur Désambois...

DÉSAMBOIS, saluant très cérémonieusement.

Monsieur !...

HORACE, à part.

Nous avons beau faire... nous sommes toujours un peu gênés vis-à-vis l'un de l'autre. (Haut.) Quel temps fait-il, monsieur Désambois ?

DÉSAMBOIS, sévèrement.

Il gèle toujours, monsieur.

HORACE.

Quant à moi, croyez-le, monsieur Désambois, je serai personnellement heureux de voir arriver le dégel...

DÉSAMBOIS.

Cela me paraît bien difficile... mon baromètre remonte...

HORACE.

C'est-à-dire que vous continuez à vous opposer à mon mariage ?...

DÉSAMBOIS.

Moi ? Nullement... comme tuteur, j'ai fait ce que je devais faire... j'ai rempli mon devoir... Maintenant, si ces dames consentent... je suis tout prêt à signer à votre contrat...

HORACE.

Ah ! voilà une bonne parole !

DÉSAMBOIS, à part.

Le notaire va venir...

HORACE.

Et croyez que je regrette sincèrement... plus que jamais.

DÉSAMBOIS.

Quoi donc ?

HORACE.

La petite vivacité... hier... au bal... le...

DÉSAMBOIS, froidement.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

HORACE.

Ah ! oui... pardon !... c'est convenu !

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME DE GUY, LUCILE[1].

MADAME DE GUY ; elle tient une lettre.

Monsieur Désambois, je viens de vous écrire...

DÉSAMBOIS.

A moi ?

MADAME DE GUY.

Pour vous prier de ne pas aller chez le notaire.

[1] Désambois, madame de Guy, Horace, Lucile.

DÉSAMBOIS.

Comment ! il va venir avec le contrat !

HORACE.

Tant mieux, nous le signerons !... Je vais donner ordre qu'on le fasse entrer. (Il disparaît un moment.)

DÉSAMBOIS, étonné.

Nous le signerons... Pas lui...

MADAME DE GUY.

Oh ! tout est expliqué... ce duel...

LUCILE.

C'est admirable !

MADAME DE GUY.

Il s'est battu avec Bernard !

DÉSAMBOIS.

Son domestique ! vous trouvez ça admirable ?

MADAME DE GUY.

Il lui devait une réparation.

LUCILE.

Ce pauvre homme !... il lui avait...

MADAME DE GUY.

Donné un...

DÉSAMBOIS.

Quoi ?

LUCILE.

Avec la jambe droite...

DÉSAMBOIS, s'oubliant.

Comment, aussi !...

MADAME DE GUY.

Quoi, aussi ?

DÉSAMBOIS.

Rien ! rien !

HORACE, rentrant par le fond.

J'ai prévenu Baptiste... Vous savez, ma tante, que M. Désambois est un homme charmant, il ne s'oppose plus à notre mariage...

LUCILE ET MADAME DE GUY.

Est-il possible ?

DÉSAMBOIS, vivement.

Permettez ! (A part.) Et M. Magis qui va venir. (Haut.) J'ai été tout à l'heure témoin d'une scène de violence...

MADAME DE GUY.

Qui ne se renouvellera plus.

HORACE.

Je l'ai juré... (Il montre à Lucile la sonnette placée sur le guéridon.)

MADAME DE GUY.

Sinon... moi qui suis sa tante, moi qui l'aime comme mon enfant... je serais la première à lui refuser mon consentement ; rien ne pourrait me fléchir, rien !

LUCILE.

Ni moi non plus !

HORACE.

C'est convenu !

DÉSAMBOIS, mielleusement.

Mon Dieu ! mes amis, qu'est-ce que je demande, moi ? le bonheur de Lucile...

MADAME DE GUY.

Ah ! je vous retrouve !

HORACE.

Vive M. Désambois !

DÉSAMBOIS, à part.

Je vais te faire déchanter tout à l'heure ! (Haut.) Voulez-vous, en attendant le notaire, que nous causions un peu du contrat... des affaires d'intérêt ?

MADAME DE GUY.

Est-ce bien nécessaire ?

HORACE.

Il n'y a pas de difficultés possibles.

DÉSAMBOIS.

Je le pense comme vous... mais enfin, les affaires sont les affaires !... Veuillez prendre la peine de vous asseoir. (Lucile et madame de Guy sont assises à côté du guéridon. — Horace se tient debout près de la cheminée. Désambois est assis à droite de la table placée au milieu.)

DÉSAMBOIS, tirant des papiers de sa poche, à part.

Il ne s'agit plus que de le faire mettre en colère... ça ne sera pas long ! (Haut.) Voici quelques notes que j'avais jetées pour le contrat de M. Magis... Nous avions pensé, monsieur le notaire et moi, que le régime de la communauté était le plus convenable...

MADAME DE GUY.

C'est aussi mon avis...

DÉSAMBOIS.

Ce régime, en effet, écarte toutes méfiances, prévient les soupçons blessants... les époux mettent en commun leurs biens meubles et immeubles ; le mari, chef suprême... mais tendre, conserve seul l'administration... Il peut vendre, aliéner, hypothéquer sans le concours de la femme, article 1421... Ce régime est celui de l'abandon, de la confiance mutuelle et affectueuse.

HORACE, allant s'asseoir en face de Désambois.

C'est parfait ! j'accepte la communauté.

DÉSAMBOIS.

Ah ! permettez... ceci est le contrat Magis... Autant de prétendus, autant de contrats différents...

MADAME DE GUY ET LUCILE, étonnés.

Hein ?

HORACE.

Que voulez-vous dire ? expliquez-vous !

DÉSAMBOIS.

Comme tuteur... je dois prévoir certaines éventualités... fâcheuses...

HORACE.

Lesquelles ?

DÉSAMBOIS.

Par exemple... la prodigalité... Messieurs les militaires sont sujets à caution.

HORACE, piqué.

Laissons les militaires, je vous prie...

DÉSAMBOIS, à part.

Ça vient ! (Haut.) Il y a encore l'incapacité dans la gestion... l'inconduite, l'infidélité du mari...

HORACE.

Oh ! (Il brise une plume.)

DÉSAMBOIS, à part.

Ça vient !

MADAME DE GUY.

Mais, monsieur...

DÉSAMBOIS, continuant.

Les nuits passées dans l'orgie... hors du domicile conjugal, les mauvais traitements...

HORACE, se levant et frappant sur la table.

Sapredié ! assez, monsieur, je vais... (Lucile prend la sonnette et sonne en remontant.)

HORACE, à part.

La sonnette !... Il était temps ! (Très aimable.) Continuez donc, cher monsieur Désambois ! (Il s'assied.)

DÉSAMBOIS, à part.

J'ai cru que ça allait venir.

LUCILE, à Baptiste qui paraît.

Baptiste, apportez du bois ! (Baptiste sort. Désambois s'assied à droite du guéridon ; Lucile prend la chaise laissée par Désambois et la place à gauche ; après avoir remis la sonnette sur le guéridon, elle s'assied.)

DÉSAMBOIS.

Je proposerai donc le régime dotal !

MADAME DE GUY.

Vous n'y pensez pas !

HORACE.

Je l'accepte... mais finissons.

DÉSAMBOIS.

C'est le régime de la confiance... armée... (Il prend machinalement la sonnette qu'il garde.) Je conviens qu'au premier abord, certaines de ses dispositions peuvent paraître humiliantes pour un homme de cœur.

MADAME DE GUY, à part.

C'est incroyable !

HORACE, à part.

Ah ! si Baptiste pouvait apporter du bois vert !

DÉSAMBOIS, continuant.

Moi, je ne l'aurais jamais accepté. Sous ce régime, le mari, en état de suspicion... ne peut vendre, ni hypothéquer, même avec le consentement de sa femme ; mais, dans certains cas, celle-ci peut se faire autoriser par le tribunal... par exemple, pour tirer son mari de prison.

HORACE, à part.

Voilà qu'il me flanque en prison à présent !

MADAME DE GUY.

Monsieur Désambois, une pareille proposition...

DÉSAMBOIS.

Mon Dieu ' madame, il faut s'attendre à tout. Je ne dis pas cela pour monsieur votre neveu ; mais il y a mille manières d'aller en prison. On y va pour dettes, pour coups, pour injures, cris séditieux, tapage nocturne, indélicatesse ..

HORACE, à part.

Il faut que ça finisse, je vais le jeter par la fenêtre. (Il va ouvrir la fenêtre.)

DÉSAMBOIS ; il se lève vivement, effrayé.

La fenêtre !

HORACE, revenant, à Désambois.

Monsieur Désambois, voilà un quart d'heure... (Lucile agite le bras de Désambois et le fait sonner.)

HORACE.

La sonnette !... Et c'est lui ! (Il éclate de rire. — Très aimable :) Veuillez continuer, cher monsieur Désambois !

DÉSAMBOIS, à part, étonné.

Comment ?

HORACE.

J'ai le plus grand plaisir à vous écouter. (A part.) Va ton bonhomme de chemin... j'ai lu dans ton jeu. (Il reprend sa place à la table et fait des cocottes pendant la scène qui suit.)

DÉSAMBOIS, à Lucile.

Et maintenant, pauvre enfant, chère Lucile, fasse le ciel que vous n'ayez pas trop tôt à vous repentir de cette union ! (A part, regardant Horace.) Il fait des cocottes ! (Haut.) De cette union... fatale...

LUCILE ET MADAME DE GUY.

Mais, monsieur...

DÉSAMBOIS.

Que j'en ai vu pleurer de jeunes filles, entraînées par leur cœur vers des hommes... non, des êtres indignes de porter ce nom !

HORACE, à part.

Charmant ! (Il lui envoie un baiser.)

DÉSAMBOIS, à part.

Ça ne vient pas !

MADAME DE GUY, à part.

C'est un modèle de patience !

DÉSAMBOIS, continuant.

Mais bientôt le mirage s'efface... Que leur reste-t-il ? (A part, regardant Horace.) Il est agaçant avec ses cocottes ! (Haut.) Un cortège de larmes, de douleurs... et de coups de cravache !

MADAME DE GUY, se levant.

Monsieur [1] !

LUCILE, se levant avec colère.

Assez ! Votre conduite est indigne !

HORACE, à part.

Tiens ! c'est elle qui s'emporte ! (Il va à la cheminée.)

LUCILE.

Depuis un quart d'heure, vous insultez un homme... (Horace prend une sonnette sur la cheminée et sonne ; Lucile s'arrête et éclate de rire.)

HORACE, riant aussi.

Ah ! ah ! ah !

DÉSAMBOIS, frappant sur la table.

Mais... ces rires sont indécents, monsieur, mademoiselle... je proteste ! (Horace et Lucile carillonnent et rient.)

[1] Horace, Désambois, Lucile, madame de Guy.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, entrant.

Monsieur Célestin Magis.

DÉSAMBOIS.

Qu'il entre !

MADAME DE GUY.

Non !... Dites-lui que nous sommes à Fontainebleau pour quelque temps...

HORACE.

Il faudra pourtant bien le prévenir un jour.

BERNARD.

Il y a là aussi une espèce d'homme qui se dit notaire.

TOUS.

Le notaire !

DÉSAMBOIS.

Il peut se retirer.

MADAME DE GUY.

Mais du tout !

LUCILE.

Par exemple !

MADAME DE GUY.

Nous allons signer le contrat.

BERNARD.

Il est dans le petit salon.

MADAME DE GUY.

Je vais le recevoir. Viens, Lucile. (Elle sort avec Lucile ; Bernard les suit.)

DÉSAMBOIS, à part.

Le contrat ! je suis pris! Que faire ? Si je pouvais... ça romprait tout !

HORACE.

Eh bien, mon bon monsieur Désambois, j'espère que vous allez retrousser vos manches, et nous mouler une signature.

DÉSAMBOIS, à part.

Essayons ! (Haut.) Épousez Lucile, monsieur... mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

HORACE.

Quoi donc ?

DÉSAMBOIS.

Le monde est plein de croqueurs de dots. (Il tourne le dos.)

HORACE, se retournant vers lui.

Ah ! vous êtes un gourmand ! *Non bis in idem !*

DÉSAMBOIS, étonné.

Du latin !

MADAME DE GUY, reparaissant avec Lucile.

Eh bien, messieurs...

LUCILE.

Mon cousin !

HORACE.

Allons, monsieur Désambois, le bras à ma tante.

DÉSAMBOIS.

Mais...

HORACE.

Oh ! ne craignez rien... je passe le premier. (Il va au fond offrir son bras à Lucile.)

DÉSAMBOIS, à part.

Cet homme n'a pas de sang dans les veines ! (Il donne le bras à madame de Guy-Robert.)

FIN

LA POUDRE AUX YEUX

COMÉDIE

Par E. LABICHE et ÉD. MARTIN

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 19 octobre 1861.

PERSONNAGES

RATINOIS	MM.	Geoffroy.
MALINGEAR		Kime.
ROBERT		Blaisot.
FRÉDÉRIC		Dieudonné.
UN TAPISSIER		Lefort.
UN MAÎTRE D'HÔTEL		Victorin.
CONSTANCE, femme de Ratinois	Mmes	Ch. Lesueur.
BLANCHE, femme de Malingear		Mélanie.
EMMELINE, fille de Malingear		Albrecht.
ALEXANDRINE, femme de chambre de Malingear		Marie.
JOSÉPHINE, femme de chambre de Ratinois		Alexandre.
SOPHIE, cuisinière de Malingear		Georgina.
UN CHASSEUR EN LIVRÉE	MM.	Louis.
UN DOMESTIQUE		Ulric.
UN PETIT NÈGRE	Mlle	Léontine.

ACTE PREMIER

Un salon bourgeois chez Malingear : piano à gauche, bureau à droite, guéridon au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MALINGEAR, SOPHIE, un panier sous le bras[1].

SOPHIE.

Alors, madame, il ne faudra pas de poisson ?

MADAME MALINGEAR, assise à droite du guéridon et travaillant.

Non !... Il a fait du vent toute la semaine, il doit être hors de prix... Mais tâchez que votre filet soit avantageux.

SOPHIE.

Et pour légumes ?... On commence à voir des petits pois.

MADAME MALINGEAR.

Vous savez bien que les primeurs n'ont pas de goût... Vous nous ferez un chou farci.

[1] Sophie, madame Malingear.

SOPHIE.

Comme la semaine dernière ?...

MADAME MALINGEAR.

En revenant du marché, vous apporterez votre livre... Nous compterons.

SOPHIE.

Bien, madame. (Elle sort à droite.)

SCÈNE II

MADAME MALINGEAR, MALINGEAR.

MALINGEAR, entrant par le fond.

C'est moi... Bonjour, ma femme !

MADAME MALINGEAR.

Tiens... tu étais sorti ?... D'où viens-tu ?...

MALINGEAR.

Je viens de voir ma clientèle.

MADAME MALINGEAR.

Ta clientèle ! Je te conseille d'en parler... Tu ne soignes que les accidents de la rue, les gens qu'on écrase ou qui tombent par les fenêtres.

MALINGEAR, s'asseyant.

Eh bien ! ce matin, on est venu me chercher à six heures... chez moi... J'ai un malade.

MADAME MALINGEAR.

C'est un étranger, alors ?

MALINGEAR.

Non... un Français.

MADAME MALINGEAR.

C'est la première fois, depuis deux ans, qu'on songe à te déranger.

MALINGEAR, gaiement.

Je me lance.

MADAME MALINGEAR.

A cinquante-quatre ans, il est temps ! Veux-tu que je te dise : c'est le savoir-faire qui te manque, tu as une manière si ridicule d'entendre la médecine !

MALINGEAR.

Comment !...

MADAME MALINGEAR.

Quand, par hasard, le ciel t'envoie un client, tu commences par le rassurer... Tu lui dis : « Ce n'est rien ! c'est l'affaire de quelques jours. »

MALINGEAR.

Pourquoi effrayer ?

MADAME MALINGEAR.

Avec ce système-là, tu as toujours l'air d'avoir guéri un bobo, une engelure !... Je connais plusieurs de tes confrères... de vrais médecins, ceux-là ! quand ils approchent un malade, ce n'est pas pour deux jours ! Ils disent tout de suite : « Ce sera long, très long ! Et ils appellent un de leurs collègues en consultation.

MALINGEAR.

A quoi bon ?...

MADAME MALINGEAR.

C'est une politesse que celui-ci s'empresse de rendre la semaine suivante... Voilà comment on se fait une clientèle !

MALINGEAR, se levant [1].

Quant à moi, jamais !

MADAME MALINGEAR.

Toi, avec ta bonhomie, tu as perdu peu à peu tous tes clients... Il t'en restait un... le dernier... un brave homme...

MALINGEAR.

M. Dubourg... notre voisin ?

MADAME MALINGEAR.

Il avait avalé une aiguille, sans s'en douter... Tu le traites quinze jours... très bien !... ça marchait... Mais voilà qu'un beau matin tu as la bêtise de lui dire : « Mon cher M. Dubourg, je ne comprends rien du tout à votre maladie. »

[1] Malingear, madame Malingear.

MALINGEAR.

Dame !... quand on ne comprend pas !...

MADAME MALINGEAR.

Quand on ne comprend pas... on dit : « C'est nerveux !... » Ah ! si j'étais médecin !...

MALINGEAR.

Quel charlatan tu ferais !...

MADAME MALINGEAR.

Heureusement que la Providence nous a donné vingt-deux bonnes mille livres de rente, et que nous n'attendons pas après ta clientèle. Qu'est-ce que c'est que cette personne qui est venue te demander ce matin ?... (Elle se rassied.)

MALINGEAR, un peu embarrassé[1].

C'est... c'est un jeune homme...

MADAME MALINGEAR.

De famille ?

MALINGEAR, prenant des billets de banque dans un tiroir du bureau.

Oui... il a de la famille... Tiens, prends ces quatre mille francs.

MADAME MALINGEAR.

Pour quoi faire ?

[1] Madame Malingear, Malingear.

MALINGEAR.

Nous avons fait renouveler notre meuble de salon, et c'est aujourd'hui que le tapissier doit venir toucher sa note.

MADAME MALINGEAR, prenant les billets de banque.

Ah ! c'est juste... Eh bien ! ce client ? (Elle se lève.)

MALINGEAR.

Ah ! que tu es curieuse !... C'est un cocher de la maison qui a reçu un coup de pied de cheval... là !

MADAME MALINGEAR.

Un cocher !... Mon compliment !... Demain, on viendra te chercher pour le cheval.

MALINGEAR.

Plaisante tant que tu voudras ! mais je suis enchanté d'avoir donné mes soins à ce brave garçon... En causant avec lui, j'ai appris des choses...

MADAME MALINGEAR.

Quoi donc ?...

MALINGEAR.

On jase sur notre maison.

MADAME MALINGEAR.

Sur nous ?... Que peut-on dire ?

MALINGEAR.

Pas sur nous ; mais sur ce jeune homme qui vient tous les jours faire de la musique avec ta fille.

MADAME MALINGEAR.

M. Frédéric ? dont nous avons fait la connaissance l'été dernier aux bains de mer de Pornic ?...

MALINGEAR.

On dit que c'est le prétendu d'Emmeline. Hier soir, chez le concierge, on a même fixé le jour du mariage.

MADAME MALINGEAR.

Ah ! mon Dieu !

MALINGEAR.

Tu vois qu'il est quelquefois bon de soigner les cochers.

MADAME MALINGEAR.

Que faire ?...

MALINGEAR.

Il faut trancher dans le vif... Certainement M. Frédéric est très gentil, très distingué...

MADAME MALINGEAR.

Ah ! charmant !

MALINGEAR.

Et c'est fort aimable à lui de venir tapoter notre piano sept fois par semaine ; mais il faut qu'il s'explique... Il est temps, grand temps !...

MADAME MALINGEAR.

Comment ?...

MALINGEAR.

Emmeline est triste... elle ne mange plus.

MADAME MALINGEAR.

Si je faisais venir le médecin ?

MALINGEAR.

Le médecin ?... Eh bien ! et moi ?

MADAME MALINGEAR.

Ah ! oui, c'est juste !... (A part.) C'est plus fort que moi... je n'ai aucune confiance en lui !

MALINGEAR.

Hier, pendant que M. Frédéric chantait un duo avec ta fille, j'ai surpris des regards... très lyriques !...

MADAME MALINGEAR.

Je t'avoue que j'avais songé à lui pour Emmeline.

MALINGEAR.

Parbleu ! moi aussi. Il me plaît beaucoup ce garçon... et s'il est d'une bonne famille...

MADAME MALINGEAR.

Mais il ne se prononce pas...

MALINGEAR.

Sois tranquille... voici son heure... tu vas le voir apparaître avec son petit cahier de musique. (Apercevant Frédéric.) Voilà !

SCÈNE III

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, puis EMMELINE[1].

FRÉDÉRIC. Il entre du fond avec un cahier de musique sous le bras. Saluant.

Madame... monsieur Malingear...

MALINGEAR.

Monsieur Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Comment vous portez-vous, ce matin ?...

MADAME MALINGEAR.

Très bien.

MALINGEAR.

Parfaitement.

MADAME MALINGEAR, bas.

Parle-lui.

MALINGEAR, bas, à sa femme.

Oui ; laisse-moi saisir un joint.

FRÉDÉRIC.

Je ne vois pas mademoiselle Emmeline... serait-le malade ?

MALINGEAR.

Non, mais...

[1] Frédéric, Malingear, madame Malingear.

FRÉDÉRIC, ouvrant son cahier de musique.

Je lui apporte une romance nouvelle... un titre charmant... *Le Premier Soupir.*

MADAME MALINGEAR, toussant.

Hum !...

MALINGEAR, à sa femme.

Oui. (Haut.) Monsieur Frédéric, vous êtes un bon jeune homme... et vous ne trouverez pas mauvais que nous vous demandions, ma femme et moi, cinq minutes d'entretien.

FRÉDÉRIC.

A moi ?... (Sur un signe de Malingear, on s'assied.)

MALINGEAR.

Monsieur Frédéric, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que vos visites assidues dans une maison...

EMMELINE, entrant de la droite.

Bonjour, papa !

MALINGEAR, bas.

Chut !... ma fille ! (Frédéric se lève.)

MADAME MALINGEAR[1].

Vous nous disiez, monsieur, que cette romance faisait fureur ?...

[1] Frédéric, Emmeline, Malingear, madame Malingear.

MALINGEAR.

De qui est la musique ?

FRÉDÉRIC.

D'un Suédois.

EMMELINE.

Comment s'appelle-t-elle ?

FRÉDÉRIC.

Le Premier Soupir.

MALINGEAR, vivement.

D'une mère...

MADAME MALINGEAR, de même.

Pour son enfant.

EMMELINE.

Ah ! que ce titre est long !

MADAME MALINGEAR.

Emmeline, j'ai oublié mon coton sur l'étagère, ans ma chambre, va me le chercher.

EMMELINE.

Oui, maman. (Elle sort ; Frédéric se rassied.)

MALINGEAR, à Frédéric.

Je vous disais donc que vos visites assidues, dans ne maison où il y a une jeune fille, pouvaient araître étranges à certaines personnes... Et ce natin encore, un de mes clients... un...

MADAME MALINGEAR.

Un banquier...

FRÉDÉRIC.

Mais, monsieur... il me semble que ma conduite a toujours été...

MALINGEAR.

Parfaite... je le reconnais... Mais, vous savez, le monde est prompt à interpréter...

EMMELINE, rentrant[1].

Maman, voilà ton coton.

MALINGEAR, changeant de ton.

C'est un fort joli sujet de romance... cette mère près du berceau de sa fille... et qui soupire.

MADAME MALINGEAR.

C'est délicieux.

MALINGEAR.

On en ferait presque une pendule... en bronze !

MADAME MALINGEAR.

Emmeline, j'ai cassé mon aiguille à broder, va m'en chercher une autre.

EMMELINE.

Oui, maman... (A part.) Voilà deux fois qu'elle me renvoie ! Oh ! il y a quelque chose ! (Elle disparaît.)

MALINGEAR.

Je vous disais donc que le monde était prompt à interpréter les démarches les plus naturelles, les

[1] Frédéric, Malingear, madame Malingear, Emmeline.

us innocentes... Mais il est de la sagesse d'un re de couper court à ces vagues rumeurs par une plication nette et franche.

MADAME MALINGEAR, bas, à son mari.

Très bien !

MALINGEAR.

Ce que nous attendons de vous, c'est une réponse yale.

FRÉDÉRIC, se levant.

Laissez-moi vous remercier, avant tout, mon- eur Malingear, d'avoir placé la question sur un rrain que la crainte seule m'empêchait d'aborder. n'éprouve aucun embarras maintenant à vous ouer que j'aime mademoiselle Emmeline, et que plus doux de mes rêves serait de l'obtenir en ariage.

MADAME MALINGEAR, à part.

Je m'en doutais.

MALINGEAR, se levant, ainsi que sa femme.

A la bonne heure, ceci est clair !... Oserais-je us demander maintenant quelques renseigne- ents...

FRÉDÉRIC.

Sur ma famille... sur ma profession ?... Bien lontiers. Je suis avocat.

MALINGEAR.

Ah bah ! Excusez mon étonnement... mais depuis nx mois que j'ai l'honneur de vous connaître, us êtes toujours sur mon piano...

FRÉDÉRIC.

Oh !... je suis avocat...

MALINGEAR.

Exécutant ?

FRÉDÉRIC.

Non ! mais je commence... J'ai peu de clients.

MALINGEAR.

Je connais ça !... Je ne vous en veux pas !

FRÉDÉRIC.

Du reste, ma position est indépendante... Mon père, ancien négociant, s'est retiré des affaires avec une fortune honorable... Je suis fils unique.

MADAME MALINGEAR, à part.

Ah !

FRÉDÉRIC.

Enfin, je n'ai pas cru devoir cacher à mes parents les sentiments que j'éprouve pour mademoiselle Emmeline : et j'espère qu'avant peu, mon père et ma mère feront près de vous une démarche qui imposera silence à toutes les interprétations.

MADAME MALINGEAR, bas, à son mari.

Il s'exprime avec un charme...

MALINGEAR, à sa femme.

Un avocat !... (A Frédéric.) Monsieur Frédéric, madame Malingear et moi, nous apprécierons comme elle le mérite la démarche que vous nous annoncez.

FRÉDÉRIC.

Ah ! monsieur...

MALINGEAR.

Mais, d'ici là, nous vous demandons comme un service de vouloir bien suspendre vos visites...

FRÉDÉRIC.

Comment ?...

MADAME MALINGEAR.

Pour le monde, monsieur Frédéric, pour le monde...

MALINGEAR.

Vous reviendrez dans quelques jours... officiellement... Tenez, emportez votre musique. (Il lui remet son cahier qu'il a pris sur le piano [1].)

FRÉDÉRIC.

Allons, puisque vous l'exigez... Mais qu'est-ce que je vais faire ?

MALINGEAR.

Allez un petit peu au palais... ça vous distraira...

FRÉDÉRIC.

Oh ! non, le palais... Je vais faire un tour au musée.

MALINGEAR, à part.

Si celui-là devient bâtonnier !...

FRÉDÉRIC, saluant.

Madame... monsieur... (A Malingear en sortant.) Veuillez dire à mademoiselle Emmeline que je

[1] Malingear, Frédéric, madame Malingear.

l'aime, que je l'adore... et tant qu'un souffle d'existence...

MALINGEAR, l'accompagnant.

Oui... plus tard... pas si haut !... (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V

MADAME MALINGEAR, EMMELINE, puis MALINGEAR, puis ALEXANDRINE.

MADAME MALINGEAR [1].

C'est un bon jeune homme !

EMMELINE, entrant.

Oh ! oui, c'est un bon jeune homme ! Et je suis certaine d'être heureuse avec lui !

MADAME MALINGEAR, étonnée.

Hein ?... qu'est-ce que tu dis là ?... Comment sais-tu ?...

EMMELINE, confuse.

J'ai entendu un peu... sans le vouloir... en cherchant ton aiguille qui était tombée près de la porte.

MADAME MALINGEAR, l'imitant.

En cherchant ton aiguille !... C'est très mal d'écouter aux portes !

[1] Madame Malingear, Emmeline.

EMMELINE.

Oh ! ne me gronde pas ; je te dirai un secret.

MADAME MALINGEAR.

Un secret ?...

EMMELINE.

Hier, pendant que tu es allée ouvrir la fenêtre, M. Frédéric m'a confié que sa mère devait venir ici, ce matin

MADAME MALINGEAR.

Aujourd'hui ?...

EMMELINE.

Sous le prétexte de causer de l'appartement du troisième, qui est à louer ; elle veut nous voir avant de faire la demande.

MADAME MALINGEAR.

Heureusement que le salon est fait.

EMMELINE.

Et le père, M. Ratinois, doit venir de son côté pour consulter papa.

MADAME MALINGEAR.

Il est malade ?

EMMELINE.

Mais non ! Encore un prétexte pour faire sa connaissance... Ne le répète pas... à personne... c'est un secret.

MADAME MALINGEAR.

Sois tranquille.

MALINGEAR, entrant.

Charmant garçon ! plein de cœur !

MADAME MALINGEAR, bas, à son mari [1].

Malingear !

MALINGEAR.

Quoi ?

MADAME MALINGEAR, bas.

Ne le répète pas... c'est un secret... Madame Ratinois doit venir ce matin sous prétexte de causer de l'appartement à louer.

MALINGEAR.

Tiens !

MADAME MALINGEAR.

Et son mari, pour te consulter...

MALINGEAR.

Alors, c'est un examen.

MADAME MALINGEAR.

Ils désirent nous connaître avant d'aller plus loin... C'est bien naturel.

ALEXANDRINE, entrant.

Madame, il y a là une dame qui demande à parler au propriétaire pour l'appartement du troisième.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE.

C'est elle !

[1] Emmeline, madame Malingear, Malingear.

MADAME MALINGEAR, vivement.

Attendez! (A Alexandrine.) Vite! mon bonnet à fleurs, mon bonnet de soirée.

ALEXANDRINE.

Tout de suite! (Elle disparaît.)

MADAME MALINGEAR, à Emmeline.

Ôte ce tablier... Mon Dieu, que tu es mal coiffée!... Je vais refaire tes boucles.

MALINGEAR, étonné, à part.

Qu'est-ce qui lui prend?

ALEXANDRINE, rentrant.

Voilà le bonnet.

MADAME MALINGEAR, s'asseyant.

Posez-le-moi! Vous voyez que je suis occupée. (Alexandrine dispose le bonnet sur la tête de sa maîtresse, pendant que celle-ci coiffe sa fille qui est à genoux. — A Alexandrine.) Plus en arrière!... Malingear... une épingle!

EMMELINE.

Papa, une épingle!

MADAME MALINGEAR.

Dépêche-toi donc!

MALINGEAR, l'apportant.

Voilà! (A part.) Qu'est-ce qu'elles ont?...

MADAME MALINGEAR.

Là!... Faites entrer! (Alexandrine sort. — Bas à son mari.) Surtout ne me tutoie pas devant cette dame.

MALINGEAR.

Pourquoi?

MADAME MALINGEAR.

C'est commun... c'est bourgeois! (A sa fille.) Toi, mets-toi au piano, la tête en arrière, et fais des roulades...

EMMELINE, au piano.

Des roulades?

MADAME MALINGEAR.

Va donc. (Emmeline fait des roulades; madame Malingear se pose sur un fauteuil, une broderie à la main.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME RATINOIS, ALEXANDRINE.

MADAME MALINGEAR, à Emmeline[1].

Assez, mon enfant, voici une visite. (Elle se lève.)

MADAME RATINOIS.

Je vous demande mille pardons; j'arrive bien

[1] Emmeline, madame Malingear, madame Ratinois, Malingear.

nal à propos... Est-ce à monsieur le docteur Malingear que j'ai l'honneur de parler ?...

MALINGEAR.

Oui, madame.

MADAME RATINOIS.

Je viens de visiter l'appartement du troisième.

MADAME MALINGEAR.

Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir.

MADAME RATINOIS, s'asseyant, ainsi que madame Malingear.

Trop bonne, madame... Je crains d'être importune... J'ai interrompu mademoiselle !

EMMELINE.

Oh ! madame...

MADAME RATINOIS, à madame Malingear.

C'est mademoiselle votre fille ?...

MADAME MALINGEAR.

Oui, madame.

MADAME RATINOIS, à part.

Frédéric a raison... elle est très bien ! (Haut.) Je vois que mademoiselle est musicienne.

MADAME MALINGEAR.

Élève de Duprez.

MALINGEAR, à part, étonné.

Hein !...

MADAME RATINOIS.

Ah !... Duprez est son professeur ?...

MADAME MALINGEAR.

Nous l'attendons.

MALINGEAR, à sa femme.

Qu'est-ce que tu chantes là ?...

MADAME MALINGEAR, vivement.

Un morceau de *la Juive !* (A madame Ratinois.) Mon mari demande à sa fille ce qu'elle chante... C'est un morceau de *la Juive.* (Elle fait des signes à Malingear, qui s'assied à droite.)

MADAME RATINOIS, à part.

La maison est sur un grand pied ! C'est bien mieux que chez nous !

MADAME MALINGEAR.

Moi, d'abord, j'ai pour principe de m'adresser aux premiers maîtres... Ainsi, quand Emmeline a commencé la peinture...

MADAME RATINOIS, à Malingear.

Ah ! mademoiselle peint aussi ?

MALINGEAR, embarrassé.

Oui... il paraît... Demandez à ma femme.

MADAME MALINGEAR, montrant un tableau accroché au mur.

Comment trouvez-vous ce petit paysage ?

MADAME RATINOIS, se levant.

Une peinture à l'huile !

MADAME MALINGEAR, se levant.

Elle s'est amusée à barbouiller ça.

MALINGEAR, à part.

Oh ! par exemple, celle-là est trop forte !

EMMELINE, à part.

Quelle idée a donc maman ?...

MADAME RATINOIS, examinant le tableau.

C'est d'une vérité... d'une fraîcheur !... On dirait que c'est d'un peintre.

MALINGEAR, à part.

Je crois bien... c'est un Lambinet... Ça me coûte deux mille francs !

MADAME RATINOIS, à part.

Très belle, très belle éducation ! (Haut.) Et cet appartement... est-il libre ?... (Elles se rasseyent.)

MADAME MALINGEAR.

Il le sera pour le terme... Monsieur Malingear doit le faire décorer... (A son mari.) N'est-ce pas votre intention, mon ami ?

MALINGEAR.

Tu sais bien... (Se reprenant.) Vous savez bien que j'ai rendez-vous aujourd'hui avec l'architecte.

MADAME MALINGEAR.

Je vous recommande le petit salon ; il n'est pas présentable.

MALINGEAR.

Vous choisirez les tentures vous-même.

EMMELINE, étonnée, à part.

Vous !... Est-ce que papa et maman sont fcâhés ?...

MADAME RATINOIS.

Et quel serait le prix ?...

MALINGEAR.

Quatre mille francs.

ALEXANDRINE, entrant, très étonnée.

Monsieur, on vous demande ; c'est un client.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE, à part.

Le père ! (On se lève.)

MADAME MALINGEAR.

Un client ! Qu'y a-t-il d'extraordinaire ?...

ALEXANDRINE.

Dame !... c'est la première fois...

MADAME MALINGEAR, vivement.

Que ce monsieur vient ici ?... C'est bien ! Qu'il prenne son tour... On ne peut le faire passer avant les personnes qui attendent... (Écrivant sur un papier, au bureau.) Donnez-lui ce numéro... le numéro 16. (Alexandrine sort [1].)

MALINGEAR, à part.

A-t-elle de l'aplomb, ma femme !

MADAME RATINOIS, à part.

Numéro 16 ! quelle clientèle !

MADAME MALINGEAR.

Mon mari n'a pas une minute à lui... Le matin, il a son service à l'Hôtel-Dieu ; il rentre à midi ; il déjeune presque toujours debout... Les consultations commencent, en voilà pour jusqu'á trois heures.

MALINGEAR.

Mais, ma chère amie...

MADAME MALINGEAR.

Je vous dis que vous vous tuerez !... Après, viennent les visites aux quatre coins de Paris.. Enfin, il rentre, le soir, brisé, harassé... Vous croyez qu'il se repose ? .. Du tout ! Il travaille à son grand ouvrage, qui sera lu en séance publique à l'Académie de médecine. On l'attend !

MALINGEAR, protestant.

Mais, ma femme !...

[1] Emmeline, madame Ratinois, madame Malingear, Malingear.

MADAME MALINGEAR, vivement.

Qu'on attende ! Que diable ! vous n'êtes pas aux ordres de ces messieurs ! (Confidentiellement à madame Ratinois.) C'est un mémoire sur les affections thorachiques... Magnifique question !...

MALINGEAR, à part [1].

Elle aurait dû épouser un dentiste.

MADAME RATINOIS.

Quelle existence ! (A Malingear.) Et vous ne prenez jamais de distractions ?...

MALINGEAR.

Oh ! ma femme exagère !...

MADAME MALINGEAR, lui coupant la parole.

Deux fois par semaine... l'hiver... nous offrons une tasse de thé à nos amis...

MALINGEAR, à part.

Bon ! des soirées à présent !

MADAME MALINGEAR.

Le mardi et le samedi... On fait de la musique... Nous recevons les principaux artistes de Paris... Mon mari leur donne des soins... gracieusement... vous comprenez ?...

MADAME RATINOIS.

Comment ! pour rien ?...

[1] Emmeline, madame Malingear, madame Ratinois, Malingear.

MADAME MALINGEAR.

Oh !... des artistes... Mais ces messieurs se font un plaisir... je dirai même un devoir... de fréquenter mon salon... Pour ça, ils sont très gentils ! très gentils !

MALINGEAR, à part.

Et patati ! et patata !...

MADAME RATINOIS, à part.

Quel intérieur charmant !

MADAME MALINGEAR.

J'espère bien, madame, si vous devenez notre locataire, que vous nous ferez l'honneur d'assister à nos petites soirées ?

MALINGEAR, à part.

Elle l'invite !

MADAME RATINOIS.

Comment donc, madame... vous êtes mille fois trop bonne ! (A part.) C'est du très grand monde !

MADAME MALINGEAR.

Vous partez, madame ?

MADAME RATINOIS.

Oui ! Mais j'emporte l'espoir de revenir bientôt... Je serais bien heureuse, croyez-le, de nouer des relations plus suivies... plus intimes... avec une famille aussi distinguée... que respectable !

MADAME MALINGEAR, saluant.

Madame... (Appelant.) Baptiste ! Baptiste !...

MALINGEAR, à part.

Baptiste !... Où prend-elle Baptiste ?

MADAME MALINGEAR, à son mari.

Est-ce que vous avez envoyé le valet de chambre en course ?...

MALINGEAR, ahuri.

Le valet de chambre... moi ?... Non ! (A part.) Nous n'avons jamais eu de domestique mâle !

MADAME MALINGEAR.

Ces gens ne sont jamais là quand on a besoin d'eux ! (Appelant.) Alexandrine ! Alexandrine ! (A madame Ratinois.) Je vous demande mille pardons, madame... (Alexandrine paraît.) Reconduisez madame.

MADAME RATINOIS, à part.

Quelle tenue de maison !... Mais voudront-ils de mon Frédéric ?... (Haut.) Madame... monsieur... mademoiselle !... (Sortie cérémonieuse.)

SCÈNE VI

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE, puis ALEXANDRINE [1].

MALINGEAR.

Enfin, elle est partie ! (Il remonte.)

[1] Emmeline, madame Malingear, Malingear.

EMMELINE.

Maman, expliquez-moi...

MADAME MALINGEAR.

Maintenant, tu peux remettre ton tablier et aller disposer ton dessert... Va, mon enfant !

EMMELINE.

Oui, maman. (A part, en sortant.) Mais je n'ai jamais fait de peinture à l'huile ! (Elle sort.)

MALINGEAR [1].

Ah çà ! à nous deux !... Je n'ai pas de dessert à disposer, moi... et j'espère que tu vas m'expliquer...

MADAME MALINGEAR.

Quoi donc ?

MALINGEAR.

Eh bien ! mais... tes gasconnades !... Pourquoi aller dire à cette dame que Duprez est le professeur de ta fille... Nous ne le connaissons même pas !

MADAME MALINGEAR.

Il fallait peut-être la dénoncer comme élève de M. Glumeau .. de l'illustre M. Glumeau !

MALINGEAR.

Il n'est pas nécessaire de nommer son professeur... C'est comme ce tableau que tu attribues à Emmeline !

[1] Malingear, madame Malingear.

MADAME MALINGEAR.

Eh bien !

MALINGEAR.

Mais c'est un Lambinet !

MADAME MALINGEAR.

Il n'est pas signé.

MALINGEAR.

Ah ! voilà une raison !... Et quand, au bout de deux mois de mariage, on dira à ta fille, qui n'a jamais tenu un pinceau... Faites-nous donc ce joli paysage qu'on voit là-bas... avec des vaches... Qu'est-ce qu'elle répondra ?

MADAME MALINGEAR.

C'est bien simple. Règle générale, dès que les jeunes filles se marient, elles négligent les beaux-arts... Emmeline dira que les couleurs lui font mal aux nerfs, et elle renoncera à la peinture, voilà tout !

MALINGEAR.

Voilà tout !... Ah çà ! et moi : mon grand ouvrage sur les affections thorachiques ?

MADAME MALINGEAR.

On dira qu'il est sous presse... Et la première imprimerie qui brûlera...

MALINGEAR.

Et cette immense clientèle dont tu m'as gratifié ?

MADAME MALINGEAR.

J'ai eu tort... La première fois que cette dame nous fera visite, je rétablirai les choses dans leur vraie situation... « Madame, je vous présente M. le docteur Malingear, un fruit sec de la Faculté.. Il ne soigne que des cochers gratis !... Mademoiselle Malingear... elle sait lire, écrire et compter. Madame Malingear... qui fait ses robes elle-même et raccommode avec tendresse les habits de son mari... »

MALINGEAR.

Il est inutile d'entrer dans ces détails, et plus inutile encore d'entasser tous ces mensonges... Veux-tu que je te le dise, c'est de l'orgueil ! c'est de la vanité... Tu veux jeter de la poudre aux yeux !

MADAME MALINGEAR.

C'est vrai... j'en conviens.

MALINGEAR.

Ah !

MADAME MALINGEAR.

Mais, en cela, je ne fais que suivre l'exemple de mes contemporains.. Chacun passe sa vie à jeter des petites pincées de poudre dans l'œil de son voisin... Pourquoi fait-on de la toilette ? pourquoi a-t-on des diamants, des voitures, des livrées ? Pour les yeux des autres !

MALINGEAR.

Allons donc !

MADAME MALINGEAR.

Mais, toi-même... sans t'en douter... tu obéis à l'entraînement général.

MALINGEAR.

Moi ?

MADAME MALINGEAR.

Te souviens-tu de cette petite chaîne d'or fin qui attachait ta montre ?

MALINGEAR.

Oui... Eh bien !

MADAME MALINGEAR.

Elle était si petite... si petite... que tu en avais honte... Tu la cachais sous ton gilet.

MALINGEAR.

Pour ne pas la perdre.

MADAME MALINGEAR.

Oh ! non... pour ne pas la montrer !... Nous l'avons remplacée par une autre... énorme !... La voici : tu la caresses... tu l'étales, tu en es fier...

MALINGEAR.

Quelle folie !

MADAME MALINGEAR.

Mais tu te gardes bien de dire qu'elle est en imitation !

MALINGEAR, vivement.

Chut !... Tais-toi donc !

MADAME MALINGEAR.

C'est de la poudre aux yeux ! Je t'y prends comme les autres !... Eh bien ! ta fille... c'est la

petite chaîne d'or... bien simple, bien vraie, bien modeste... Aussi personne n'y fait attention... il y a si peu de bijoutiers dans le monde !... Laisse-moi l'orner d'un peu de clinquant, et aussitôt chacun l'admirera... (Montrant la chaîne.) Comme ton câble Ruolz.

MALINGEAR, à part.

Il y a un fond de vérité dans ce qu'elle dit.

ALEXANDRINE, entrant.

Monsieur !

MALINGEAR.

Quoi ?

ALEXANDRINE.

C'est ce monsieur... le numéro 16 qui s'impatiente...

MALINGEAR.

Ah ! c'est vrai... nous l'avons oublié, ce pauvre homme ! Faites-le entrer !...

MADAME MALINGEAR, vivement.

Non, pas encore... il a le 16... (A Alexandrine.) Dites-lui que monsieur tient le 14...

MALINGEAR.

Ah ! tu crois que je tiens le 14 ?... (A Alexandrine.) Allons, dites-lui que je tiens le 14 !... (Alexandrine sort.)

MADAME MALINGEAR.

Donne-moi ta bourse...

MALINGEAR.

Ma bourse... pourquoi ? (Il la lui donne.)

MADAME MALINGEAR, disposant des pièces d'or.

Dix louis dans ce plat... trois sur le bureau... et deux sur le piano !...

MALINGEAR, étonné [1].

Qu'est-ce que tu fais là ?

MADAME MALINGEAR.

N'est-ce pas ainsi chez tous les médecins en réputation ?

MALINGEAR.

C'est vrai, c'est leur poudre !...

MADAME MALINGEAR.

Maintenant, mets-toi à ton bureau !... De l'importance, de la brusquerie... peu de paroles, tu es pressé !... Je te laisse... appelle le numéro 16... (Revenant.) Ah ! n'oublie pas qu'il se porte bien... ne va pas te tromper !

MALINGEAR, assis à son bureau.

Sois donc tranquille ! (Madame Malingear sort par la droite.)

[1] Madame Malingear, Malingear.

SCÈNE VII

MALINGEAR, RATINOIS, puis UN DOMESTIQUE en livrée de chasseur.

MALINGEAR, seul.

Elle est très forte, ma femme ! (Criant.) Faites entrer le numéro 16 !

ALEXANDRINE, ouvrant la porte de gauche et appelant.

Le numéro 16 !

RATINOIS, entrant et à part [1].

En voilà une séance ! trois quarts d'heure d'antichambre !...

MALINGEAR, sans le regarder et écrivant.

Asseyez-vous !

RATINOIS.

Monsieur, je vous remercie !... (Il s'assied. — A part.) Il écrit une ordonnance ! C'est joliment meublé, ici !...

MALINGEAR, écrivant toujours et sans le regarder.

Asseyez-vous !

RATINOIS.

Je vous remercie, c'est fait ! (A part.) Ah çà ! je me porte comme le pont Neuf... qu'est-ce que je vais lui conter ?

[1] Ratinois, Malingear.

MALINGEAR, quittant la plume et se tournant vers Ratinois.

Voyons, qu'est-ce que vous avez ?

RATINOIS.

Monsieur, depuis huit jours environ... (On frappe plusieurs coups avec la main à la porte de gauche.)

MALINGEAR, criant.

C'est bien, attendez ! (A part.) C'est ma femme qui frappe pour faire croire qu'il y a du monde !...

RATINOIS, à part.

Le 17 qui s'impatiente !

MALINGEAR.

Je vous écoute.

RATINOIS.

Monsieur, depuis huit jours... quand je dis huit jours, il y en a neuf... je suis allé à Saint-Germain par le chemin de fer et revenu de même. En rentrant chez moi, ma femme me dit : « Comme tu es rouge !... Est-ce que tu es malade ?... » Je lui réponds : « Je ne suis pas positivement malade... mais je me sens comme ci, comme ça... » Et j'ai pris un bain de pied... Voilà comment ça m'est venu !

MALINGEAR, à part.

Il a l'air d'un brave homme ! (Haut, se levant.) Et qu'éprouvez-vous ?

RATINOIS, embarrassé.

Mon Dieu ! bien des petites choses... tantôt d'un côté... tantôt de l'autre.

MALINGEAR.

Pas de douleurs de tête ?

RATINOIS.

Non.

MALINGEAR.

L'estomac ?...

RATINOIS.

Excellent.

MALINGEAR.

Le ventre ?...

RATINOIS.

Très bien.

MALINGEAR.

Voyons le pouls ? (Il lui prend la main.)

RATINOIS, à part.

Oh ! a-t-il une belle chaîne ! Je n'en ai jamais vu de si grosse !...

MALINGEAR, à part, avec satisfaction.

Il regarde ma chaîne !...

RATINOIS, à part.

On voit tout de suite que ce n'est pas un petit roquet de médecin courant après la pratique !

MALINGEAR, appliquant son oreille contre le dos de Ratinois.

Respirez... fort ! très fort !...

RATINOIS, à part, se levant.

Je suis curieux de savoir quelle maladie il va me trouver !

MALINGEAR.

Cela suffit ; je vois très clairement votre affaire.

RATINOIS.

Ah ! (A part.) Il va me couvrir de sangsues !...

MALINGEAR.

Mon cher monsieur, vous n'avez absolument rien !

RATINOIS.

Hein ?... (A part.) Il est très fort !... Ah ! mais très fort !...

MALINGEAR, se mettant à son bureau et écrivant.

Je vais vous prescrire un petit régime !

UN CHASSEUR, en grande livrée, entrant par le fond.

Monsieur !

MALINGEAR[1].

Qu'est-ce que c'est ? (A part.) D'où sort-il, celui-là ?

RATINOIS, à part.

Il a un chasseur !

[1] Ratinois, le chasseur, Malingear.

LE CHASSEUR, présentant une lettre sur un plat d'argent.

C'est une lettre qu'on apporte de la part de madame la duchesse de Montefiascone.

MALINGEAR, prenant la lettre, très étonné.

Pour moi ?... (A part.) Je ne connais pas ! (Il se lève.)

RATINOIS, à part.

Il soigne des duchesses !...

MALINGEAR, regardant la lettre et à part.

Tiens, l'écriture de ma femme !... (A Ratinois.) Vous permettez ?...

RATINOIS.

Faites donc !

MALINGEAR, à part, lisant.

« Lis cette lettre tout haut. » (Parle.) Ah ! il faut lire ! (Lisant très haut.) « Cher docteur, je vous dois la vie... »

RATINOIS, à part.

Eh bien ! j'aurais confiance dans cet homme-là, moi.

MALINGEAR, lisant.

« Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous. Permettez-moi de vous envoyer ces quatre mille francs, comme un faible témoignage de mon inaltérable gratitude. »

RATINOIS, à part.

Quatre mille francs ! d'un seul coup !

MALINGEAR, à part, mettant les billets dans sa poche.

Ce sont ceux que je lui ai remis pour payer le tapissier.

RATINOIS.

Et il met ça tranquillement dans sa poche... Je suis sûr que ses habits en sont bourrés ! Quel beau parti pour Frédéric !

MALINGEAR.

Ah ! il y a un *post-scriptum*. (Lisant.) « Méchant docteur, vous ne voulez donc pas être de l'Académie ?... et pourtant vous n'avez qu'un mot à dire... »

RATINOIS, avec admiration.

Oh ! dites-le ! dites-le !

MALINGEAR.

Je ne suis pas ambitieux !... (On frappe encore à la porte de gauche.) Un moment ! attendez !

RATINOIS, à part.

C'est plein de monde par là ! (Haut.) Je me retire !...

MALINGEAR, prenant un papier sur son bureau.

Voici votre ordonnance... (Lisant.) « Bordeaux, côtelettes, beefteacks...

RATINOIS.

Tiens ! c'est une note de restaurant.

MALINGEAR lui remet l'ordonnance et le salue.

Monsieur...

RATINOIS, à part, tirant sa bourse.

Je voulais lui donner dix francs ; c'est bien maigre, à côté de la duchesse... Quel beau parti pour Frédéric !... Bah !... je vais allonger mes vingt francs !... (Il les met discrètement dans le plat qui est sur le guéridon.) Je crois qu'il ne m'a pas vu ! (Il reprend ses vingt francs et les fait sonner contre le plat. — Malingear s'incline. — A part.) Il m'a vu !... (Il remonte.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, UN MONSIEUR [1].

UN MONSIEUR, entrant brusquement par la gauche.

Enfin, j'y suis ! m'y voilà !

MALINGEAR.

Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

LE MONSIEUR.

C'est mon tour... j'ai le n° 17.

MALINGEAR, étonné, à part.

Ah ! un client ! un vrai !...

RATINOIS, à part

On se l'arrache !

[1] Un monsieur, Ratinois, Malingear.

LE MONSIEUR, à Malingear.

Je souffre depuis longtemps d'une affection...

MALINGEAR.

Pardon... je suis à vous...

RATINOIS.

Docteur, je vous laisse...

MALINGEAR.

Vous m'excusez ?

RATINOIS.

Comment donc ! ne vous dérangez pas !... (A part, en sortant.) Quel beau parti pour Frédéric ! C'est trop beau... ils ne voudront jamais s'allier à de petits bourgeois comme nous !... (Haut.) Docteur... j'ai bien l'honneur... (Il ouvre la porte du fond, et on aperçoit le chasseur qui le reconduit. — Faisant des politesses au chasseur.) Merci !... ne vous donnez pas la peine... (La porte se referme.)

SCÈNE IX

LE MONSIEUR, MALINGEAR.

MALINGEAR.

A nous deux !... Nous disons que vous souffrez depuis longtemps d'une affection...

LE MONSIEUR.

Oh ! ça va mieux maintenant... (Lui présentant un papier.) Voici ma petite facture pour un meuble de salon...

MALINGEAR.

Quoi !... un meuble de salon ?

LE MONSIEUR.

Je suis votre tapissier.

MALINGEAR.

Comment !

LE MONSIEUR.

C'est madame qui m'a prié de prendre le n° 17... C'est très malin ce que vous faites là.

MALINGEAR, protestant.

Je vous assure que c'est à mon insu.

LE MONSIEUR.

Il n'y a pas de mal... Est-ce que chaque état n'a pas ses petites ficelles ? Moi-même...

MALINGEAR.

Monsieur... je vous prie de croire. (A part.) Ma femme me compromet.

LE MONSIEUR.

Voici mon mémoire, se montant à la somme de quatre mille francs...

MALINGEAR.

Permettez que j'examine... Oh ! oh ! un fauteuil, cent cinquante francs !...

LE MONSIEUR.

C'est tout au juste.

MALINGEAR.

Et les chaises quatre-vingts !... C'est exorbitant !

LE MONSIEUR.

Comment ! vous allez me marchander... après le service que je viens de vous rendre !

MALINGEAR.

Quel service ?

LE MONSIEUR.

Eh bien ! le n° 17 ! Je suis votre petit dix-sept !

MALINGEAR, impatienté.

Allons ! c'est bien ! .. Acquittez votre mémoire (Il prend une plume sur le bureau et la lui donne.)

LE MONSIEUR.

Tout de suite ! (Il signe sur le guéridon.)

MALINGEAR, lui remettant des billets de banque.

Voici votre argent.

LE MONSIEUR.

Merci ! (Tout en comptant ses billets.) Dites donc,

docteur, une autre fois, si vous avez besoin de quelqu'un... Je vous recommande mon frère... un paresseux...

MALINGEAR.

Pourquoi faire ?

LE MONSIEUR.

Il a un habit... il sera très modéré.

MALINGEAR.

En voilà assez !... Vous êtes payé... je ne vous retiens pas.

LE MONSIEUR, sortant, à part.

C'est égal, c'est un vieux malin ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, puis EMMELINE.

MALINGEAR, seul.

Vraiment, madame Malingear me fait jouer un rôle ridicule...

MADAME MALINGEAR, entrant.

Eh bien ! as-tu payé le tapissier ?

MALINGEAR.

Oui... le numéro 17.

MADAME MALINGEAR.

C'est une bonne idée que j'ai eue là...

MALINGEAR.

Je vous en fais mon compliment !... Vous me faites passer pour un charlatan aux yeux de cet homme.

MADAME MALINGEAR.

Oh ! un tapissier !

MALINGEAR.

C'est comme ce grand escogriffe en livrée...

MADAME MALINGEAR.

Comment, tu ne l'as pas reconnu ?

MALINGEAR.

Non.

MADAME MALINGEAR.

C'est le chasseur du premier.

MALINGEAR, s'oubliant.

Il est superbe ! (Changeant de ton.) Mais tu vas me rendre la fable de la maison ! Il bavardera, c'est inévitable !

MADAME MALINGEAR.

Il fallait bien quelqu'un pour porter la lettre de la duchesse. .

MALINGEAR.

Çà, pour la lettre de la duchesse, je ne dis rien : c'est gentil, c'est bien trouvé... surtout la fin, le *post-scriptum*...

MADAME MALINGEAR.

« Méchant docteur... »

MALINGEAR.

« Vous ne voulez donc pas être... »

MADAME MALINGEAR.

« De l'Académie... » Quelle figure faisait M. Ratinois ?

MALINGEAR.

Il est resté épaté... Tu ne sais pas... il a regardé ma chaîne.

MADAME MALINGEAR.

Ah ! je te dis qu'ils sont sortis éblouis... charmés... tous les deux.

MALINGEAR.

Tu crois ?

MADAME MALINGEAR.

Et demain... pas plus tard que demain... nous entendrons parler d'eux.

MALINGEAR, apercevant sa fille qui entre.

Chut ! Emmeline !

EMMELINE [1].

Maman, il n'y a plus de sucre râpé.

[1] Malingear, Emmeline, madame Malingear.

MADAME MALINGEAR.

Voilà la clef de l'office.

MALINGEAR, à Emmeline, qui se dispose à sortir.

Eh bien ! tu ne m'embrasse pas ?... (L'embrassant.) Chère petite !... Ton père vient de se donner bien du mal pour toi !

EMMELINE.

Quoi donc ?

MALINGEAR.

On ne peut pas le dire... ne le répète pas... c'est un secret.

EMMELINE.

Sois tranquille. (A part.) Il s'agit de mon mariage. (Haut.) Oh ! je ne te le demande pas ! Approche donc... il y a à ta redingote un bouton qui ne tient pas.

MALINGEAR.

Veux-tu me le recoudre ?

EMMELINE.

Volontiers... J'ai justement de la soie noire. (Malingear ôte sa redingote et la remet à Emmeline, qui s'asseoit pour recoudre le bouton.)

MALINGEAR, à part.

Est-elle gentille ! Eh bien !... si j'étais madame Ratinois... (Montrant sa fille qui coud.) c'est comme cela que je l'aimerais !

SCÈNE XI

LES MÊMES, SOPHIE, puis ALEXANDRINE[1].

SOPHIE, entrant avec un panier sous le bras.

Me v'là !... J'arrive du marché...

MADAME MALINGEAR.

Vous y avez mis le temps !

SOPHIE.

Madame veut-elle compter ?

MADAME MALINGEAR.

Oui... Donnez-moi votre livre.

SOPHIE.

Le v'là, madame. (Elle donne le livre à sa maîtresse, et pose à terre son panier d'où l'on voit sortir un chou.)

MADAME MALINGEAR, se mettant au bureau et comptant.

« Du 15. — Lait, deux sous ; un lapin, cinquante sous... » (Parlé.) C'est horriblement cher !

SOPHIE.

Madame, il y a une maladie sur les lapins.

[1] Emmeline, Malingear, Sophie, madame Malingear.

MALINGEAR, un journal à la main.

Une maladie ?...

SOPHIE.

Oui, monsieur.

MALINGEAR.

Je n'en ai rien su.

MADAME MALINGEAR, continuant.

« La bretelle à monsieur, cinq sous. » (Parlé.) Comment, la bretelle ?

SOPHIE.

La boucle qui *s'avait* cassé.

MALINGEAR, à part.

Que dirait la duchesse de Montefiascone, si elle assistait à ce tableau de famille ?...

MADAME MALINGEAR, continuant.

« Du 16. — Un choux, dix-huit sous... » (Se récriant.) dix-huit sous !

SOPHIE.

Il est frisé, madame.

ALEXANDRINE, entrant vivement.

Madame... c'est une visite !

TOUTE LA FAMILLE, se levant.

Une visite !

ALEXANDRINE.

Monsieur et madame Ratinois.

MADAME MALINGEAR.

Eux ?

MALINGEAR.

Déjà ?

EMMELINE, à part.

Quel bonheur !

MADAME MALINGEAR, à Alexandrine.

Faites entrer ! (Alexandrine sort. — A Sophie, lui remettant son livre.) Vite, filez !... (Sophie sort par la droite.)

MALINGEAR.

Ma redingote ! (Il la remet vivement.)

MADAME MALINGEAR, à Emmeline.

Toi, mets-toi au piano... la tête en arrière, et fais des roulades !...

MADAME MALINGEAR.

Ah ! mon Dieu ! et le panier !... (Elle le prend, parcourt la scène pour le cacher ; elle finit par le fourrer sous la table en laissant retomber le tapis. Emmeline fait des roulades. M. et madame Ratinois paraissent au fond.)

SCÈNE XII

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE, RATINOIS, MADAME, RATINOIS[1].

(Madame Ratinois est en grande toilette. M. Ratinois porte un habit, une cravate blanche et des gants blancs.)

MADAME RATINOIS.

Madame !...

RATINOIS.

Docteur !...

MADAME MALINGEAR, à madame Ratinois.

Quelle heureuse surprise ! Êtes-vous enfin décidée à prendre l'appartement ?

RATINOIS.

Non, nous ne venons pas positivement pour ça... (A part.) Dieu ! que je suis ému !

MALINGEAR, à Ratinois.

Votre indisposition se serait-elle aggravée ?

RATINOIS.

Merci, ça ne va pas mal !

MADAME RATINOIS.

Nous venons pour autre chose...

[1] Emmeline, madame Ratinois, Ratinois, madame Malingear, Malingear.

MONSIEUR et MADAME MALINGEAR, feignant l'étonnement.

Pour autre chose ?...

EMMELINE, à part.

Le père a une cravate blanche... c'est pour la demande !... (On s'assied ; Emmeline reste debout près du piano.)

RATINOIS, très ému.

Nous avons une communication à vous faire... une de ces communications... (A sa femme.) Parle, toi !

MADAME RATINOIS.

Intime et confidentielle...

EMMELINE.

Maman, mon professeur de dessin est là qui m'attend !

MADAME MALINGEAR.

Va, mon enfant.

MALINGEAR, à part.

Est-elle intelligente !

EMMELINE, saluant.

Madame !... monsieur !...

MONSIEUR et MADAME RATINOIS.

Mademoiselle !... (Emmeline sort.)

MALINGEAR.

Nous voilà seuls !

MADAME RATINOIS, bas à son mari.

Parle ! courage !...

RATINOIS, bas.

C'est inutile... ils ne voudront pas.

MADAME MALINGEAR.

Nous vous écoutons.

RATINOIS, très ému.

Monsieur et madame... je suis père... j'ai un fils unique... Frédéric...

MALINGEAR.

Nous le connaissons.

MADAME MALINGEAR.

Un charmant jeune homme !... qui veut bien quelquefois honorer nos salons de sa visite...

RATINOIS, bas, à sa femme.

Nos salons !... Tu vois, ils ont plusieurs salons... ils ne voudront jamais !

MADAME RATINOIS, à son mari.

Mais va donc !...

RATINOIS.

Ce jeune homme, qui est avocat, n'a pu voir votre demoiselle... votre honorable demoiselle... sans songer à une alliance... qui l'honorerait... en nous honorant... s'il pouvait entrer dans votre honorable famille... que tout le monde honore.

MADAME MALINGEAR, jouant l'étonnement.

Comment !...

MALINGEAR, de même.

Est-il possible !...

RATINOIS, bas, à sa femme.

Là !... tu vois ?... Allons-nous-en !

MALINGEAR.

Monsieur, je vous avoue qu'une pareille demande... faite à l'improviste.. nous surprend un peu !

RATINOIS, de même.

Allons-nous-en !

MALINGEAR.

Un mariage est une chose délicate... et nous vous demandons la permission de nous consulter... de réfléchir.

MADAME RATINOIS.

Comment donc !... c'est tout naturel !

MADAME MALINGEAR.

Dans quelques jours nous vous ferons connaître notre réponse ! (On se lève.)

RATINOIS, à part.

Ils ne refusent pas ! (Haut.) Ah ! madame !... Ah ! docteur !... Ah ! ma femme !...

MADAME MALINGEAR, bas, à son mari.

Eh bien ! la poudre aux yeux ?...

MALINGEAR, de même.

C'est admirable ! Je suis converti ! (Très haut, à sa femme.) Chère bonne... priez la femme de chambre de dire au domestique de dire au cocher d'atteler *Brillante* et *Mirza*... Je dîne chez la duchesse !

MONSIEUR et MADAME RATINOIS, avec admiration.

Chez la duchesse !...

MALINGEAR, à part.

V'lan ! dans les yeux !...

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Ratinois : cheminée et table à gauche, fenêtre et guéridon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÉDÉRIC, RATINOIS, MADAME RATINOIS

RATINOIS, debout.

Voulez-vous que je vous donne mon opinion ? C'est un mariage flambé !

FRÉDÉRIC, assis à la table, écrivant.

Allons donc ! Qu'est-ce que vous dites là ?

RATINOIS, à Frédéric.

Ne te trouble pas... continue à faire mes quittances... C'est un travail qui demande du sang-froid.

MADAME RATINOIS, assise à droite, et tricotant.

J'ai bien peur que ton père n'ait raison !

RATINOIS.

Voilà aujourd'hui quinze jours que nous avons fait la démarche... et nous n'avons pas de réponse.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que cela prouve ?

RATINOIS.

Ça prouve que ces gens-là sont trop élevés pour nous, il y a là dedans un train de maison...

FRÉDÉRIC.

Mais je n'ai pas remarqué...

RATINOIS.

Je crois bien... un amoureux ! Tu n'as vu que la petite... Mais, moi, j'ai vu le chasseur : un homme de sept à huit pieds !

FRÉDÉRIC.

Ah ! par exemple !...

RATINOIS.

Sept à huit pieds !... Rien n'échappe à l'œil clairvoyant d'un père.

MADAME RATINOIS.

Et la demoiselle prend des leçons de Duprez !...

RATINOIS.

Elle en a le moyen !... Quand on possède un papa qui reçoit quatre mille francs d'un coup... je les

ai comptés... et qui les met tranquillement dans sa poche comme si c'était son étui à lunettes.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas une raison...

RATINOIS.

Mais sais-tu ce que c'est que cet homme-là !... dont tu brigues la fille ?...

FRÉDÉRIC.

C'est un médecin.

RATINOIS.

Oui, un médecin... qui n'aurait qu'un mot à dire pour être de l'Académie des sciences... S'il voulait dire un mot... crac ! il en serait. Et sa chaîne... As-tu remarqué sa chaîne ?...

FRÉDÉRIC.

Non.

RATINOIS.

Il n'a rien remarqué !... Et tu veux qu'un pareil personnage aille s'allier avec le fils d'un ancien confiseur ?...

MADAME RATINOIS, se levant.

Quelle rage avez-vous de dire toujours que vous avez été confiseur ?...

RATINOIS[1].

Je n'en rougis pas... Je n'en parle à personne... mais je n'en rougis pas.

[1] Frédéric, madame Ratinois, Ratinois.

MADAME RATINOIS.

Mon pauvre enfant ! je crois qu'il ne faut plus songer à ce mariage.

FRÉDÉRIC.

Mais on n'a pas refusé, maman... Vous interprétez le silence...

RATINOIS.

Le silence des grands est la leçon des petits ! (Changeant de ton.) N'oublie pas les portes et fenêtres.

FRÉDÉRIC.

Quand je suis allé rendre ma visite, le lendemain de la demande, M. Malingear a été très aimable ; il m'a donné des conseils pour ma carrière... Il m'a engagé à plaider les expropriations.

RATINOIS.

Bonne branche... très bonne branche !

MADAME RATINOIS.

Et madame Malingear t'a dit : « C'est étonnant ! madame votre mère ne va donc jamais aux Italiens ?... Je ne l'ai pas encore aperçue. »

RATINOIS.

Dès le jour même, je suis allé louer une loge pour la saison... Et c'est salé, dans ce théâtre-là !

MADAME RATINOIS.

C'est un sacrifice momentané. (Elle se rassied.)

RATINOIS.

Je l'ai compris... Quand on a l'ambition d'entrer dans une pareille famille, il faut faire les choses dignement. Aussi, lorsque tu m'as fait observer qu'on ne pouvait aller aux Italiens à pied... je me suis empressé de prendre une voiture au mois... Ce qui est encore très salé !

MADAME RATINOIS.

Puisque c'est l'usage.

RATINOIS, s'asseyant.

Je ne dis rien ; il faut faire les choses dignement... Seulement, s'il m'avait été permis de choisir le théâtre... je n'aurais pas choisi celui-là !

MADAME RATINOIS.

Pourquoi ?

RATINOIS.

Ils donnent toujours la même pièce... Voilà quatre fois que nous y allons... quatre fois *Rigoletto !* D'abord, c'est en italien... on n'y comprend rien !

MADAME RATINOIS.

Toi !

RATINOIS.

Toi non plus ! Tu as beau crier : Brava ! brava ! pour te faire remarquer, je te défie de me raconter la pièce.

MADAME RATINOIS.

J'applaudis la musique.

RATINOIS.

Laisse-moi donc tranquille... Tu clignes de l'œil au second acte.

MADAME RATINOIS, vivement.

Je ferme les yeux, mais je ne dors pas ; c'est du recueillement.

RATINOIS.

Allons donc, c'est du ronflement !

FRÉDÉRIC.

Mais, mon père, nous avons le plaisir de voir M. et Mme Malingear... avec leur demoiselle.

RATINOIS.

Oui ! nous les saluons de notre loge ; ils nous saluent de la leur... et voilà ! Ça peut durer une infinité de Rigoletto comme ça ! Par exemple, il y a une chose contre laquelle je proteste formellement !

MADAME RATINOIS.

Quoi donc ?

RATINOIS, se levant.

Pour faire croire aux Malingear que nous avons des relations, tu me forces à distribuer des salutations à un tas de gens que je n'ai jamais vus.

MADAME RATINOIS, se levant [1].

Puisqu'ils te les rendent !

[1] Frédéric. Ratinois, madame Ratinois.

RATINOIS.

Pas tous !... pas tous ! L'autre jour, je suis tombé sur un ministre plénipotentiaire... Je lui ai fait, comme ça, de la main...

MADAME RATINOIS.

Eh bien !

RATINOIS.

Eh bien! il m'a lorgné avec une certaine raideur... C'est très désagréable !

FRÉDÉRIC, se levant et remettant des papiers.

Papa, voici tes quittances.

RATINOIS, les mettant dans sa poche.

Merci, mon enfant.

MADAME RATINOIS, à Frédéric, qui prend son chapeau.

Tu sors ?

FRÉDÉRIC[1].

Oui ; une course à faire.

RATINOIS.

Dis donc, prends la voiture... Elle est au mois... il faut l'utiliser...

FRÉDÉRIC.

Si vous ne vous en servez pas ?...

[1] Ratinois, Frédéric, madame Ratinois.

RATINOIS.

Moi ? Jamais ! Ils sont là deux grands coquins de chevaux qui piaffent toute la journée... ils dépavent la cour.

FRÉDÉRIC.

A tantôt ! (A part.) Emmeline était au bois hier... elle y sera peut-être aujourd'hui. (Il sort.)

MADAME RATINOIS.

Je vais écrire à ma couturière.

RATINOIS.

Pourquoi faire ?

MADAME RATINOIS.

Eh bien ! pour lui commander des robes. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE II

RATINOIS, puis ROBERT.

RATINOIS, seul.

Oui, des robes, pour les Italiens ! avec des corsages... *rigoletto*... C'est encore très salé ça ! Nous ferons nos petits comptes à la fin du mois !

ROBERT, entrant par le fond. Il porte des boucles d'oreilles [1].

Bonjour, Ratinois !

[1] Ratinois, Robert.

RATINOIS.

Tiens ! c'est l'oncle Robert ! (Ils se donnent la main.)

ROBERT.

Tout le monde va bien ?

RATINOIS.

Oui. Frédéric vient de sortir.

ROBERT.

Et ma nièce ?

RATINOIS.

Elle est là. Je vais la prévenir.

ROBERT.

Non, ne la dérange pas... Je passais dans le quartier ; je n'ai qu'un instant... il faut que je sois à Bercy à trois heures... j'attends un bateau de charbon.

RATINOIS.

Toujours en affaires ! Vous ne vous reposerez donc jamais ?

ROBERT.

Le plus tard possible... Vois-tu, Ratinois, quand on est venu à Paris avec douze sous dans sa poche... et qu'on a commencé sur le port... car j'ai commencé sur le port.

RATINOIS.

Je sais... je sais... (A part.) C'est drôle ! depuis que je vais dans un certain monde, je le trouve commun, l'oncle Robert !

ROBERT.

Eh bien ! je n'en suis pas plus fier pour ça.

RATINOIS.

Parbleu ! (A part.) Ses boucles d'oreilles sont odieuses !

ROBERT.

Parce que je me dis : l'homme vaut ce qu'il vaut !

RATINOIS.

Dites donc ! ça ne vous gêne pas ?...

ROBERT.

Quoi donc ?

RATINOIS, montrant les boucles d'oreilles.

Eh bien ! ces machines-là.

ROBERT.

Non ; je porte ça de naissance... Tu ne les trouves pas jolies ?...

RATINOIS.

Je ne dis pas ça ; mais, dans le cas où ça vous aurait gêné... vous auriez pu les ôter.

ROBERT, naïvement.

Je te remercie... ça ne me gêne pas.

RATINOIS.

Il y tient !

ROBERT.

Je te disais donc que l'homme vaut ce qu'il vaut... Toi, tu as été confiseur...

RATINOIS.

Chut !

ROBERT.

Moi, je suis marchand de bois...

RATINOIS.

Chut !

ROBERT.

Quoi ?

RATINOIS.

Il est inutile de dire que j'ai été confiseur ! et de crier que vous êtes marchand de bois !

ROBERT.

Je ne rougis pas de ma profession... trouves-en une plus belle !

RATINOIS.

Magnifique ! Elle est magnifique !...

ROBERT.

Eh bien ! alors ?

RATINOIS.

Mais tout le monde ne peut pas suivre cette... belle carrière...

ROBERT.

Non, certes.

RATINOIS.

Eh bien ! quand vous criez : « Je suis marchand de bois ! » C'est comme si vous disiez aux autres : « Imbéciles ! vous ne l'êtes pas, vous... et moi, je le suis !... » C'est de la gloriole !

ROBERT.

Ah ! si c'est ça, je me tais !... (Tirant sa montre.) Deux heures et demie ! Bonjour ! vous me reverrez tantôt !

RATINOIS, étonné [1].

Ah !

ROBERT.

C'est aujourd'hui la fête de ta femme... 22 avril.

RATINOIS.

C'est, ma foi, vrai ! je l'avais oublié !...

ROBERT.

En revenant, je passerai par le quai aux fleurs, et j'achèterai un oranger...

RATINOIS.

Oui, votre petite surprise de tous les ans !

ROBERT.

C'est encore ce qu'il y a de mieux.

RATINOIS.

Vous dînerez avez nous... nous n'avons personne !

[1] Robert, Ratinois.

ROBERT.

Ça va !... Mais pas de cérémonies.

RATINOIS.

Soyez tranquille ! Ce n'est pas pour vous que nous ferions des façons. Ainsi, à six heures ?

ROBERT.

C'est convenu. Ah çà ! et Frédéric... vous ne voulez donc pas le marier, ce garçon-là ?

RATINOIS.

Il y a peut-être quelque chose en train.

ROBERT.

Ah ! quelque chose de bien ?

RATINOIS.

Oh ! un parti inespéré !

ROBERT.

Un marchand de bois ?

RATINOIS.

Pas tout à fait ! Malheureusement, ça ne marche pas... ça traîne.

ROBERT.

Il faut chauffer ça ! Veux-tu que j'aille voir la famille ?

RATINOIS, effrayé.

Non, merci ! (A part.) S'il se rencontrait avec la duchesse !...

ROBERT.

Tu sais ce que je t'ai dit : « Je n'ai pas d'enfants, je suis riche ; le jour du mariage, je ferai un cadeau, un beau cadeau ! »

RATINOIS.

Ce brave oncle Robert !

ROBERT.

Adieu ! à tantôt !... Surtout ne parle pas de ma surprise... l'oranger ?

RATINOIS.

Ne craignez rien ! (Robert sort.)

SCÈNE III

RATINOIS, puis JOSÉPHINE, puis MADAME RATINOIS.

RATINOIS, seul.

Quel excellent homme ! il adore Frédéric ; il est capable de lui donner douze couverts d'argent. Pauvre garçon ! son mariage ne se fera pas... nous avons visé trop haut, c'est dommage !

JOSÉPHINE, entrant.

Il y a là un monsieur et une dame qui demandent monsieur.

RATINOIS.

Ont-ils dit leur nom ?

JOSÉPHINE.

Monsieur et madame Malingear.

RATINOIS, sautant.

Eux ?... Ah ! sapristi ! ah ! saprédié !... Où est ma femme ?... (A Joséphine.) Attendez ! on n'entre pas ! (Appelant.) Constance ! Constance !

MADAME RATINOIS, entrant vivement [1].

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

RATINOIS.

Ils sont là !

MADAME RATINOIS.

Qui ça ?

RATINOIS.

Le père et la mère... Que faire ?

MADAME RATINOIS.

Il faut les recevoir... ils viennent rendre réponse.

RATINOIS.

Eux-mêmes !... Tu crois ?

[1] Madame Ratinois, Ratinois.

MADAME RATINOIS.

Parbleu ! (A Joséphine.) Faites entrer ! Ah ! mon Dieu ! et les housses !

RATINOIS.

Oui, les housses !... ôtons les housses ! (A Joséphine.) Attendez !... on n'entre pas !... aidez-nous !... (Tous trois se mettent à ôter les housses.) Quel événement ! quelle journée !

MADAME RATINOIS.

Allons, de l'aplomb, du courage ! et surtout ne me tutoie pas !

RATINOIS.

Pourquoi ?

MADAME RATINOIS.

Pour faire comme eux ! (A Joséphine, qui a jeté les housses dans un cabinet voisin.) Faites entrer ! (Joséphine sort.)

RATINOIS, à sa femme.

Mets-toi au piano, fais des roulades !... (Apercevant une chaise, au fond, garnie de sa housse.) Ah ! nous en avons oublié une ! (Il y court vivement. — On entre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME MALINGEAR[1].

MADAME RATINOIS, à madame Malingear.

Ah ! chère madame, que je suis heureuse de vous voir !

MALINGEAR.

Nous avons bien des reproches à nous faire... Nous vous devions une visite.

MADAME MALINGEAR.

Mais le docteur est si occupé... si occupé !...

MADAME RATINOIS.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (Ils s'assoient.)

MALINGEAR.

Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de voir M. Ratinois ?... (Ratinois qui est resté au fond, cherchant à dissimuler sa housse, a fini par la fourrer dans un coffre à bois.)

RATINOIS[2].

Me voilà !... j'arrive ! (Malingear se lève.) J'étais dans mon cabinet de travail. (Saluant.) Docteur !... Chère madame, oserai-je vous demander des nouvelles de votre précieuse santé ?...

[1] Malingear, madame Malingear, madame Ratinois.
[2] Malingear, Ratinois, madame Malingear, madame Ratinois.

MADAME MALINGEAR.

Cela va... sauf les migraines.

MADAME RATINOIS.

C'est comme moi... je suis perdue de migraines.

RATINOIS.

Moi aussi, perdu de migraines ! (Il s'assoit, ainsi que Malingear.)

MADAME MALINGEAR.

Vous verra-t-on aux Italiens, demain ?

MADAME RATINOIS.

Oh ! certainement ! bien certainement !

RATINOIS.

Qu'est-ce qu'on donne ?...

MALINGEAR.

Rigoletto !

RATINOIS.

Ah ! tant mieux ! Ah ! tant mieux !

MADAME MALINGEAR.

C'est une musique dont on ne se lasse jamais !

RATINOIS.

Oh ! que c'est bien vrai !

MADAME RATINOIS.

Il y a surtout le finale !...

TOUS.

Ah ! charmant ! charmant !

MADAME MALINGEAR.

Et l'andante ?

RATINOIS.

Ah ! c'est radieux ! radieux ! radieux !...

MALINGEAR, à part.

C'est un fanatique, le beau-père ! Moi, je suis comme ma femme, je n'entends rien à la musique. (Moment de silence.)

MADAME MALINGEAR, à son mari.

Mon ami, nous abusons des moments de monsieur et madame Ratinois !

MADAME RATINOIS.

Par exemple !...

RATINOIS.

Je n'ai rien à faire... je suis retiré du commerce !

MALINGEAR.

Ah ! vous étiez dans le commerce ?

RATINOIS.

Oui.

MADAME MALINGEAR.

Quelle partie ?

RATINOIS, embarrassé.

Mais... j'étais...

MADAME RATINOIS, vivement.

Raffineur... Mon mari était raffineur.

MALINGEAR.

Ah ! c'est de la haute industrie !

RATINOIS, à part.

Confiseur... raffineur... c'est toujours dans le sucre !

MADAME MALINGEAR, à part.

Les raffineurs sont tous millionnaires ! (Nouveau silence.) Docteur, vous oubliez que nous devons une réponse...

MALINGEAR, se levant.

C'est juste ! (Se posant.) Madame... et vous, monsieur vous avez eu la bonté de nous adresser, il y a quinze jours, une demande qui nous flatte autant qu'elle nous honore !...

M.ONSIEUR et MADAME RATINOIS, s'inclinant.

Docteur... Madame !...

MALINGEAR.

Les renseignements que nous avons dû prendre tant sur monsieur votre fils que sur la famille à laquelle il a l'honneur d'appartenir... ces renseignements qui n'avaient et ne pouvaient avoir aucun caractère inquisitorial, soyez-en persuadés... ces renseignements, dis-je, nous ont amenés à penser qu'il y avait lieu de prendre en considération sérieuse... les ouvertures flatteuses que vous avez bien voulu nous faire ! (Il se rassied.)

RATINOIS, se levant et très ému.

Docteur, je crois être le fidèle interprète des sentiments de madame Ratinois... et des miens propres... et de ceux de mon fils Frédéric... avocat... en vous disant, avec une émotion... que vous comprendrez... car c'est celle d'un père... et vous êtes mère, madame... en vous disant : Docteur, recevez en ce jour les bénédictions... et la gratitude affectueuse d'une famille... qui... que... je dirai plus ! d'une famille qui... (Avec effusion.) Enfin, voulez-vous dîner avec nous ? (On se lève.)

MADAME MALINGEAR, surprise.

Hein ?...

MALINGEAR.

Comment !... aujourd'hui ?...

MADAME RATINOIS.

Oh ! ce serait charmant !

MADAME MALINGEAR.

Un autre jour... plus tard !...

RATINOIS.

Un tel honneur... serait du bonheur !...

MADAME RATINOIS.

Nous serions en famille !

RATINOIS.

Voyons, docteur ?...

MADAME RATINOIS.

Madame ?...

MALINGEAR.

Allons, nous ne voulons pas vous refuser, mais, à une condition...

RATINOIS.

Laquelle ?...

MALINGEAR.

C'est que vous ne ferez aucune espèce de cérémonie.

RATINOIS.

C'est convenu.

MADAME RATINOIS.

Notre ordinaire... rien que notre ordinaire! (Elle sonne.) Vous permettez ?... (Bas, à Joséphine qui entre.) Allez me chercher tout de suite le gérant de monsieur Chevet au Palais-Royal.

JOSÉPHINE, étonnée.

Comment ?...

MADAME RATINOIS.

Vite ! vite ! (Joséphine sort.)

MADAME MALINGEAR, à madame Ratinois.

Il est bien entendu que nous ne ferons pas de toilette.

MADAME RATINOIS.

Nous resterons comme nous sommes.

MALINGEAR.

Maintenant, je vous demanderai quelques minutes d'entretien, mon cher Ratinois !

RATINOIS.

Je suis tout à vous! (A part.) Il m'a appelé Ratinois! Si nous pouvions nous tutoyer un jour!

MALINGEAR.

Nous avons à causer de nos petits arrangements.

RATINOIS, à part.

De la dot! (Haut.) J'espère que nous n'aurons pas de difficulté. Si vous voulez passer dans mon cabinet?...

MALINGEAR.

Après vous, Ratinois.

RATINOIS.

Par exemple!... (Il le fait entrer. A part.) Ratinois!... Je n'ose pas encore l'appeler Malingear!... (Il sort à gauche.)

SCÈNE V

MADAME RATINOIS, MADAME MALINGEAR[1].

MADAME RATINOIS.

Oh! que Frédéric va être heureux!

MADAME MALINGEAR.

Entre nous, je crois qu'il ne déplaît pas à ma fille.

[1] Madame Malingear, madame Ratinois.

MADAME RATINOIS.

Chère enfant ! Je vous promets de l'aimer comme une mère !

MADAME MALINGEAR.

Voulez-vous que nous causions un peu de leur petite installation ?...

MADAME RATINOIS.

Oh ! bien volontiers.

MADAME MALINGEAR.

Dès demain, nous leur chercherons un appartement.

MADAME RATINOIS.

Un entresol ?

MADAME MALINGEAR.

Oh ! c'est bien bas, un entresol... Un second.

MADAME RATINOIS.

C'est bien haut, un second.

MADAME MALINGEAR.

Alors, un premier ?... C'est une affaire de cinq à six mille francs. (Elles s'asseyent.)

MADAME RATINOIS.

Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR, prenant une carte dans un petit portefeuille.

Attendez, je vais écrire sur cette carte... (Écrivant.) Loyer : six mille francs.

MADAME RATINOIS.

Toilette... C'est important !

MADAME MALINGEAR.

Il est bien difficile, à une femme qui voit un certain monde, de s'en tirer à moins de quatre à cinq mille francs... C'est ce que je dépense.

MADAME RATINOIS.

Moi aussi... Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR, écrivant.

Toilette, six mille francs. (A part.) A la bonne heure, elle ne lésine pas !

MADAME RATINOIS, à part.

Moi qui n'ai dépensé que neuf cents francs l'année dernière, et Ratinois m'a grondée.

MADAME MALINGEAR.

Voiture... Pensez-vous qu'ils puissent se donner une voiture ?...

MADAME RATINOIS.

Dame ! (A part.) Ça dépendra de la dot.

MADAME MALINGEAR.

Il est tout à fait désagréable, pour une jeune femme, de piétiner dans la boue... surtout avec les robes qu'on fait aujourd'hui.

MADAME RATINOIS.

Oh ! c'est impossible !... Il y a bien les voitures de place.

MADAME MALINGEAR.

Les fiacres ! Oh ! ne me parlez pas de ces vilaines boîtes !

MADAME RATINOIS, vivement.

Je n'en parle pas.

MADAME MALINGEAR.

C'est noir... c'est étroit !...

MADAME RATINOIS.

Et sale ! On ne m'y ferait monter pour rien au monde ! (A part.) Je vais toujours à pied.

MADAME MALINGEAR.

Je pense qu'un petit coupé...

MADAME RATINOIS.

Avec deux petits chevaux...

MADAME MALINGEAR.

Et un petit cocher...

MADAME RATINOIS.

Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR, écrivant.

Coupé, six mille... (A part.) Ces raffineurs, ça marche sur l'or ! (Haut.) Frais de maison, table...

MADAME RATINOIS.

Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR.

C'est assez... (Additionnant.) Six, douze, dix-huit, vingt-quatre. Total, vingt-quatre mille francs... Cela me paraît bien. (Elle laisse la carte sur la table.)

MADAME RATINOIS.

Ce n'est pas trop. (A part.) Ils doivent donner une dot formidable. (Elles se lèvent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RATINOIS, MALINGEAR.

MALINGEAR, sortant de la gauche, suivi de Ratinois [1].

C'est convenu, Ratinois, vous avez ma parole.

RATINOIS.

Et vous la mienne, Malingear ! (A part.) Je me suis risqué !...

MALINGEAR, aux dames.

Nous sommes complètement, d'accord...

RATINOIS.

Complètement, Malingear.

MADAME MALINGEAR, bas à son mari.

Combien ?...

[1] Madame Malingear, Malingear, Ratinois, madame Ratinois.

MALINGEAR, bas.

Cent mille.

MADAME MALINGEAR, à part, étonnée.

Pas plus ?...

MADAME RATINOIS, bas.

Combien ?...

RATINOIS, bas.

Cent mille.

MADAME RATINOIS, à part.

Que ça ?

MADAME MALINGEAR, bas à son mari.

Sortons, j'ai à te parler.

MALINGEAR.

Nous vous demandons la permission de nous retirer... Quelques clients à voir !

RATINOIS.

La duchesse ?...

MADAME RATINOIS.

Nous vous attendrons à six heures ! (A madame Malingear.) Et, surtout, pas de toilette !

MADAME MALINGEAR.

Oh ! c'est bien convenu. (Saluant.) Madame...

RATINOIS.

Adieu. Malingear ! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII

RATINOIS, MADAME RATINOIS,
puis JOSÉPHINE.

RATINOIS [1].

Ah ! voilà une bonne affaire conclue.

MADAME RATINOIS.

Cent mille francs ! Ce n'est pas sérieux !

RATINOIS, étonné.

Quoi donc ?...

MADAME RATINOIS.

C'est d'une mesquinerie !... Cent mille francs !

RATINOIS.

Mais je ne donne pas plus, moi.

MADAME RATINOIS.

Quelle différence ! Notre fils a une profession... Il est avocat !

RATINOIS.

Mais il ne plaide jamais.

MADAME RATINOIS.

Il ne plaide pas, parce qu'il n'a pas de causes !

[1] Madame Ratinois, Ratinois.

RATINOIS.

C'est juste. (Par réflexion.) Mais s'il n'a pas de causes... c'est comme s'il n'était pas avocat.

MADAME RATINOIS.

Cela viendra ; l'avenir est à lui !... Je ne comprends pas que tu aies accepté ce chiffre !

RATINOIS.

Un jeune ménage qui a dix mille francs de rente... c'est pourtant gentil.

MADAME RATINOIS.

C'est la misère !

RATINOIS.

Ah ! par exemple !

MADAME RATINOIS, lui donnant la carte restée sur la table[1].

Tiens, vois plutôt.

RATINOIS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME RATINOIS.

Le budget des enfants, que madame Malingear a jete sur cette carte pendant que vous étiez là !

RATINOIS, lisant.

Loyer, six mille francs... toilette... coupé.. vingt-quatre mille francs !

[1] Ratinois, madame Ratinois.

MADAME RATINOIS.

Et nous avons oublié les enfants !

RATINOIS.

Qu'est-ce que cela prouve ?... Ce budget, on peut le réduire.

MADAME RATINOIS.

Oh ! si mademoiselle Malingear était une jeune fille simple, élevée dans des principes d'ordre, d'économie... comme nous... une petite bourgeoise, enfin, tout irait pour le mieux... Mais une demoiselle qui prend des leçons de Duprez, qui peint des tableaux à l'huile... et ne saurait seulement pas recoudre un bouton à son mari...

RATINOIS.

Il est vrai qu'en fait de couture...

MADAME RATINOIS.

Elle fait des roulades... Elle a été toute sa vie bercée dans la soie et la dentelle... Il lui faut un appartement au premier, une voiture, un cocher... Je ne trouve pas cela mal, mais alors on apporte une dot... une dot sérieuse !

RATINOIS.

Voyons, ne t'emporte pas ! Frédéric aime la petite... et si on lui parle de rompre ce mariage...

MADAME RATINOIS.

Il n'est pas question de rompre ! Les Malingear sont riches... très riches... des gens qui ont un chasseur !

RATINOIS.

Ça, je l'ai vu ; sept à huit pieds !

MADAME RATINOIS.

Eh bien ! qu'ils donnent plus ! Il faut que tu reparles au père... Il va venir ?

RATINOIS.

Oui... Comme ça, il faut que je reparle...

MADAME RATINOIS.

Quoi ! tu as l'air de ne pas comprendre...

RATINOIS.

Si... si !... mais c'est difficile à dire à un monsieur : « Les cent mille francs que je donne, moi, suffisent !... mais les vôtres ne suffisent pas ! » C'est très difficile.

MADAME RATINOIS.

Bah ! il est vaniteux, il faut le piquer... le prendre par l'amour-propre... Offre toi-même de donner quelque chose de plus... ça le mettra sur la voie...

RATINOIS.

C'est que nous ne pouvons pas aller bien loin... avec dix sept mille francs de rente.

MADAME RATINOIS.

On propose un cadeau... une misère...

RATINOIS.

Douze couverts d'argent ! (A part.) ceux de l'oncle Robert.

JOSÉPHINE, entrant.

Madame, c'est le maître d'hôtel de monsieur Chevet que vous avez fait demander...

MADAME RATINOIS.

Qu'il entre ! (Joséphine sort.)

RATINOIS.

Constance, je n'ai pas besoin de te recommander de faire les choses dignement ?

MADAME RATINOIS.

Sois tranquille.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MAÎTRE D'HÔTEL, puis FRÉDÉRIC.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, entrant et saluant. Il est en habit[1].

Madame...

MADAME RATINOIS.

Monsieur, nous avons un dîner.

RATINOIS, assis.

Un grand dîner...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Combien de personnes ?..

[1] Ratinois, le maître d'hôtel, madame Ratinois.

MADAME RATINOIS.

Nous sommes... six.

RATINOIS.

Mais vous ferez comme pour douze... Nous recevons un personnage... le docteur Malingear... dont vous avez sans doute entendu parler ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Non, monsieur.

RATINOIS.

Ah ! après ça, il ne traite que les gens comme il faut.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Voici ce que je proposerai à madame : deux potages... bisques et potage à la reine.

RATINOIS.

Y a-t-il des truffes ?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Non, monsieur... Il n'y a pas de potage aux truffes.

RATINOIS.

C'est dommage !

MADAME RATINOIS.

Après ?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Relevé...

FRÉDÉRIC, entrant.

Me voilà !

RATINOIS et MADAME RATINOIS.

Frédéric !

RATINOIS, se levant [1].

Tu ne sais pas ?... Ils sont venus.

FRÉDÉRIC.

Qui ?

RATINOIS.

Les Malingear.

FRÉDÉRIC.

Ah bah !

MADAME RATINOIS.

Tu plais à la demoiselle.

RATINOIS.

Au père, à la mère ; tout est arrangé.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible ?

MADAME RATINOIS, ouvrant ses bras.

Ah ! mon enfant ! (Ils s'embrassent.)

RATINOIS, ouvrant ses bras.

Et moi ?...

FRÉDÉRIC.

Mon père ! (Ils s'embrassent.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL, ne sachant quelle contenance faire et à part.

Je les gêne ! (Il remonte et va regarder un tableau.)

[1] Le maître d'hôtel, Ratinois, Frédéric, madame Ratinois.

RATINOIS.

Je les ai invités à diner pour ce soir.

FRÉDÉRIC.

Ah ! quelle bonne idée !

MADAME RATINOIS.

Et nous sommes en train de commander le menu...

RATINOIS.

Voici le maître d'hôtel ! Eh bien ! où est-il donc ? (L'appelant.) Hé ! monsieur ?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, descendant.

Pardon !...

RATINOIS, à Frédéric.

Nous étions au relevé... tu vas nous aider.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Relevé... La carpe du Rhin à la Chambord, flanquée de truffes.

RATINOIS.

Très bien !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Avec des crevettes en boucles d'oreilles.

RATINOIS, tout à coup.

Ah ! sapristi !. .

FRÉDÉRIC et MADAME RATINOIS.

Quoi donc ?...

RATINOIS.

J'ai invité l'oncle Robert !... Les boucles d'oreilles m'y font penser.

MADAME RATINOIS.

Lui ? C'est impossible !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ?...

MADAME RATINOIS.

Nous ne pouvons pas le faire asseoir à la même table que les Malingear !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je les gêne ! (Il remonte au tableau.)

FRÉDÉRIC.

Mais c'est mon oncle, un si brave homme !

RATINOIS.

Oui ; mais il n'est pas de notre monde... D'abord, il a une manière de manger... il met son couteau dans sa bouche.

MADAME RATINOIS.

Et il prend dans le plat avec sa fourchette.

RATINOIS.

Et il verse du vin dans son bouillon !... Ça peut être bon pour l'estomac ; mais c'est horrible à l'œil nu.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas une raison.

RATINOIS.

Voyons, mon ami, raisonnons ! Ce n'est pas au moment où nous faisons le sacrifice d'un magnifique dîner, que nous allons le déparer ?... Car enfin, quelle figure veux-tu que fasse l'oncle Robert en face d'une carpe du Rhin à la Chambord ? Il aura l'air d'un plat de choux ! Veux-tu servir un plat de choux ?...

MADAME RATINOIS.

Nous l'inviterons pour demain.

RATINOIS.

A manger les restes... c'est convenu. Continuons... Après la carpe ?...(Cherchant le maître d'hôtel.) Eh bien ! où est-il donc ? (L'appelant.) Hé ! monsieur ?... Il s'en va toujours !

LE MAÎTRE D'HÔTEL, revenant [1].

Pardon !...

RATINOIS.

Après la carpe ?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Entrée : filet de bœuf braisé aux pois nouveaux...

RATINOIS.

Avec des truffes ?

[1] Ratinois, le maître d'hôtel, Frédéric, madame Ratinois.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Si vous le désirez.

RATINOIS.

Parbleu !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Rôti : faisan doré de la Chine... aux truffes.

RATINOIS.

Très bien ! (A Frédéric.) Vois-tu l'oncle Robert en présence d'un faisan doré de la Chine ?... Il serait gêné, cet homme !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Pour entremets, je voulais vous offrir des truffes à la Lucullus en surprise... mais vous avez déjà beaucoup de truffes.

RATINOIS.

Ça ne fait rien, ça ne fait rien !...

MADAME RATINOIS[1].

Servez les truffes à la Lucullus... Ah ! j'ai dîné dernièrement dans une maison où l'on changeait de couteau et de fourchette à chaque plat.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Cela se fait partout, maintenant.

MADAME RATINOIS.

C'est que je n'ai que vingt-quatre couverts...

[1] Ratinois, le maître d'hôtel, madame Ratinois, Frédéric.

RATINOIS.

Eh bien ! vous ne me changerez pas le mien.

FRÉDÉRIC.

Ni le mien.

MADAME RATINOIS.

Ni le mien.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

On lavera au fur et à mesure.

RATINOIS.

C'est juste. (A part.) Il est intelligent !... (Haut.) Voyons le dessert, maintenant...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Pour milieu, je vous proposerai une pièce de pâtisserie montée.

RATINOIS.

Quelque chose de très haut !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

C'est une tour de Nankin en buisson d'ananas, surmontée d'un Chinois filé en sucre.

MADAME RATINOIS.

Oh ! cela doit être charmant !...

RATINOIS.

Qu'est-ce que vous vendez ça ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Soixante-quatre francs.

RATINOIS.

Ah ! permettez !... les sucreries, ça me connaît... en ma qualité d'ancien...

MADAME RATINOIS, vivement.

C'est bien !... Nous verrons... nous réfléchirons.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Quand madame voudra, c'est tout prêt. Quelle marque préférez-vous pour le champagne ?... du moët ou de la veuve ?

MADAME RATINOIS.

De la veuve ?

RATINOIS.

Quelle veuve ?...

FRÉDÉRIC.

La veuve Cliquot... C'est le meilleur.

RATINOIS.

Et qu'est-ce que vous vendez ça ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Douze francs... le moët n'est que de six.

RATINOIS.

Alors, nous verrons... nous réfléchirons.

MADAME RATINOIS.

Faites-nous le dîner pour six heures précises.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame peut être tranquille. (Fausse sortie.)

RATINOIS, le rappelant.

Ah ! monsieur le maître d'hôtel !

LE MAÎTRE D'HÔTEL[1].

Monsieur ?...

RATINOIS.

Il y a un plat auquel je tiens essentiellement... mais je ne sais pas son nom. On le sert tout à la fin... c'est de l'eau chaude avec de la menthe qu'on boit...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ce sont des bols.

FRÉDÉRIC.

Ça ne se boit pas !

RATINOIS, étonné.

Tiens !... moi, j'ai bu !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, sortant, à part.

En voilà des épiciers !... (Il disparaît.)

RATINOIS.

Allons, je crois que nous aurons un joli petit dîner... On en parlera !...

MADAME RATINOIS.

Nous avons oublié le plus important.

[1] Le maître d'hôtel, Ratinois, madame Ratinois, Frédéric.

RATINOIS.

Quoi donc ?

MADAME RATINOIS.

Les Malingear ont un chasseur, il faut absolument que nous montrions une livrée.

RATINOIS.

C'est vrai.

FRÉDÉRIC.

A quoi bon ?

RATINOIS.

Il faut faire les choses dignement.

MADAME RATINOIS, à part.

Le locataire du premier... un créole... est parti pour la campagne et a laissé ses domestiques... si je pouvais... (Haut.) Viens, Frédéric, j'ai besoin de toi... des commissions à te donner.

FRÉDÉRIC.

Je te suis, maman. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE IX

RATINOIS, puis ROBERT.

RATINOIS.

Une livrée !... Nous n'avons que Joséphine !

ROBERT, entrant [1].

Me voilà !

[1] Robert, Ratinois.

RATINOIS.

L'oncle Robert !

ROBERT.

Je suis en avance, mais je t'apporte un appétit !...

RATINOIS, à part.

Ça tombe bien !... Il faudrait trouver un moyen de le désinviter en douceur.

ROBERT.

En passant, je suis entré chez Lesage, et j'ai acheté un pâté... Je l'ai remis à Joséphine.

RATINOIS.

Ah ! ce brave oncle Robert, qui a pensé à acheter..

ROBERT.

Veau et cœur de jambon.

RATINOIS.

Ah ! mon Dieu ! mais j'y pense...

ROBERT.

Quoi ?...

RATINOIS.

Répondez-moi franchement, je crois que je vous ai invité à dîner ?

ROBERT.

Certainement.

RATINOIS.

Là ! j'en étais sûr !

ROBERT.

Eh bien !...

RATINOIS.

Eh bien ! c'est impossible, nous dînons en ville ! Ma femme vient de me le rappeler.

ROBERT.

Ah ! c'est ennuyeux !

RATINOIS.

C'est chez les Blanchard, Pas moyen de refuser... ils ont reçu du gibier.

ROBERT.

Je comprends ça.

RATINOIS.

Ainsi, vous n'êtes pas fâché ?...

ROBERT.

Allons donc, entre nous !... Et mon pâté ?...

RATINOIS.

Nous le mangerons demain ; nous comptons sur vous...

ROBERT.

C'est convenu ! Adieu ! amusez-vous bien !

RATINOIS.

A demain !

ROBERT, revenant.

Une idée !... J'ai quelque chose à dire aux Blanchard... il se peut que j'aille ce soir prendre le café avec vous.

RATINOIS, à part.

Ah diable !

ROBERT.

A ce soir ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X

RATINOIS, puis FRÉDÉRIC, puis UN DOMESTIQUE.

RATINOIS.

Me voilà bien ! Il ne nous trouvera pas chez les Blanchard, ça va faire une histoire !

FRÉDÉRIC, entrant, chargé de livres avec un stéréoscope[1].

Voici nos acquisitions.

RATINOIS.

Qu'est-ce que tu as acheté ?...

[1] Frédéric, Ratinois.

FRÉDÉRIC.

C'est un album de photographie... Maman m'a dit de le placer sur la table, en évidence... on croira que ce sont nos connaissances.

RATINOIS.

C'est une bonne idée !... (Feuilletant l'album.) Lord Palmerston !... Le comte Gorstchakoff... Horace Vernet... Léotard...

FRÉDÉRIC, lui montrant une petite boîte.

Ceci est pour toi.

RATINOIS.

Qu'est-ce que c'est ?... une chaîne ?

FRÉDÉRIC.

Pour attacher ta montre.

RATINOIS.

Je la crois plus grosse que celle de Malingear ! (Il attache sa montre après.) C'est magnifique ! Ça fera un effet superbe !

FRÉDÉRIC.

Elle est en imitation... il ne faut pas le dire.

RATINOIS, indigné.

Du faux !... (Par réflexion.) Après ça, quand le faux a l'air vrai... ce n'est plus du faux ! (Un grand domestique en livrée entre par le fond avec deux lampes allumées. — A Frédéric.) Qu'est-ce que c'est que celui-là ? le connais-tu ?...

FRÉDÉRIC.

Non !

RATINOIS, au domestique qui pose les lampes sur la cheminée.

Mon ami, d'où sortez-vous ?...

LE DOMESTIQUE.

Je suis le domestique du premier.

RATINOIS.

Ah ! très bien ! (A Frédéric.) C'est un emprunt !... Il est superbe ! (Regardant le domestique qui sort.) Mais moins grand que celui de Malingear. (On entend un bruit de voiture.)

FRÉDÉRIC, courant à la fenêtre.

Une voiture ! Ce sont eux !

RATINOIS[1].

Et ma femme qui n'est pas là !... (Appelant.) Constance ! Constance !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, MALINGEAR, MADAME MALINGEAR en grande toilette, robe dorée, EMMELINE, puis MADAME RATINOIS.

(La porte du fond s'ouvre et un petit nègre en livrée annonce.)

LE NÈGRE.

Monsieur... madame et mademoiselle Malingear.

[1] Ratinois, Frédéric.

RATINOIS, à part.

Un nègre, à présent !... Comme les femmes entendent la mise en scène ! (Allant au-devant des Malingear.) Monsieur... madame... mademoiselle !...

FRÉDÉRIC, saluant [1].

Mademoiselle Emmeline !...

MADAME MALINGEAR, bas à son mari.

Ils ont un nègre ! Avez-vous remarqué ?...

MALINGEAR.

Oui ! Ces raffineurs, ça ne se refuse rien !...

RATINOIS, à madame Malingear.

Oh ! chère madame... ce n'est pas bien !...

MADAME MALINGEAR.

Quoi donc ?

RATINOIS.

On était convenu de ne pas faire de toilette, et vous en avez une éblouissante !... Mon petit dîner va pâlir !

MADAME MALINGEAR.

Oh ! tout cela est très simple.

RATINOIS.

Ma femme n'en fera pas, elle... et je suis sûr qu'elle vous grondera !... La voici ! (Apercevant la

[1] Ratinois, madame Malingear, Malingear, Emmeline, Frédéric.

toilette de sa femme, composée de couleurs variées et très voyantes. A part.) Ah ! saprelotte !... un arc-en-ciel !

MADAME RATINOIS[1].

Chère bonne madame... que vous êtes aimable !

MADAME MALINGEAR.

Il nous tardait d'être près de vous. (A part.) Trois rangs de volants... C'est de la trahison !... (Haut.) L'admirable toilette !

MADAME RATINOIS.

Elle n'approche pas de la vôtre... (A part.) Une robe en or... c'est de la mauvaise foi !

FRÉDÉRIC.

Maman, veux-tu que nous passions au salon ?

MADAME RATINOIS.

Certainement. (Il sort avec Emmeline.)

MADAME MALINGEAR, bas, à son mari.

Retenez M. Ratinois, et parlez-lui de la dot.

MALINGEAR, bas.

Oui.

MADAME RATINOIS, bas, à son mari.

Reste avec le beau-père, et parle-lui de la dot.

RATINOIS, bas.

Sois tranquille.

[1] Ratinois, madame Ratinois, madame Malingear, Malingear, Emmeline, Frédéric.

MADAME RATINOIS, indiquant la porte du salon.

Madame !... (Elles sortent par la droite.)

SCÈNE XII

RATINOIS, MALINGEAR[1].

RATINOIS, à part.

Nous voilà seuls... Ce n'est pas commode à attaquer cette affaire-là !...

MALINGEAR, à part.

Comment diable aborder la chose !...

RATINOIS, s'approchant.

Mon cher Malingear, c'est bien aimable à vous d'avoir accepté notre petit dîner !

MALINGEAR.

Vous y avez mis une insistance si affectueuse !...

RATINOIS.

Oh ! c'est que je vous aime, moi !

MALINGEAR.

Moi aussi, allez !

RATINOIS, lui serrant la main.

Ce bon Malingear !

[1] Malingear, Ratinois.

MALINGEAR, de même.

Excellent Ratinois !

RATINOIS, à part.

Tout ça, c'est du sentiment... ça nous éloigne ! (Haut.) Tantôt, nous avons causé de la dot un peu superficiellement... (Ils s'asseyent près de la table à gauche.)

MALINGEAR, à part.

Il y vient de lui-même !... (Haut.) En effet, très superficiellement... Vous avez parlé de cent mille francs.

RATINOIS.

Oh ! c'est un chiffre que j'ai jeté... comme ça, en l'air... mais ça ne vous lie pas.

MALINGEAR.

Je disais aussi... un gros raffineur...

RATINOIS.

Et vous, un médecin illustre... qui reçoit quatre mille francs d'un coup !...

MALINGEAR.

Oh ! moi ?...

RATINOIS.

Je les ai comptés... Tenez, je suis disposé à faire un sacrifice... je donnerai l'argenterie !

MALINGEAR, étonné.

Ah !

RATINOIS.

Et vous ?...

MALINGEAR.

Moi ?... J'offre la garniture de cheminée du salon.

RATINOIS, étonné.

Ah ! (A part.) Il faut lui mettre les points sur les *i* ! (Haut.) Malingear, il faut nous dire une chose... c'est que tout a augmenté.

MALINGEAR.

C'est vrai. Et tel qui était à son aise autrefois avec dix mille francs de rente, se trouve aujourd'hui fort gêné.

RATINOIS.

Voilà ! Et nous ne voulons pas que nos enfants soient gênés ?

MALINGEAR.

Certainement, nous ne le voulons pas.

RATINOIS.

Voyez-vous votre fille, votre fille chérie, obligée de regarder à s'acheter une robe ou un cachemire ?

MALINGEAR.

Et votre fils... votre fils unique, réduit à vivre d'expédients ?

RATINOIS.

Oh ! ne parlons pas de mon fils... un homme se tire toujours d'affaires... Mais elle... la pauvre enfant !... qui est votre joie, votre amour... car vous l'aimez bien votre fille ?

MALINGEAR.

Presque autant que vous aimez Frédéric.

RATINOIS.

Oui... Ne parlons pas de Frédéric... parlons d'Emmeline... Il faut lui faire, à cette enfant, une existence de soie et d'or.

MALINGEAR, pénétré.

Oh ! merci pour elle !

RATINOIS.

D'où je conclus qu'il y a lieu d'augmenter la dot.

MALINGEAR.

C'est tout à fait mon sentiment.

RATINOIS.

Eh bien !... fixez vous-même... J'accepte d'avance.

MALINGEAR, à part.

Ah ! très bien !... Parlez-moi des commerçants. (Haut.) Je pense qu'en donnant cent cinquante mille francs...

RATINOIS.

Ah ! Malingear... ce n'est pas assez !

MALINGEAR.

Alors, mettons deux cent mille.

RATINOIS, se levant.

C'est convenu ! Moi je donne l'argenterie, et vous deux cent mille...

MALINGEAR, se levant.

Comment !... C'est vous qui les donnez.

RATINOIS.

Moi ? Par exemple !

MALINGEAR.

Pourquoi moi et pas vous ?...

RATINOIS.

Parce que, dans votre position... un homme qui a voiture, loge aux Italiens et un chasseur !...

MALINGEAR.

Mais vous avez aussi une voiture, une loge aux Italiens, et un nègre... ce qui est plus cher !

RATINOIS.

Moi, moi !... Ce n'est pas la même chose !

MALINGEAR.

Pourquoi ?... A moins que vous n'affichiez un luxe au-dessus de votre position ?...

RATINOIS.

Du tout ! Elle est superbe, ma position !... Elle est magnifique, ma position !

MALINGEAR.

Eh bien ! il est de toute iustice que nous donnions autant l'un que l'autre... Chacun deux cent mille francs... (A part.) J'ai vingt-deux mille livres de rente, il m'en restera douze.

RATINOIS, à part.

Saprelotte ! j'ai dix-sept mille livres de rente, il ne m'en restera que sept ! C'est impossible !

MALINGEAR.

Vous hésitez... pour une misérable question d'argent ?

RATINOIS.

Je n'hésite pas ! Cent mille francs de plus ou de moins... qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? J'offre trois cent mille francs ! Voilà comme j'hésite !

MALINGEAR, étonné.

Hein !... trois cents ?...

RATINOIS, à part.

Je vais le pousser jusqu'à ce qu'il recule... et, alors, je romps !... (Haut.) Vous reculez ?...

MALINGEAR,

Du tout, je réfléchis... (A part.) Trois cent mille francs, c'est impossible !... Il n'y a qu'un moyen ; c'est d'élever la dot jusqu'à ce qu'il dise non... Alors, tout sera rompu... (Haut.) Je propose quatre cent mille.

RATINOIS.

Ce n'est pas assez... Cinq cent mille !...

MALINGEAR.

Ce n'est pas assez... Six cent mille !...

RATINOIS.

Ce n'est pas assez...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, paraissant avec un oranger.

Quoi ! six cent mille francs !...

RATINOIS, à part[1].

L'oncle Robert ! J'allais lâcher le million !... Je l'aurais lâché... (Haut.) M. Malingear, le futur beau-père.

MALINGEAR.

Nous causions de la dot.

ROBERT, posant son oranger.

Comment !... Et vous donnez six cent mille francs ?... (Le saluant.) Ah ! monsieur, permettez-moi de vous féliciter.

MALINGEAR.

Mais M. Ratinois en donne autant !...

ROBERT.

Comment, toi ?...

[1] Malingear, Ratinois, Robert.

RATINOIS, embarrassé.

Naturellement.

ROBERT, à Ratinois.

Mon compliment ! Je ne te savais pas aussi riche que cela !

RATINOIS.

Aussi riche ! aussi riche ! Certainement, je suis à mon aise... mais quand on se trouve en face de gens... millionnaires... qui ont des exigences...

MALINGEAR.

Ah ! permettez, monsieur... je n'ai rien exigé... C'est vous, au contraire, qui...

RATINOIS.

Moi ?... J'ai proposé l'argenterie, et, là-dessus, vous êtes parti...

MALINGEAR.

Comment ! je suis parti !... J'ai dit que je donnerais la garniture de cheminée du salon... et vous m'avez répondu : « Ah ! » froidement.

RATINOIS.

J'ai répondu ah !... c'était mon droit ; mais pas froidement.

MALINGEAR.

Ah ! permettez, monsieur...

RATINOIS.

Permettez, vous-même...

ROBERT.

Enfin, vous êtes d'accord ?...

RATINOIS.

Nous sommes d'accord... si on veut !... Mais je n'ai pas répondu froidement.

MALINGEAR.

Je vous demande pardon !

RATINOIS.

Non, monsieur !

MALINGEAR.

Si, monsieur !

RATINOIS.

Tenez, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser ?

MALINGEAR.

Vous me ferez plaisir.

RATINOIS.

Eh bien ! vous cherchez un biais pour rompre ce mariage.

MALINGEAR.

Comment, un biais ?...

RATINOIS.

Un biais ! je maintiens le mot. Mais moi, qui suis un honnête homme...

MALINGEAR.

Pas plus que moi !

RATINOIS.

C'est possible ! Mais comme je ne veux pas de biais, moi, je vous dis tout net...

TOUS DEUX, ensemble.

Rompons !

ROBERT.

Voyons, messieurs, pas d'emportement !

RATINOIS.

Je ne m'emporte pas ! (A part, avec satisfaction [1].) Ça y est ! c'est rompu !

MALINGEAR, à part, avec satisfaction.

C'est une affaire terminée !

ROBERT.

Diable ! vous allez vite en affaires ! Une rupture ! (A Ratinois.) Heureusement que ton fils n'aimait pas mademoiselle Malingear, n'est-ce pas ?

RATINOIS.

Il ne l'aimait pas !... il ne l'aimait pas !... c'est-à-dire si... il en était fou ! Mais, qu'est-ce que cela fait ?

ROBERT, à Malingear.

Et mademoiselle Emmeline n'était que médiocrement éprise de Frédéric ?

[1] Malingear, Ratinois, Robert.

MALINGEAR.

Médiocrement... c'est-à-dire... elle paraissait avoir un certain penchant pour lui... je ne le cache pas... mais...

ROBERT.

Mais, qu'est-ce que cela fait, n'est-ce pas.

MALINGEAR.

Je n'ai pas dit cela, permettez...

ROBERT, éclatant.

Non, je ne permets pas !... Vous êtes des vaniteux, des orgueilleux !...

MALINGEAR.

Monsieur !...

RATINOIS.

Mon oncle !

ROBERT.

Ah ! voilà un quart d'heure que je me retiens... il faut que ça parte !... Vous cherchez, depuis quinze jours, à vous éblouir, à vous mentir, à vous tromper...

TOUS DEUX.

Comment ?...

ROBERT.

Oui, à vous tromper, en vous promettant des dots que vous ne pouvez pas donner. Est-ce vrai ?... En vous pavanant dans une existence, dans un luxe qui n'est pas le vôtre !

RATINOIS.

Mais...

ROBERT.

Il n'y a pas de mais !... J'ai fait causer tes domestiques ! Quand je veux savoir, je cause avec les domestiques !... c'est mon système !

RATINOIS.

Qu'ont ils pu vous dire ?

ROBERT.

D'abord, j'ai rencontré un nègre dans la cuisine... Un nègre qui traîne dans une cuisine... c'est malpropre ! Et puis monsieur a pris une voiture au mois, une loge aux Italiens ! Ratinois aux Italiens !

RATINOIS.

Mais il me semble que c'est un théâtre...

ROBERT.

Qui t'ennuie !

RATINOIS.

Ah !

ROBERT.

Je te dis que ça t'ennuie... et ta femme aussi !... (Montrant Malingear.) Et monsieur aussi !

RATINOIS.

Eh bien ! oui ! là ! c'est vrai !

MALINGEAR.

J'avoue que l'opéra italien...

ROBERT.

Alors, pourquoi louez-vous des loges ?...

MALINGEAR.

C'est ma femme...

RATINOIS.

Ce sont ces dames...

ROBERT.

Pour faire de l'embarras, du genre, du fla fla ! Aujourd'hui, c'est la mode ; on se jette de la poudre aux yeux, on fait la roue... on se gonfle... comme des ballons... Et quand on est tout bouffi de vanité... plutôt que d'en convenir... plutôt que de se dire : Nous sommes deux braves gens bien simples... deux bourgeois... on préfère sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants... Ils s'aiment... mais on répond... Qu'est-ce que cela fait ?... Et voilà des pères !... Bonsoir ! (Il veut sortir.)

RATINOIS, le retenant vivement [1].

Mon oncle Robert, restez !... (Ému.) Mon oncle Robert... vous avez des boucles d'oreilles... vous n'avez pas d'esprit, vous n'avez pas d'instruction... (Se frappant le cœur.) Mais vous avez de ça !

MALINGEAR.

Oh ! oui.

RATINOIS, très ému.

Vous m'avez remué... vous m'avez bouleversé !... Vous m'avez prouvé que je n'étais qu'un père à

[1] Malingear, Ratinois, Robert.

jeter par la fenêtre, (Montrant Malingear.) et monsieur aussi... Mais ce n'est pas ma faute... c'est la faute de ma femme ; elle me le payera !... (S'attendrissant.) Et je vous jure que si jamais... au grand jamais... vous me voyez broncher dans le chemin qui... que... qui... (Tout à coup.) Enfin, voulez-vous dîner avec nous ?...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME MALINGEAR, MADAME RATINOIS, EMMELINE, FRÉDÉRIC, puis LE MAÎTRE D'HÔTEL [1].

MADAME RATINOIS.

Eh bien ! messieurs, vous nous laissez seules ?...

RATINOIS.

Ah ! voilà ma femme ! Approchez, madame.

MALINGEAR, à sa femme sévèrement.

Approchez, madame.

MADAME RATINOIS.

Quoi ?...

MADAME MALINGEAR.

Qu'y a-t-il ?...

[1] Malingear, madame Malingear, madame Ratinois, Ratinois, Emmeline, Robert, Frédéric.

RATINOIS, à sa femme.

Mère coupable... et bouffie de vanité !... Mais c'est la mode aujourd'hui !

MALINGEAR.

On fait la roue !

RATINOIS.

On se gonfle comme des ballons !

MALINGEAR.

Et l'on ne craint pas de sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants !

RATINOIS.

Car ils s'aiment... Mais on répond : Qu'est-ce que cela fait ? Et voilà des mères ! Bonsoir.

MADAME MALINGEAR.

Ah çà ! qu'est-ce que vous avez ?...

MADAME RATINOIS.

Explique-moi...

RATINOIS, avec véhémence.

Prends ton tricot !... Car elle tricote tous mes bas de laine, monsieur ! (Il passe devant sa femme.)

MALINGEAR, de même [1].

Mais ma femme aussi, monsieur !

[1] Madame Malingear, Malingear, Ratinois, madame Ratinois, Emmeline, Robert, Frédéric.

MADAME RATINOIS.

Comment ! vous, madame ?

RATINOIS.

Mais oui !... A bas les masques !... Ratinois, ancien confiseur... pas raffineur !

MONSIEUR et MADAME MALINGEAR.

Comment ?...

MADAME RATINOIS.

Mais, mon ami...

RATINOIS.

Laisse-moi tranquille ! Au *Pilon d'argent*... elle tenait le comptoir... Donne cent mille francs de dot à son fils.

MALINGEAR.

A mon tour ! Malingear, docteur sans clientèle !

MADAME RATINOIS.

Comment ?

RATINOIS.

Mais la duchesse ?...

MALINGEAR.

Je n'ai soigné qu'un cocher cette année, et gratis... Donne cent mille francs de dot à sa fille !

ROBERT.

A mon tour !... Robert, marchand de bois, venu à Paris avec douze sous dans sa poche, donne cent mille francs de dot à son neveu !

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon oncle !

EMMELINE [1].

Mon bon oncle !

RATINOIS.

Il a de ça !

LE MAÎTRE D'HÔTEL, entrant.

Le dîner est servi !

ROBERT.

Allons, à table !

RATINOIS.

Un instant !

TOUS.

Quoi donc ?...

RATINOIS.

C'est que j'ai commandé un dîner insensé... j'en suis honteux !... Six plats de truffes !...

TOUS, avec reproches.

Oh ! Ratinois !...

MALINGEAR.

Un père de famille !...

RATINOIS.

On pourrait peut-être les faire reprendre à M. Chevet ?

TOUS.

Oh ! non !

[1] Madame Malingear, Malingear, Ratinois, madame Ratinois, Emmeline, Frédéric, Robert.

ROBERT.

Je m'y oppose !

RATINOIS.

Allons, mangeons-les !... ce sera notre châtiment ! A table ! La main aux dames !... (On offre le bras aux dames, et l'on passe dans la salle à manger.)

FIN

UN
CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

COMÉDIE

Par E. LABICHE et MARC-MICHEL

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier, le 14 août 1851.

PERSONNAGES

FADINARD, rentier.....	MM.	RAVEL.
NONANCOURT, pépiniériste.....		GRASSOT.
BEAUPERTHUIS.....		LHÉRITIER.
VÉZINET, sourd.....		AMANT.
TARDIVEAU, teneur de livres.....		KALEKAIRE.
BOBIN, neveu de Nonancourt.....		SCHEY.
ÉMILE TAVERNIER, lieutenant....		VALAIRE.
FÉLIX, domestique de Fadinard.....		AUGUSTIN.
ACHILLE DE ROSALBA, jeune lion.		LACOURIÈRE.
HÉLÈNE, fille de Nonancourt.....	Mlle	CHAUVIÈRE.
ANAÏS, femme de Beauperthuis.....	Mme	BERGER.
LA BARONNE DE CHAMPIGNY..	Mlles	PAULINE.
CLARA, modiste.....		AZIMONT.
VIRGINIE, bonne chez Beauperthuis		GALLOIS.
UNE FEMME DE CHAMBRE DE LA BARONNE.....		CHOLLET.
UN CAPORAL.....	MM.	FLORIDOR.
UN DOMESTIQUE.....		ANDRIEUX.

INVITÉS DES DEUX SEXES. — GENS DE LA NOCE.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

(CHEZ FADINARD)

Un salon octogone. — Au fond, porte à deux battants s'ouvrant sur la scène. — Une porte dans chaque pan coupé. — Deux portes aux premiers plans latéraux. — A gauche, contre la cloison, une table avec tapis, sur laquelle est un plateau portant carafe, verre, sucrier. — Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

VIRGINIE, FÉLIX.

VIRGINIE, à Félix, qui cherche à l'embrasser.

Non, laissez-moi, monsieur Félix !... je n'ai pas le temps de jouer.

FÉLIX.

Rien qu'un baiser ?

VIRGINIE.

Je ne veux pas !...

FÉLIX.

Puisque je suis de votre pays !... je suis de Rambouillet...

VIRGINIE.

Ah ! ben ! s'il fallait embrasser tous ceux qui sont de Rambouillet !...

FÉLIX.

Il n'y a que quatre mille habitants.

VIRGINIE.

Il ne s'agit pas de ça... M. Fadinard, votre bourgeois, se marie aujourd'hui... vous m'avez invitée à venir voir la corbeille... voyons la corbeille !...

FÉLIX.

Nous avons bien le temps... Mon maître est parti, hier soir, pour aller signer son contrat chez le beau-père... il ne revient qu'à onze heures, avec toute sa noce, pour aller à la mairie.

VIRGINIE.

La mariée est-elle jolie ?

FÉLIX.

Peuh !... je lui trouve l'air godiche ; mais elle est d'une bonne famille... c'est la fille d'un pépiniériste du Charentonneau .. le père Nonancourt. (Hélène + Fadinard

VIRGINIE.

Dites donc, monsieur Félix... si vous entendez dire qu'on ait besoin d'une femme de chambre... pensez à moi.

FÉLIX.

Vous voulez donc quitter votre maître... M. Beauperthuis ?

VIRGINIE.

Ne m'en parlez pas... c'est un acariâtre, premier numéro... Il est grognon, maussade, sournois, jaloux... et sa femme donc !... certainement je n'aime pas à dire du mal des maîtres...

FÉLIX.

Oh ! non !...

VIRGINIE.

Une chipie ! une bégueule, qui ne vaut pas mieux qu'une autre.

FÉLIX.

Parbleu !

VIRGINIE.

Dès que monsieur part... crac ! elle part... et où va-t-elle ?... elle ne me l'a jamais dit... jamais !...

FÉLIX.

Oh ! vous ne pouvez pas rester dans cette maison-là.

VIRGINIE, baissant les yeux.

Et puis, ça me ferait tant de plaisir de servir avec quelqu'un de Rambouillet...

FÉLIX, l'embrassant.

Seine-et-Oise !

SCÈNE II

VIRGINIE, FÉLIX, VÉZINET.

VÉZINET, entrant par le fond ; il tient un carton à chapeau de femme.

Ne vous dérangez pas... c'est moi, l'oncle Vézinet... La noce est-elle arrivée ?

FÉLIX, d'un air aimable.

Pas encore, aimable perruque !...

VIRGINIE, bas.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

FÉLIX.

Il est sourd comme un pot... vous allez voir... (A Vézinet.) Nous allons donc à la noce, joli jeune homme ?... Nous allons donc pincer un rigodon ?... Si ça ne fait pas pitié !... (Il lui offre une chaise.) Allez donc vous coucher.

VÉZINET.

Merci, mon ami, merci !... J'ai d'abord cru que le rendez-vous était à la mairie ; mais j'ai appris que c'était ici ; alors, je suis venu ici.

FÉLIX.

Oui ! M. de la Palisse est mort... est mort de maladie...

VÉZINET.

Non pas à pied, en fiacre ! (Remettant son carton à Virginie.) Tenez, portez ça dans la chambre de la mariée... c'est mon cadeau de noces... Prenez garde... c'est fragile !...

VIRGINIE, à part.

Je vais profiter de ça pour voir la corbeille... (Saluant Vézinet.) Adieu, amour de sourd !...

Elle entre à gauche, deuxième porte, avec le carton.

VÉZINET.

Elle est gentille, cette petite... Eh ! eh ! ça fait plaisir de rencontrer un joli minois.

FÉLIX, lui offrant une chaise.

Par exemple !... à votre âge !... ça va finir !... gros farceur, ça va finir !...

VÉZINET, assis à gauche.

Merci !... (A part.) Il est très convenable, ce garçon...

SCÈNE III

VÉZINET, FADINARD, FÉLIX.

FADINARD, entrant par le fond et parlant à la cantonade.

Dételez le cabriolet !... (En scène.) Ah ! voilà une aventure !... ça me coûte vingt francs, mais je ne les regrette pas... Félix !...

FÉLIX.

Monsieur !...

FADINARD.

Figure-toi...

FÉLIX.

Monsieur arrive seul ?... et la noce de monsieur ?...

FADINARD.

Elle est en train de s'embarquer à Charentonneau... dans huit fiacres... J'ai pris les devants pour voir si rien ne cloche dans mon nid conjugal... Les tapissiers ont-ils fini ?... A-t-on apporté la corbeille, les cadeaux de noce ?...

FÉLIX, indiquant la chambre du deuxième plan à gauche.

Oui, monsieur.... tout est là dans la chambre...

FADINARD.

Très bien !... Figure-toi que, parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET, à lui-même.

Mon neveu se fait bien attendre...

FADINARD, apercevant Vézinet.

L'oncle Vézinet !... (A Félix.) Va-t'en !... j'ai mieux que toi !... (Félix se retire au fond ; commençant son récit.) Figurez-vous que, parti...

VÉZINET.

Mon neveu, permettez-moi de vous féliciter...

Il cherche à embrasser Fadinard.

FADINARD.

Hein ?... quoi ?... ah ! oui... (Ils s'embrassent, à part.) On s'embrasse énormément dans la famille de ma femme !... (Haut, reprenant le ton du récit.) Parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET.

Et la mariée ?...

FADINARD.

Oui... elle me suit de loin... dans huit fiacres... (Reprenant.) Parti ce matin à huit heures de Charentonneau...

VÉZINET.

Je viens d'apporter mon cadeau de noces...

FADINARD, lui serrant la main.

C'est gentil de votre part... (Reprenant son récit.) J'étais dans mon cabriolet... je traversais le bois de Vincennes... tout à coup je m'aperçois que j'ai laissé tomber mon fouet...

VÉZINET.

Mon neveu, ces sentiments vous honorent.

FADINARD.

Quels sentiments !... Ah ! sapristi ! j'oublie toujours qu'il est sourd !... ça ne fait rien... (Continuant.) Comme le manche est en argent, j'arrête mon cheval et je descends... A cent pas de là, je l'aperçois dans une touffe d'orties... je me pique les doigts.

VÉZINET.

J'en suis bien aise.

FADINARD.

Merci !... je retourne... plus de cabriolet !... mon cabriolet avait disparu !...

FÉLIX, redescendant.

Monsieur a perdu son cabriolet ?...

FADINARD, à Félix.

Monsieur Félix, je cause avec mon oncle qui ne m'entend pas... Je vous prie de ne pas vous mêler à ces épanchements de famille.

VÉZINET.

Je dirai plus : les bons maris font les bonnes femmes.

FADINARD.

Oui... turlututu !... ran plan plan !... Mon cabriolet avait disparu... Je questionne, j'interroge... On me dit qu'il y en a un d'arrêté au coin du bois... J'y cours, et qu'est-ce que je trouve ?... Mon cheval en train de mâchonner une espèce de bouchon de paille, orné de coquelicots... Je m'approche... aussitôt une voix de femme part de l'allée voisine, et s'écrie : « Ciel !... mon chapeau !... » Le bouchon de paille était un chapeau !... Elle l'avait suspendu à un arbre, tout en causant avec un militaire...

FÉLIX, à part.

Ah ! ah ! c'est cocasse !...

FADINARD, à Vézinet.

Entre nous, je crois que c'est une gaillarde...

VÉZINET.

Non, je suis de Chaillot... j'habite Chaillot.

FADINARD.

Turlututu !... ran plan plan !...

VÉZINET.

Près de la pompe à feu !...

FADINARD.

Oui, c'est convenu !... J'allais présenter mes excuses à cette dame et lui offrir de payer le dommage, lorsque ce militaire s'interpose... une espèce d'Africain rageur... Il commence par me traiter de petit criquet !... sapristi !... la moutarde me monte au nez... et, ma foi, je l'appelle Beni-zoug-zoug !... Il s'élance sur moi... je fais un bond... et je me trouve dans mon cabriolet... la secousse fait partir mon cheval... et me voilà !... Je n'ai eu que le temps de lui jeter une pièce de vingt francs pour le chapeau... ou de vingt sous !... car je ne suis pas fixé... Je verrai ça, ce soir, en faisant ma caisse... (Tirant de sa poche un fragment de chapeau de paille, orné de coquelicots.) Voilà la monnaie de ma pièce !...

VÉZINET, prenant le morceau de chapeau et l'examinant.

La paille est belle !...

FADINARD.

Oui, mais trop chère la botte !...

VÉZINET.

Il faudrait chercher longtemps avant de trouver un chapeau pareil... j'en sais quelque chose.

FÉLIX, qui s'est avancé et qui a pris le chapeau des mains de Vézinet.

Voyons...

FADINARD.

Monsieur Félix, je vous prie de ne pas vous mêler à mes épanchements de famille...

FÉLIX.

Mais, monsieur !...

FADINARD.

Silence, maroufle !... comme dit l'ancien répertoire.

Félix remonte.

VÉZINET.

Dites donc... à quelle heure va-t-on à la mairie ?

FADINARD.

A onze heures !... onze heures !...

Il montre avec ses doigts.

VÉZINET.

On dînera tard... j'ai le temps d'aller prendre un riz au lait... vous permettez ?...

Il remonte.

FADINARD.

Comment donc !... ça me fera extrêmement plaisir...

VÉZINET, revenant à lui pour l'embrasser.

Adieu, mon neveu !...

FADINARD.

Adieu, mon oncle... (A Vézinet, qui cherche à l'embrasser.) Hein ?... quoi ?... Ah ! oui... c'est un tic de famille. (Se laissant embrasser.) Là !... (A part.) Une fois marié, tu ne me pinceras pas souvent à jouer à ça... non... non...

VÉZINET.

Et l'autre côté ?

FADINARD.

C'est ce que je disais... « Et l'autre côté ? » (Vézinet l'embrasse sur l'autre joue.) Là...

ENSEMBLE.

AIR : *Quand nous sommes si fatigués.* (*Représentants en vacances.* Acte 1er.)

FADINARD.

Adieu, caressant pot-au-feu !
A ta déplorable manie
Je compte me soustraire un peu,
En revenant de la mairie.

VÉZINET.

Adieu, je reviens, cher neveu,
Avec la noce réunie,
Vous embrasser encore un peu,
Avant d'aller à la mairie.

Vézinet sort par le fond. Félix entre à gauche, deuxième plan, en emportant le fragment de chapeau.

SCÈNE IV

FADINARD, seul.

Enfin... dans une heure, je serai marié... je n'entendrai plus mon beau-père me crier à chaque instant : « Mon gendre, tout est rompu !... » — Vous êtes-vous trouvé quelquefois en relations avec un porc-épic ? Tel est mon beau-père !... J'ai fait sa connaissance dans un omnibus... Son premier mot fut un coup de pied... J'allais lui répondre un coup de poing, quand un regard de sa fille me fit ouvrir la main... et je passai ses six gros sous au conducteur... — Après ce service, il ne tarda pas à m'avouer qu'il était pépiniériste à Charentonneau... — Voyez comme l'amour rend ingénieux... Je lui dis : « Monsieur, vendez-vous de la graine de carottes ? » — Il me répondit : « Non, mais j'ai de bien beaux géraniums. » — Cette réponse fut un éclair. « Combien le pot ? — Quatre francs. — Marchons ! » — Arrivés chez lui, je choisis quatre pots (c'était justement la fête de mon portier), et je lui demande la main de sa fille. — « Qui êtes-vous ? — J'ai vingt-deux francs

de rente... — Sortez ! — Par jour ! — Asseyez-vous donc ! » — Admirez-vous la laideur de son caractère ! — A partir de ce moment, je fus admis à partager sa soupe aux choux en compagnie du cousin Bobin, un grand dadais qui a la manie d'embrasser tout le monde... surtout ma femme... — On me répond à ça : « Bah ! ils ont été élevés ensemble ! » — ce n'est pas une raison... Et une fois marié... — Marié ! ! ! (Au public.) Êtes-vous comme moi ?... Ce mot me met une fourmi à chaque pointe de cheveu... Il n'y a pas à dire... dans une heure, je le serai... (Vivement) marié !... J'aurai une petite femme à moi tout seul !. . et je pourrai l'embrasser sans que le porc-épic que vous savez, me crie : « Monsieur, on ne marche pas dans les plates-bandes! » Pauvre petite femme!...(Au public.) Eh bien! je crois que je lui serai fidèle... parole d'honneur !... Non ?... Oh ! que si !... Elle est si gentille, mon Hélène !... sous sa couronne de mariée !...

AIR du *Serment.*

Connaissez-vous dans Barcelone,
Dans Barcelone !
Une Andalouse au teint bruni,
Au noir sourcil ?
Eh bien ! ce portrait de lionne,
Ce portrait de fière amazone,
A l'œil hardi
Trop dégourdi...
N'est pas du tout celui de ma houri,
Non, Dieu merci !
Et c'est heureux pour un futur mari.

Une rose... avec une couronne d'oranger... telle est la lithographie de mon Hélène !... Je lui ai fait arranger un appartement délicieux... Ici, ça

n'est déjà pas mal... (Indiquant la gauche.) Mais par là, c'est délicieux... un paradis en palissandre, — avec des rideaux chamois... C'est cher, mais c'est joli ; un mobilier de lune de miel !... Ah ! je voudrais qu'il fût minuit un quart !... — On monte !... c'est elle et son cortège !... — Voilà les fourmis !... En veux-tu, des fourmis ?...

SCÈNE V

ANAÏS, FADINARD, ÉMILE, en costume d'officier.

La porte s'ouvre ; on voit en dehors une dame sans chapeau et un officier.

ANAÏS, à Émile.

Non, monsieur Émile... je vous en prie...

ÉMILE.

Entrez, madame ; ne craignez rien.

Ils entrent.

FADINARD, à part.

La dame au chapeau et son Africain !... Sapristi !

ANAÏS, troublée.

Émile, pas de scandale !

ÉMILE.

Soyez tranquille !... je suis votre cavalier... (A

Fadinard.) Vous ne comptiez pas nous revoir si tôt, monsieur ?...

FADINARD, avec un sourire forcé.

Certainement... votre visite me flatte beaucoup... mais j'avoue qu'en ce moment... (A part.) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?...

ÉMILE, brusquement.

Offrez donc un siège à madame.

FADINARD, avançant un fauteuil.

Ah ! pardon... Madame désire s'asseoir ?... je ne savais pas... (A part.) Et ma noce que j'attends...

Anaïs s'assoit.

ÉMILE, s'asseyant à droite.

Vous avez un cheval qui marche bien, monsieur.

FADINARD.

Pas mal... Vous êtes bien bon... Est-ce que vous l'avez suivi à pied ?

ÉMILE.

Du tout, monsieur : j'ai fait monter mon brosseur derrière votre voiture...

FADINARD.

Ah ! bah !... Si j'avais su !... (A part.) J'avais mon fouet. whip

ÉMILE, durement.

Si vous aviez su ?...

FADINARD.

Je l'aurais prié de monter dedans... (A part.) Ah ! mais... il m'agace, l'Africain !

ANAÏS.

Émile, le temps se passe, abrégeons cette visite.

FADINARD.

Je suis tout à fait de l'avis de madame... abrégeons... (A part.) J'attends ma noce.

ÉMILE.

Monsieur, vous auriez grand besoin de quelques leçons de savoir-vivre.

FADINARD, offensé.

Lieutenant ! (Émile se lève. Plus calme.) J'ai fait mes classes...

ÉMILE.

Vous nous avez quittés fort impoliment dans le bois de Vincennes.

FADINARD.

J'étais pressé...

ÉMILE.

Et vous avez laissé tomber, par mégarde sans doute... cette petite pièce de monnaie...

FADINARD, la prenant.

Vingt sous !... tiens ! c'était vingt sous !... Eh bien ! je m'en doutais... (Fouillant à sa poche.) C'est une erreur... je suis fâché que vous ayez pris la peine... (Lui offrant une pièce d'or.) Voilà !

ÉMILE, sans la prendre.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FADINARD.

Vingt francs, pour le chapeau...

ÉMILE, avec colère.

Monsieur !...

ANAÏS, se levant.

Émile !

ÉMILE.

C'est juste ! j'ai promis à madame de rester calme...

FADINARD, fouillant de nouveau à sa poche.

J'ai cru que c'était le prix... Est-ce trois francs de plus ?... Je ne suis pas à ça près.

ÉMILE.

Il ne s'agit pas de ça, monsieur... Nous ne sommes pas venus ici pour réclamer de l'argent.

FADINARD, très étonné.

Non ?... Eh bien !... mais alors... quoi ?...

ÉMILE.

Des excuses, d'abord, monsieur... des excuses à madame.

FADINARD.

Des excuses, moi ?...

ANAÏS.

C'est inutile, je vous dispense...

ÉMILE.

Du tout, madame ; je suis votre cavalier...

FADINARD.

Qu'à cela ne tienne, madame... quoique, à vrai dire, ce ne soit pas moi personnellement qui aie mangé votre chapeau... Et encore, madame... êtes-vous bien sûre que mon cheval n'était pas dans son droit, en grignotant cet article de modes ?

ÉMILE.

Vous dites ?...

FADINARD.

Écoutez donc !... Pourquoi madame accroche-t-elle ses chapeaux dans les arbres ?... Un arbre n'est pas un champignon, peut-être !... Pourquoi se promène-t-elle dans les forêts avec des militaires ?... C'est très louche, ça, madame...

ANAÏS.

Monsieur !...

ÉMILE, avec colère.

Que voulez-vous dire ?

ANAÏS.

Apprenez que M. Tavernier...

FADINARD.

Qui ça, Tavernier ?

ÉMILE, brusquement.

C'est moi, monsieur !

ANAÏS.

Que M. Tavernier... est... mon cousin... Nous avons été élevés ensemble...

FADINARD, à part.

Je connais ça... c'est son Bobin.

ANAÏS.

Et si j'ai consenti à accepter son bras... c'est pour causer de son avenir... de son avancement... pour lui faire de la morale...

FADINARD.

Sans chapeau ?...

ÉMILE, soulevant une chaise et en frappant le parquet avec colère.

Morbleu !...

ANAÏS.

Émile !... pas de bruit !...

ÉMILE.

Permettez, madame...

FADINARD.

Ne cassez donc pas mes chaises !... (A part.) Je vais le flanquer du haut de l'escalier... Non... il pourrait tomber sur la tête de ma noce.

ÉMILE.

Abrégeons, monsieur...

FADINARD.

J'allais le dire... vous m'avez pris mon mot, j'allais le dire !

ÉMILE.

Voulez-vous, oui ou non, faire des excuses à madame ?

FADINARD.

Comment donc !... très volontiers... Je suis pressé... Madame... veuillez, je vous prie, agréer l'assurance de la considération la plus distinguée... avec laquelle... Enfin, j'infligerai une volée à Cocotte.

ÉMILE.

Ça ne suffit pas.

FADINARD.

Non ?... Je la mettrai aux galères à perpétuité.

ÉMILE, frappant du poing sur une chaise.

Monsieur !...

FADINARD.

Ne cassez donc pas mes chaises, vous !

ÉMILE.

Ce n'est pas tout !...

VOIX DE NONANCOURT, dans la coulisse.

Attendez-nous... nous redescendons...

ANAÏS, effrayée.

Ah ! mon Dieu !... quelqu'un !...

FADINARD, à part.

Fichtre ! le beau-père !... S'il trouve une femme ici... tout est rompu !...

ANAÏS, à part.

Surprise chez un étranger !... que devenir ?... (Apercevant le cabinet de droite.) Ah !...

Elle y entre.

FADINARD, courant à elle.

Madame, permettez... (Courant à Émile.) Monsieur...

ÉMILE, entrant à gauche, premier plan.

Renvoyez ces gens-là... nous reprendrons cet entretien.

FADINARD, fermant la porte sur Émile et apercevant Nonancourt qui entre au fond.

Il était temps ! ! !

SCÈNE VI

FADINARD, NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN.

Ils sont tous en costume de noce. — Hélène porte la couronne et le bouquet de mariée.

NONANCOURT.

Mon gendre, tout est rompu !... vous vous conduisez comme un paltoquet...

HÉLÈNE.

Mais, papa...

NONANCOURT.

Silence, ma fille !

FADINARD.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

NONANCOURT.

Toute la noce est en bas... Huit fiacres...

BOBIN.

Un coup d'œil magnifique !

FADINARD.

Eh bien ?

NONANCOURT.

Vous deviez nous recevoir au bas de l'escalier...

BOBIN.

Pour nous embrasser.

NONANCOURT.

Faites des excuses à ma fille...

HÉLÈNE.

Mais, papa...

NONANCOURT.

Silence, ma fille !... (A Fadinard.) Allons, monsieur, des excuses !

FADINARD, à part.

Il paraît que je n'en sortirai pas. (Haut, à Hélène.) Mademoiselle, veuillez, je vous prie, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée...

NONANCOURT, l'interrompant.

Autre chose ! — Pourquoi êtes-vous parti ce matin de Charentonneau sans nous dire adieu ?...

BOBIN.

Il n'a embrassé personne !

NONANCOURT.

Silence, Bobin ! (A Fadinard.) Répondez !

FADINARD.

Dame, vous dormiez !

BOBIN.

Pas vrai ! je cirais mes bottes.

NONANCOURT.

C'est parce que nous sommes des gens de la campagne, des paysans !...

BOBIN, pleurant.

Des *pipiniéristes !*

NONANCOURT.

Ça n'en vaut pas la peine !

FADINARD, à part.

Hein ? comme le porc-épic se développe !

porcupine

NONANCOURT.

Vous méprisez déjà votre famille !

FADINARD.

Tenez, beau-père, purgez-vous... je vous assure que ça vous fera du bien !

NONANCOURT.

Mais le mariage n'est pas encore fait, monsieur... on peut le rompre...

BOBIN.

Rompez, mon oncle, rompez !

NONANCOURT.

Je ne me laisserai pas marcher sur le pied ! (Secouant son pied.) Cristi !

FADINARD.

Qu'est-ce que vous avez ?

NONANCOURT.

J'ai... des souliers vernis, ça me blesse, ça m'agace... ça me turlupine... (Secouant son pied.) Cristi !

HÉLÈNE.

Ça se fera en marchant, papa.

Elle tourne les épaules.

FADINARD, la regardant faire, et à part.

Tiens !... qu'est-ce qu'elle a donc ?

NONANCOURT.

A-t-on apporté un myrte pour moi ?

FADINARD.

Un myrte !... pour quoi faire ?

NONANCOURT.

C'est un emblème, monsieur...

FADINARD.

Ah !

NONANCOURT.

Vous riez de ça !... vous vous moquez de nous... parce que nous sommes des gens de la campagne... des paysans !...

BOBIN, pleurant.

Des *pipiniéristes !*

FADINARD.

Allez, allez !

NONANCOURT.

Mais ça m'est égal... Je veux le placer moi-même dans la chambre à coucher de ma fille, afin qu'elle puisse se dire... (Secouant son pied.) Cristi !

HÉLÈNE, à son père.

Ah ! papa, que vous êtes bon !

Elle tourne les épaules.

FADINARD, à part.

Encore !... ah çà ! mais c'est un tic... je ne l'avais pas remarqué...

HÉLÈNE.

Papa

NONANCOURT.

Hein ?

HÉLÈNE.

J'ai une épingle dans le dos... ça me pique.

FADINARD.

Je disais aussi...

BOBIN, vivement, retroussant ses manches.

Attendez, ma cousine...

FADINARD, l'arrêtant.

Monsieur, restez chez vous !

NONANCOURT.

Bah ! puisqu'ils ont été élevés ensemble...

BOBIN.

C'est ma cousine.

FADINARD.

Ça ne fait rien... on ne marche pas dans les plates-bandes !

NONANCOURT, à sa fille, lui indiquant le cabinet où est Émile.

Tiens, entre là !

FADINARD, à part.

Avec l'Africain... merci !... (Lui barrant le passage.) Non !... pas par là !...

NONANCOURT.

Pourquoi ?

FADINARD.

C'est plein de serruriers.

NONANCOURT, à sa fille.

Alors, marche... secoue-toi... ça la fera descendre. (Secouant son pied.) Cristi ! je n'y tiens plus... je vais mettre des chaussons de lisière.

Il se dirige vers le cabinet où est Anaïs.

FADINARD, lui barrant le passage.

Non !... pas par là !

NONANCOURT.

A cause ?

FADINARD.

Je vais vous dire... c'est plein de fumistes.

NONANCOURT.

Ah çà ! vous logez donc tous les corps d'état ?...

Alors, filons !... ne nous faisons pas attendre... Bobin, donne le bras à ta cousine... Allons, mon gendre, à la mairie !... (Secouant son pied.) Cristi !

FADINARD, à part.

Et les deux autres qui sont là ! (Haut.) Je vous suis .. le temps de prendre mon chapeau, mes gants...

ENSEMBLE.

NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN.

AIR : *Cloches, sonnez !* (*Mariée de Poissy.*)

Vite, mon gendre, en carrosse !
Nos huit fiacres nous attendent en bas.
Et l'on dira : « C'est une noce
Comme à Paris l'on n'en voit pas ! »

FADINARD.

Allez, montez en carrosse !
Cher beau-père, je suis vos pas.
Je cours rejoindre la noce,
Je descends, vous n'attendrez pas.

HÉLÈNE ET BOBIN.

Vite, monsieur, en carrosse, etc.

Nonancourt, Hélène et Bobin sortent par le fond.

SCÈNE VII

FADINARD, ANAÏS, ÉMILE, puis VIRGINIE.

FADINARD, courant vivement vers le cabinet où est la dame.

Venez, madame... vous ne pouvez pas rester chez moi... (Courant au cabinet de gauche.) Allons, monsieur, décampons !...

Virginie entre en riant par la deuxième porte de gauche. Elle tient à la main le morceau de chapeau de paille emporté par Félix, et ne voit pas les personnages en scène. — Pendant ce temps, Fadinard remonte au fond, pour écouter s'éloigner Nonancourt. Il ne voit pas Virginie.

VIRGINIE, à elle-même.

Ah ! ah ! ah ! c'est comique !

ÉMILE, à part.

Ciel ! Virginie !...

ANAÏS, entr'ouvrant la porte.

Ma femme de chambre !... Nous sommes perdus !...

Elle écoute, ainsi qu'Émile, avec anxiété.

VIRGINIE, à elle-même.

Une dame qui va faire manger son chapeau dans le bois de Vincennes avec un militaire !...

FADINARD, se retournant et l'apercevant ; à part.

D'où sort celle-là ?

Il redescend un peu vers la gauche.

VIRGINIE, à elle-même.

Il ressemble à celui de madame... Ça serait drôle tout de même !...

ÉMILE, bas.

Renvoyez cette fille, ou je vous tue !...

VIRGINIE.

Il faut que je sache...

FADINARD, faisant un bond.

Sacrebleu ! (Il arrache le morceau de chapeau des mains de Virginie.) Va-t'en !

VIRGINIE, surprise et effrayée en apercevant Fadinard.

Monsieur ! monsieur !...

FADINARD, la poussant vers la porte du fond.

Va-t'en, ou je te tue !

VIRGINIE, poussant un cri.

Ah !

Elle disparaît.

SCÈNE VIII

ÉMILE, ANAÏS, FADINARD.

FADINARD, revenant.

Quelle est cette créature ?... que signifie ? (Soutenant Anaïs qui entre en chancelant.) Allons ! bon ! elle se trouve mal !

Il l'assied à droite.

ÉMILE, allant à elle.

Anaïs !...

FADINARD.

Madame, dépêchez-vous !... je suis pressé !

VOIX DE NONANCOURT, au bas de l'escalier.

Mon gendre ! mon gendre !

FADINARD.

Voilà ! voilà !

ÉMILE.

Un verre d'eau sucrée, monsieur... un verre d'eau sucrée !

FADINARD, perdant la tête.

Voilà ! voilà !... sacrebleu ! quelle chance !

Il prend ce qu'il faut sur le guéridon et tourne le verre d'eau sucrée.

ÉMILE.

Chère Anaïs !... (A Fadinard brusquement.) Allons donc... morbleu !

FADINARD, tournant l'eau sucrée.

Ça fond, vertubleu ! (A Anaïs.) Madame... je ne voudrais pas vous renvoyer... mais je crois que, si vous retourniez chez vous...

ÉMILE.

Eh ! monsieur, cela n'est plus possible, maintenant !

FADINARD, étonné.

Ah bah !... comment, plus possible ?

ANAÏS, d'une voix altérée.

Cette fille...

FADINARD.

Eh bien ! madame ?...

ANAÏS.

Cette fille est ma femme de chambre... elle a reconnu le chapeau... elle va raconter à mon mari...

FADINARD.

Un mari ?... ah ! saprelotte ! il y a un mari !...

ÉMILE.

Un jaloux, un brutal.

ANAÏS.

Si je rentre sans ce maudit chapeau... lui qui voit tout en noir... il pourra croire des choses...

FADINARD, à part.

Jaunes !

ANAÏS, avec désespoir.

Je suis perdue... compromise !... ah ! j'en ferai une maladie.

FADINARD, vivement.

Pas ici, madame, pas ici !... l'appartement est très malsain.

VOIX DE NONANCOURT, au bas de l'escalier.

Mon gendre ! mon gendre !

FADINARD.

Voilà ! voilà !... (Il boit. Revenant à Émile.) Qu'est-ce que nous décidons ?

ÉMILE, à Anaïs.

Il faut absolument se procurer un chapeau tout semblable... et vous êtes sauvée !

FADINARD, enchanté.

Eh mais, parbleu !... l'Africain a raison !... (Lui offrant le morceau de chapeau.) Tenez, madame... voici l'échantillon... et en visitant les magasins...

ANAÏS.

Moi, monsieur ?... mais je suis mourante !

ÉMILE.

Vous ne voyez donc pas que madame est mourante ?... Eh bien !... ce verre d'eau !...

FADINARD, lui offrant le verre.

Voilà... (Le voyant vide.) Ah ! tiens ! il est bu... (Offrant l'échantillon à Émile.) Mais vous, monsieur... qui n'êtes pas *mourante ?*

ÉMILE.

Moi, monsieur, quitter madame dans un pareil état ?...

VOIX DE NONANCOURT.

Mon gendre ! mon gendre !

FADINARD.

Voilà !... (Allant poser le verre sur la table.) Mais, sapristi ! monsieur... ce chapeau ne viendra pas tout seul sur la tête de madame !...

ÉMILE.

Sans doute. Courez, monsieur, courez !

FADINARD.

Moi ?...

ANAÏS, se levant très agitée.

Au nom du ciel, monsieur, partez vite !

FADINARD, se récriant.

Partez vite est joli !... mais je me marie, madame... j'ai l'honneur de vous faire part de cet affreux événement .. ma noce m'attend au pied de l'escalier...

ÉMILE, brusquement.

Je me moque bien de votre noce !...

FADINARD.

Lieutenant !

ANAÏS.

Surtout, monsieur, choisissez une paille exactement pareille... mon mari connaît le chapeau.

FADINARD.

Mais, madame...

ÉMILE.

Avec des coquelicots...

FADINARD.

Permettez...

ÉMILE.

Nous l'attendrons ici quinze jours, un mois... s'il le faut...

FADINARD.

De façon qu'il me faut galoper après un chapeau... sous peine de placer ma noce en état de vagabondage ! ah ! vous êtes gentil !...

ÉMILE, saisissant une chaise.

Eh bien ! monsieur, partez-vous ?

FADINARD, exaspéré, lui prenant la chaise.

Oui, monsieur, je pars... laissez mes chaises... ne touchez à rien ! sapristi ! (A lui-même.) Je cours chez la première modiste... Mais, qu'est-ce que je vais faire de mes huit fiacres ?... Et le maire qui nous attend !

Il s'assied machinalement sur la chaise qu'il tenait.

VOIX DE NONANCOURT.

Mon gendre ! mon gendre !

FADINARD, se levant et remontant.

Je vais tout conter au beau-père !

ANAÏS.

Par exemple !

ÉMILE.

Pas un mot... ou vous êtes mort !

FADINARD.

Très bien !... ah ! vous êtes gentils !...

VOIX DE NONANCOURT, qui frappe à la porte.

Mon gendre ! mon gendre ! ! !

ANAÏS ET ÉMILE, courant à Fadinard.

N'ouvrez pas !

Ils se jettent chacun à droite et à gauche de la porte qui s'ouvre de façon à ce qu'ils soient cachés par les battants.

SCÈNE IX

FADINARD, ÉMILE et ANAÏS, cachés ; NONANCOURT au fond, puis FÉLIX.

NONANCOURT, paraissant à la porte du fond et tenant un pot de myrte.

Mon gendre, tout est rompu !

Il veut entrer.

FADINARD, lui barrant le passage.

Oui... partons !

NONANCOURT, voulant entrer.

Attendez que je dépose mon myrte.

FADINARD, le faisant reculer.

N'entrez pas !... n'entrez pas !

NONANCOURT.

Pourquoi ?

FADINARD.

C'est plein de tapissiers !... venez !... venez !

Ils disparaissent tous deux. La porte se referme.

ANAÏS, éplorée, se jetant dans les bras d'Émile.

Ah ! Émile !

ÉMILE, de même, en même temps.

Ah ! Anaïs !

FÉLIX, entrant et les voyant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FADINARD
↓
Hélène

(hot)
Anais & Émile
↓
married
to
Beauperthuis
↓
Virginie & Félix
(her mind) (dom. de Fad)

Fadinard has to find un chapeau de paille semblable for Anais because if she doesn't Virginie will marry & tell Anais' husband Beauperthuis

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un salon de modiste. — A gauche, un comptoir parallèle à la cloison latérale. — Au-dessus, sur une étagère, une de ces têtes en carton dont se servent les modistes. Une capote de femme est placée sur cette tête. — Sur le comptoir, un grand registre, encrier, plumes, etc. — A gauche, porte au troisième plan. — A droite, portes aux premier et deuxième plans. — Porte principale au fond. — Banquettes des deux côtés de cette porte. — Chaises. — On ne voit pas un seul article de modes dans cette pièce, excepté la tête en carton. — C'est un salon de modistes, les magasins sont censés être à côté, dans la pièce du deuxième plan de droite. — La porte du fond ouvre sur une antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

CLARA, puis TARDIVEAU.

CLARA, parlant à la cantonade, à la porte de gauche, deuxième plan.

Dépêchez-vous, mesdemoiselles !... cette commande est très pressée... (En scène.) M. Tardiveau n'est pas encore arrivé !... Je n'ai jamais vu de teneur de livres aussi lambin.. Il est trop vieux... j'en prendrai un jeune.

TARDIVEAU, entrant par le fond.

Ouf !... me voilà !... je suis en nage...

Il prend un foulard dans son chapeau et s'essuie le front.

CLARA.

Mon compliment, monsieur Tardiveau... vous arrivez de bonne heure.

TARDIVEAU.

Mademoiselle... ce n'est pas ma faute... je me suis levé à six heures... (A part.) Dieu ! que j'ai chaud !... (Haut.) J'ai fait mon feu, j'ai fait ma barbe, j'ai fait ma soupe, je l'ai mangée...

CLARA.

Votre soupe !... Qu'est-ce que cela me fait ?

TARDIVEAU.

Je ne peux pas prendre de café au lait... ça ne passe pas... et, comme je suis de garde...

CLARA.

Vous ?

TARDIVEAU.

Alors, j'ai été ôter ma tunique... parce que, chez une modiste... l'uniforme...

CLARA.

Ah çà, mais, père Tardiveau, vous avez plus de cinquante-cinq ans...

TARDIVEAU.

J'en ai soixante-deux, mademoiselle... pour vous servir.

CLARA, à part.

Merci bien.

TARDIVEAU.

Mais j'ai obtenu du gouvernement la faveur de continuer mon service...

CLARA.

En voilà du dévouement !

TARDIVEAU.

Non ! oh ! non !... c'est pour me retrouver avec Trouillebert.

CLARA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TARDIVEAU.

Trouillebert ?... un professeur de clarinette... alors, nous nous faisons mettre de garde ensemble, et nous passons la nuit à jouer des verres d'eau sucrée... C'est ma seule faiblesse... la bière ne passe pas.

Il va prendre place dans le comptoir.

CLARA, à part.

Quel vieux maniaque !

TARDIVEAU, à part.

Dieu ! que j'ai chaud !... ma chemise est trempée.

CLARA.

Monsieur Tardiveau, j'ai une course à vous donner, vous allez courir...

TARDIVEAU.

Pardon... j'ai là mon petit vestiaire, et, auparavant, je vous demanderai la permission de passer un gilet de flanelle.

CLARA.

Oui, en revenant... Vous allez courir rue Rambuteau, chez le passementier...

TARDIVEAU.

C'est que...

CLARA.

Vous rapporterez des écharpes tricolores...

TARDIVEAU.

Des écharpes tricolores ?...

CLARA.

C'est pour ce maire de province, vous savez...

TARDIVEAU, sortant du comptoir.

C'est que ma chemise est trempée.

CLARA.

Mais allez donc !... vous n'êtes pas parti ?

TARDIVEAU.

Voilà ! (A part.) Dieu ! que j'ai chaud !... je changerai en revenant...

Il sort par le fond.

SCÈNE II

CLARA, puis FADINARD.

CLARA, seule.

Mes ouvrières sont à l'ouvrage... tout va bien... C'est une bonne idée que j'ai eue de m'établir... Il n'y a que quatre mois, et déjà les pratiques arrivent... Ah ! c'est que je ne suis pas une modiste comme les autres, moi !... Je suis sage, je n'ai pas d'amoureux... pour le moment. (On entend un bruit de voitures.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

FADINARD, entrant vivement.

Madame, il me faut un chapeau de paille, vite, tout de suite, dépêchez-vous !

CLARA.

Un chapeau de... ? (Apercevant Fadinard.) Ah ! mon Dieu !

FADINARD, à part.

Bigre ! Clara !... une ancienne !... et ma noce qui est à la porte ! (Haut, tout en se dirigeant vers la porte.) Vous n'en tenez pas ?... très bien... je reviendrai...

CLARA, l'arrêtant.

Ah ! vous voilà !... et d'où venez-vous ?

FADINARD.

Chut !... pas de bruit... je vous expliquerai ça... J'arrive de Saumur.

CLARA.

Depuis six mois ?

FADINARD.

Oui... j'ai manqué la diligence... (A part.) Fichue rencontre !

CLARA.

Ah ! vous êtes gentil !... c'est comme ça que vous vous conduisez avec les femmes !

FADINARD.

Chut ! pas de bruit !... j'ai quelques légers torts, j'en conviens...

CLARA.

Comment, quelques légers torts ?... Monsieur me dit : « Je vais te conduire au château des Fleurs... nous partons... en route, la pluie nous surprend... et, au lieu de m'offrir un fiacre, vous m'offrez... quoi ?... le passage des Panoramas !

FADINARD, à part.

C'est vrai... j'ai été assez canaille pour ça.

CLARA.

Une fois là, vous me dites : « Attends-moi, je vais chercher un parapluie... » J'attends, et vous revenez... au bout de six mois... sans parapluie !

FADINARD.

Oh ! Clara... tu exagères !... d'abord, il n'y a que cinq mois et demi... quant au parapluie, c'est un oubli... je vais le chercher...

Fausse sortie.

CLARA.

Du tout, du tout... il me faut une explication !

FADINARD, à part.

Sapristi ! et ma noce qui drogue à l'heure... dans huit fiacres.. (Haut.) Clara, ma petite Clara... tu sais si je t'aime.

Il l'embrasse.

CLARA.

Quand je pense que cet être-là avait promis de m'épouser !...

FADINARD, à part.

Comme ça se trouve ! (Haut.) Mais je te le promets toujours...

CLARA.

Oh ! d'abord, si vous en épousiez une autre... je ferais un éclat.

FADINARD.

Oh ! oh ! qu'elle est bête !... moi, épouser une autre femme !... mais la preuve, c'est que je te donne ma pratique... (Changeant de ton.) Ah !... j'ai besoin d'un chapeau de paille d'Italie... tout de suite... avec des coquelicots.

CLARA.

Oui, c'est ça... pour une autre femme !

FADINARD.

Oh ! oh ! qu'elle est bête !... un chapeau de paille pour... non, c'est pour un capitaine de dragons... qui veut faire des traits à son colonel.

CLARA.

Hum ! ce n'est pas bien sûr !... mais je vous pardonne... à une condition.

FADINARD.

Je l'accepte... dépêchons-nous !

CLARA.

C'est que vous dînerez avec moi.

FADINARD.

Parbleu !

CLARA.

Et vous me conduirez ce soir à l'Ambigu.

FADINARD.

Ah ! c'est une bonne idée !... voilà une bonne idée !... J'ai justement ma soirée libre... je me disais comme ça : « Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais donc faire de ma soirée ?... » Voyons les chapeaux !

CLARA.

C'est ici mon salon... venez dans mon magasin et ne faites pas l'œil à mes ouvrières.

Elle entre à droite au deuxième plan. Fadinard va pour la suivre. Nonancourt entre.

SCÈNE III

FADINARD, NONANCOURT, puis HÉLÈNE, BOBIN, VÉZINET et GENS DE LA NOCE DES DEUX SEXES.

NONANCOURT, entrant et tenant un pot de myrte.

Mon gendre !... tout est rompu !

FADINARD, à part.

Pristi ! le beau-père !

NONANCOURT.

Où est monsieur le maire ?

FADINARD.

Tout à l'heure... je le cherche... attendez-moi...

Il entre vivement à droite, deuxième plan. Hélène, Bobin, Vézinet, et les gens de la noce entrent en procession.

CHŒUR.

AIR : *Ne tardons pas* (*Mariée de Poissy*).

Parents, amis,
En ce beau jour réunis,
A la mairie
Entrons en cérémonie.
C'est en ces lieux
Que deux cœurs bien amoureux
Vont, des époux,
Prononcer les serments si doux !

NONANCOURT.

Enfin, nous voilà à la mairie !... mes enfants, je vous recommande de ne pas faire de bêtises... gardez vos gants ceux qui en ont... quant à moi... (Secouant son pied. A part.) Cristi ! il est embêtant, ce myrte !... si j'avais su, je l'aurais laissé dans le fiacre ! (Haut.) Je suis très ému... et toi, ma fille ?

HÉLÈNE.

Papa, ça me pique toujours dans le dos.

NONANCOURT.

Marche, ça la fera descendre.

Hélène remonte.

BOBIN.

Père Nonancourt, déposez votre myrte.

NONANCOURT.

Non ! je ne m'en séparerai qu'avec ma fille ! (A Hélène avec attendrissement.) Hélène !...

AIR de la romance de *l'Amandier.*

Le jour même qui te vit naître
J'empotai ce frêle arbrisseau ;
Je le plaçai sur la fenêtre,
Il grandit près de ton berceau,
Il poussa près de ton berceau.
Et, lorsque ta mère nourrice
Te donnait à teter le soir... (*Bis.*)
Je lui rendais le même office
Au moyen... de mon arrosoir.
Oui, je fus sa mère nourrice
Au moyen de mon arrosoir.

(S'interrompant et secouant son pied.) Cristi. (Remettant le myrte à Bobin.) Tiens ! prends ça... j'ai une crampe !

VÉZINET.

C'est très gentil ici... (Montrant le comptoir.) Voilà le prétoire... (Montrant le livre.) Le registre de l'état civil... nous allons tous signer là-dessus.

BOBIN.

Ceux qui ne savent pas ?

NONANCOURT.

Y feront une croix. (Apercevant la tête en carton.) Tiens ! tiens ! un buste de femme !... ah ! il n'est pas ressemblant !

BOBIN.

Non... celui de Charentonneau est mieux que ça.

HÉLÈNE.

Papa, qu'est-ce qu'on va me faire ?

NONANCOURT.

Rien, ma fille... tu n'auras qu'à dire : Oui, en baissant les yeux... et tout sera fini.

BOBIN.

Tout sera fini !... ah !... (Passant le myrte à Vézinet.) Prends ça, j'ai envie de pleurer...

VÉZINET, qui s'apprêtait à se moucher.

Avec plaisir... (A part.) Diable ! c'est que, moi, j'ai envie de me moucher. (Remettant le myrte à Nonancourt.) Tenez, père Nonancourt.

NONANCOURT.

Merci !(A part.) Si j'avais su, je l'aurais laissé dans le fiacre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TARDIVEAU.

TARDIVEAU, rentrant tout essoufflé, entre dans le comptoir.

Dieu ! que j'ai chaud ! (Il pose sur le comptoir des écharpes tricolores.) Ma chemise est trempée !

NONANCOURT, apercevant Tardiveau et les écharpes.

Hum ! voici monsieur le maire avec son écharpe... gardez vos gants.

BOBIN, bas.

Mon oncle, j'en ai perdu un...

NONANCOURT.

Mets ta main dans ta poche. (Bobin met la main gantée dans sa poche.) Pas celle-là, imbécile.

Il les met toutes les deux. Tardiveau a pris un gilet de flanelle sous le comptoir.

TARDIVEAU, à part.

Enfin, je vais pouvoir changer !

NONANCOURT prend Hélène par la main et la présente à Tardiveau.

Monsieur, voici la mariée... (Bas.) Salue !

Hélène fait plusieurs révérences.

TARDIVEAU, cachant vivement son gilet de flanelle et à part.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

NONANCOURT.

C'est ma fille.

BOBIN.

Ma cousine...

NONANCOURT.

Je suis son père...

BOBIN.

Je suis son cousin.

NONANCOURT.

Et voilà nos parents. (Aux autres.) Saluez !

Toute la noce salue.

TARDIVEAU rend des saluts à droite et à gauche, à part.

Ils sont très polis... mais ils vont m'empêcher de changer.

NONANCOURT.

Voulez-vous commencer par prendre les noms ?

Il pose son myrte sur le comptoir.

TARDIVEAU.

Volontiers. (Il ouvre le grand livre et dit à part.) C'est une noce de campagne qui vient faire des emplettes.

NONANCOURT.

Y êtes-vous ? (Dictant.) Antoine, Petit-Pierre...

TARDIVEAU.

Les prénoms sont inutiles.

NONANCOURT.

Ah ! (Aux gens de la noce.) A Charentonneau, on les demande.

TARDIVEAU.

Dépêchons-nous, monsieur... j'ai extrêmement chaud.

NONANCOURT.

Oui. (Dictant.) Antoine Voiture, Petit-Pierre, dit Nonancourt. (S'interrompant.) Cristi !... Pardonnez à mon émotion... j'ai un soulier qui me blesse... (Ouvrant ses bras à Hélène.) Ah ! ma fille...

HÉLÈNE.

Ah ! papa, ça me pique toujours.

TARDIVEAU.

Monsieur, ne perdons pas de temps. (A part.) Bien sûr je vais attraper une pleurésie. Votre adresse ?

NONANCOURT.

Citoyen majeur.

TARDIVEAU.

Où demeurez-vous donc ?

NONANCOURT.

Pépiniériste. — Gardiner
Greenhouse

BOBIN.

Membre de la société d'horticulture de Syracuse.

TARDIVEAU.

Mais c'est inutile !

NONANCOURT.

Né à Grosbois, le 7 décembre, nonante-huit.

TARDIVEAU.

En voilà assez ! Je ne vous demande pas votre biographie !

NONANCOURT.

J'ai fini... (A part.) Il est caustique, ce maire. (A Vézinet.) A vous.

Vézinet ne bouge pas.

BOBIN, le poussant.

A vous !

VÉZINET s'avance majestueusement près du comptoir.

Monsieur, avant d'accepter la mission de témoin...

TARDIVEAU.

Pardon...

VÉZINET, continuant.

Je me suis pénétré de mes devoirs...

NONANCOURT, à part.

Où diable est passé mon gendre ?

VÉZINET.

Il m'a paru qu'un témoin devait réunir trois qualités...

TARDIVEAU.

Mais, monsieur...

VÉZINET.

La première...

BOBIN, entr'ouvrant la porte de droite, deuxième plan.

Ah ! mon oncle ! venez voir.

NONANCOURT.

Quoi donc ?... (Regardant et poussant un cri.) Nom d'un pépin !!! Mon gendre qui embrasse une femme...

TOUS.

Oh !

Rumeur dans la noce.

BOBIN.

Le polisson !

HÉLÈNE.

C'est affreux !

NONANCOURT.

Le jour de ses noces !

VÉZINET, qui n'a rien entendu, à Tardiveau.

La seconde est d'être Français... ou tout au moins naturalisé.

NONANCOURT, à Tardiveau.

Arrêtez !... Ça n'ira pas plus loin !... Je romps tout... Biffez, monsieur, biffez ! (Tardiveau biffe.) Je reprends ma fille. — Bobin, je te la donne !

BOBIN, joyeux.

Ah ! mon oncle !...

SCÈNE V

LES MÊMES, FADINARD.

TOUS, en voyant paraître Fadinard.

Ah ! le voilà !

CHŒUR. — ENSEMBLE.

AIR : *C'est vraiment une horreur* (*Tentations d'Antoinette*, fin du 3e acte).

Ah ! vraiment c'est affreux !
C'est un trait scandaleux !
C'est honteux !
Odieux !
Oui, c'est monstrueux !

FADINARD.

Quel courroux orageux !
Qu'ai-je donc fait d'affreux,
De honteux,
D'odieux,
De si monstrueux ?

Mais qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi avez-vous quitté les fiacres ?

NONANCOURT.

Mon gendre, tout est rompu !

FADINARD.

C'est convenu.

NONANCOURT.

Vous me rappelez les orgies de la Régence ! fi, monsieur, fi !

BOBIN ET LES INVITÉS.

Fi ! fi !

FADINARD.

Mais qu'est-ce que j'ai encore fait ?

TOUS.

Oh !

NONANCOURT.

Vous me le demandez ?... Non !... Tu me le demandes ! Quand je viens de te surprendre avec ta Colombine... arlequin !

FADINARD, à part.

Fichtre ! il m'a vu ! (Haut.) Alors, je ne le nierai pas.

TOUS.

Ah !

HÉLÈNE, pleurant.

Il l'avoue !

BOBIN.

Pauvre cousine ! (Embrassant Hélène.) Fi, monsieur, fi !

FADINARD.

Tenez-vous donc tranquille, vous !... (A Bobin, le repoussant.) On ne marche pas dans les plates-bandes.

BOBIN.

C'est ma cousine !

NONANCOURT.

C'est permis.

FADINARD.

Ah ! c'est permis... Eh bien ! cette dame que j'ai embrassée est ma cousine aussi.

TOUS.

Ah ! ! !

NONANCOURT.

Présentez-la-moi... je vais l'inviter à la noce.

FADINARD, à part.

Il ne manquerait plus que ça ! (Haut.) C'est inutile... elle n'accepterait pas... elle est en deuil.

NONANCOURT.

En robe rose ?

FADINARD.

Oui, c'est de son mari.

NONANCOURT.

Ah ! (A Tardiveau.) Monsieur, je renoue ! Bobin, je te la retire.

BOBIN, vexé, à part.

Vieux tourniquet !

NONANCOURT.

Nous pouvons commencer... (Aux autres.) Prenons place.

Toute la noce s'assied à droite, en face de Tardiveau.

FADINARD, à l'extrême gauche, sur le devant, à part.

Que diable font-ils là ?

TARDIVEAU, quittant son grand livre et allant prendre son gilet de flanelle à l'extrémité du comptoir, à part.

Non ! je ne veux pas rester comme ça...

NONANCOURT, à la noce.

Eh bien ! il s'en va ?... Il paraît que ce n'est pas ici qu'on marie.

TARDIVEAU, son gilet de flanelle à la main, à part.

Il faut absolument que je change.

Il sort du comptoir, par l'avant-scène.

NONANCOURT, à la noce.

Suivons monsieur le maire !

Il prend son myrte sur le comptoir, et passe dans le comptoir en suivant Tardiveau. Toute la noce suit Nonancourt à la file ; Bobin prend le registre, Vézinet, l'écharpe ; d'autres l'encrier, la plume, la règle. Nonancourt donne le bras à sa fille. Tardiveau, se voyant suivi, ne sait ce que cela signifie, et sort précipitamment par la droite, premier plan.

CHŒUR.

AIR : *Vite ! que l'on se rende* (*Tentations d'Antoinette*).

Puisque ce dignitaire
Daigne guider nos pas,
Suivons monsieur le maire
Et ne le quittons pas !

SCÈNE VI

FADINARD, puis CLARA.

FADINARD, seul.

Qu'est-ce qu'ils font ?... où vont-ils ?

CLARA, entrant par la droite, deuxième plan.

Monsieur Fadinard !

FADINARD.

Ah ! Clara !...

CLARA.

Dites donc... voici votre échantillon... Je n'ai rien de pareil à ça.

FADINARD.

Comment !

CLARA.

C'est une paille très fine... qui n'est pas dans

le commerce... Oh ! vous n'en trouverez nulle part, allez !

Elle lui rend le fragment de chapeau.

FADINARD, à part.

Sapristi ! me voilà bien !

CLARA.

Si vous voulez attendre quinze jours, je vous en ferai venir un de Florence ?

FADINARD.

Quinze jours !... Petite bûche !

CLARA.

Je n'en connais qu'un semblable à Paris.

FADINARD, vivement.

Je l'achète !

CLARA.

Oui, mais il n'est pas à vendre... Je l'ai monté, il y a huit jours, pour madame la baronne de Champigny.

Clara s'approche du comptoir et range dans le magasin.

FADINARD, à part, se promenant.

Une baronne !... Je ne peux pas me présenter chez elle et lui dire : « Madame, combien le chapeau ?... »

Ma foi, tant pis pour ce monsieur et cette dame !... je vais d'abord me marier, et après...

SCÈNE VII

LES MÊMES, TARDIVEAU, TOUTE LA NOCE.

TARDIVEAU. Il entre très effaré par la porte du fond, il tient son gilet de flanelle à la main.

Dieu ! que j'ai chaud !

Au même instant, toute la noce débouche à sa suite. Nonancourt avec son myrte, Bobin portant le registre et Vézinet l'écharpe. Tardiveau, en les voyant, reprend sa course et entre à gauche.

CHŒUR.

Même chœur que ci-dessus.

Puisque ce dignitaire,
Etc.

CLARA, stupéfaite.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle entre à gauche.

FADINARD.

Quel commerce font-ils là ?... Père Nonancourt !

Il va suivre la noce, lorsqu'il est arrêté par Félix qui entre vivement par le fond.

SCÈNE VIII

FADINARD, FÉLIX, puis CLARA.

FÉLIX.

Monsieur, je viens de la maison.

FADINARD, vivement.

Eh bien ! ce militaire ?...

FÉLIX.

Il jure... il grince... il casse les chaises...

FADINARD.

Sapristi !

FÉLIX.

Il dit que vous le faites poser... que vous deviez être de retour dans dix minutes... mais qu'il vous repincera tôt ou tard quand vous rentrerez...

FADINARD.

Félix, tu es mon domestique, je t'ordonne de le flanquer par la fenêtre.

FÉLIX.

Il ne s'y prêterait pas.

FADINARD, vivement.

Et la dame ?... la dame ?...

FÉLIX.

Elle a des attaques de nerfs... elle se roule... elle pleure !

FADINARD.

Ça séchera.

FÉLIX.

Alors, on a envoyé chercher le médecin, il l'a fait mettre au lit et il ne la quitte pas.

FADINARD, criant.

Au lit ?... où ça, au lit ?... dans quel lit ?...

FÉLIX.

Dans le vôtre, monsieur !

FADINARD, avec force.

Profanation !... je ne veux pas !... la couche de mon Hélène... que je n'osais pas même étrenner du regard !... et voilà une dame qui vient y rouler ses nerfs !... Va, cours... fais-la lever... tire les couvertures...

FÉLIX.

Mais, monsieur...

FADINARD.

Dis-leur que j'ai trouvé l'objet... que je suis sur la piste !...

FÉLIX.

Quel objet ?

FADINARD, le poussant.

Va donc, animal !... (A lui-même.) Il n'y a plus à hésiter... Une malade chez moi, un médecin !... il me faut ce chapeau à tout prix !... dussé-je le conquérir sur une tête couronnée... ou au sommet de l'obélisque !... Oui, mais... qu'est-ce que je vais faire de ma noce ?... Une idée !... si je les introduisais dans la colonne !... C'est ça... je dirai au gardien : « Je retiens le monument pour douze heures ; ne laissez sortir personne !... » (A Clara qui rentre étonnée par la gauche, en regardant à la cantonade. — La ramenant vivement sur le devant.) Clara !... vite !... où demeure-t-elle ?...

CLARA.

Qui ça ?

FADINARD.

Ta baronne !

CLARA.

Quelle baronne ?

FADINARD.

La baronne au chapeau, crétine !...

CLARA, se révoltant.

Ah ! mais, dites donc !...

FADINARD.

Non !... cher ange !... je voulais dire : cher ange !... Donne-moi son adresse.

CLARA.

M. Tardiveau va vous y conduire... le voici... Mais, vous m'épouserez ?...

FADINARD.

Parbleu !...

SCÈNE IX

FADINARD, CLARA, TARDIVEAU, puis TOUTE LA NOCE.

TARDIVEAU, entrant par la gauche, et de plus en plus effaré.

Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?... Pourquoi diable me suivent-ils ?... Impossible de changer !...

CLARA.

Vite, conduisez monsieur chez la baronne de Champigny.

TARDIVEAU.

Mais, madame...

FADINARD.

Dépêchons-nous... c'est pressé !... (A Tardiveau.) J'ai huit fiacres... prenez le premier...

Il l'entraîne par le fond. Toute la noce débouche par la gauche et s'élance à la suite de Tardiveau et de Fadinard.

CHŒUR.

Même chœur que le précédent.

Puisque ce dignitaire,
Etc.

Clara, voyant emporter son grand livre, veut le retenir ; le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un riche salon. — Trois portes au fond s'ouvrant sur la salle à manger. — A gauche, une porte conduisant dans les autres pièces de l'appartement. — Sur le devant, une causeuse. — A droite, porte principale d'entrée ; plus loin, une porte de cabinet. — Sur le devant, adossé à la cloison, un piano ; ameublement somptueux.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE DE CHAMPIGNY, ACHILLE DE ROSALBA.

Au lever du rideau, les trois portes du fond sont ouvertes, on aperçoit une table splendidement servie.

ACHILLE, entrant par la droite et regardant dans la coulisse.

Charmant ! ravissant !... c'est décoré avec un goût !... (Regardant au fond.) Et par ici... une table servie !...

LA BARONNE, entrant par la gauche.

Curieux !...

ACHILLE.

Ah çà ! ma chère cousine... vous nous invitez à une matinée musicale, et je vois les préparatifs d'un souper... Qu'est-ce que cela signifie ?

LA BARONNE.

Cela signifie, mon cher vicomte, que j'ai l'intention de garder mes invités le plus longtemps possible... Après le concert, on dînera, et, après le dîner, on dansera... Voilà le programme.

ACHILLE.

Je m'y conformerai... Est-ce que vous avez beaucoup de chanteurs ?

LA BARONNE.

Oui ; pourquoi ?

ACHILLE.

C'est que je vous aurais priée de me conserver une petite place... j'ai composé une romance...

LA BARONNE, à part.

Aïe !...

ACHILLE.

Le titre est délicieux : *Brise du soir !*

LA BARONNE.

C'est neuf surtout.

ACHILLE.

Quant à l'idée... c'est plein de fraîcheur... on fait les foins... un jeune pâtre est assis dans la prairie...

LA BARONNE.

Certainement... c'est très gentil... en famille... pendant qu'on fait le whist... Mais, aujourd'hui, mon cousin... place aux artistes !... Nous aurons les premiers talents, et, parmi eux, le chanteur à la mode, le fameux Nisnardi de Bologne.

ACHILLE.

Nisnardi !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA BARONNE.

Un ténor, arrivé depuis huit jours à Paris, et qui est déjà célèbre... on se l'arrache.

ACHILLE.

Je ne le connais pas.

LA BARONNE.

Ni moi... mais j'y tenais... je lui ai fait offrir trois mille francs pour chanter deux morceaux...

ACHILLE.

Prenez *Brise du soir*... pour rien !

LA BARONNE, souriant.

C'est trop cher... Ce matin, j'ai reçu la réponse du signor Nisnardi... la voici !...

ACHILLE.

Ah ! un autographe... voyons !...

LA BARONNE, lisant.

« Madame, vous me demandez deux morceaux, j'en chanterai trois... Vous m'offrez mille écus, ce n'est pas assez... »

ACHILLE.

Mazette !...

LA BARONNE, continuant.

« Je n'accepterai qu'une fleur de votre bouquet. »

ACHILLE.

Ah !... c'est délicat !... c'est... tiens ! j'en ferai une romance !...

LA BARONNE.

C'est un homme charmant !... Jeudi dernier, il a chanté chez la comtesse de Bray... qui a de si jolis pieds... vous savez ?...

ACHILLE.

Oui... Eh bien !...

LA BARONNE.

Devinez ce qu'il lui a demandé ?

ACHILLE.

Dame ! je ne sais pas... un pot de giroflées ?

LA BARONNE.

Non... un soulier de bal !

ACHILLE.

Un soulier !... Ah ! voilà un original !

LA BARONNE.

Il est plein de fantaisies.

ACHILLE.

Après ça... tant qu'elles ne passeront pas la cheville...

LA BARONNE.

Vicomte !...

ACHILLE.

Dame ! écoutez donc !... un ténor !...

On entend le bruit de plusieurs voitures.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu !... seraient-ce déjà mes invités ?... Mon cousin, veuillez me remplacer, je ne serai pas longtemps.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE II

ACHILLE, puis UN DOMESTIQUE.

ACHILLE, à la baronne qui sort.

Soyez tranquille, belle cousine... comptez sur moi.

UN DOMESTIQUE, entrant par la droite.

Il y a là un monsieur qui demande à parler à madame la baronne de Champigny.

ACHILLE.

Son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'a pas voulu le donner... Il dit que c'est lui qui a eu l'honneur d'écrire ce matin à madame la baronne.

ACHILLE, à part.

Ah ! j'y suis... le chanteur, l'homme au soulier, je suis curieux de le voir... Diable !... il est exact... On voit bien que c'est un étranger... N'importe !... un homme qui refuse trois mille francs, on doit le ménager d'égards... (Au domestique.) Faites entrer... (A part.) D'ailleurs, c'est un musicien, un confrère...

La Baronne has mistaken Fadinard for Nisnaud the musician.

SCÈNE III

FADINARD, ACHILLE.

FADINARD, paraissant à droite, très timidement.

Pardon, monsieur !...

Le domestique sort.

ACHILLE.

Entrez donc, mon cher, entrez donc !...

FADINARD, embarrassé et s'avançant avec force saluts.

Je vous remercie... j'étais bien là... (Il met son

chapeau sur sa tête et l'ôte vivement.) Ah !... (A part.) Je ne sais plus ce que je fais... ces domestiques... ce salon doré... (Indiquant la droite) ces grands portraits de famille qui avaient l'air de me dire : « Veux-tu t'en aller ! nous ne vendons pas de chapeaux !... » Tout ça m'a donné un trac !...

ACHILLE, le lorgnant, à part.

Il a bien l'air d'un Italien !... Quel drôle de gilet !... (Il rit en le lorgnant.) Eh eh eh !

FADINARD, lui faisant plusieurs saluts.

Monsieur... j'ai bien l'honneur... de vous saluer... (A part.) C'est quelque majordome !...

ACHILLE.

Asseyez-vous donc !...

FADINARD.

Non, merci... je suis trop fatigué... c'est-à-dire... je suis venu en fiacre...

ACHILLE, riant.

En fiacre ?... c'est charmant !

FADINARD.

C'est plus dur... que charmant.

ACHILLE.

Nous parlions de vous à l'instant !... Ah ! mon vaillard ! il paraît que vous aimez les petits pieds ?...

FADINARD, étonné.

Aux truffes ?...

ACHILLE.

Ah ! très joli !... C'est égal, votre histoire de soulier est adorable... adorable !...

FADINARD, à part.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il me chante ?... (Haut.) Pardon... s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler à madame la baronne...

ACHILLE.

C'est prodigieux, mon cher... vous n'avez pas le moindre accent...

FADINARD.

Oh ! vous me flattez...

ACHILLE.

Ma parole ! vous seriez de Nanterre...

FADINARD, à part.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il me chante ?... (Haut.) Pardon... s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler...

ACHILLE.

A madame de Champigny ?... Elle va venir, elle est à sa toilette... et je suis chargé de la remplacer, moi, son cousin, le vicomte Achille de Rosalba.

FADINARD, à part.

Un vicomte !... (Il lui fait plusieurs saluts, à part.) Je n'oserai jamais marchander un chapeau de paille à ces gens-là !...

ACHILLE, l'appelant.

Dites donc ?...

FADINARD, allant à lui.

Monsieur le vicomte ?...

ACHILLE, s'appuyant sur son épaule.

Qu'est-ce que vous penseriez d'une romance intitulée : *Brise du soir ?*

FADINARD.

Moi ?... mais... Et vous ?

ACHILLE.

C'est plein de fraîcheur... On fait les foins... un jeune pâtre...

FADINARD, retirant son épaule de dessous le bras d'Achille.

Pardon... s'il n'y a pas d'indiscrétion, je désirerais parler...

ACHILLE.

C'est juste... Je cours la prévenir... Enchanté, mon cher, d'avoir fait votre connaissance...

FADINARD.

Oh ! monsieur le vicomte !... c'est moi... qui...

ACHILLE, sortant.

C'est qu'il n'a pas le moindre accent... pas le moindre !...

Il sort à gauche.

SCÈNE IV

FADINARD, seul.

Enfin, me voici chez la baronne !... Elle est prévenue de ma visite ; en sortant de chez Clara, la modiste, je lui ai vite écrit un billet pour lui demander une audience... Je lui ai tout raconté, j'ai fini par cette phrase que je crois pathétique : « Madame, deux têtes sont attachées à votre chapeau... rappelez-vous que le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme !. . » Je crois que ça fera bien, et j'ai signé : *le comte de Fadinard*. Ça ne fera pas mal non plus... parce qu'une baronne... Sapristi ! elle met le temps à sa toilette !... et ma diable de noce qui est toujours là, en bas... C'est qu'il n'y a pas à dire, ils ne veulent pas me lâcher... depuis ce matin, je suis dans la situation d'un homme qui se serait posé une place de fiacres... pas sur l'estomac !... c'est très incommode... pour

aller dans le monde... sans compter le beau-père... mon porc-épic... qui a toujours le nez à la portière pour me crier : « Mon gendre, êtes-vous bien ?... Mon gendre, quel est ce monument ?... Mon gendre, où allons-nous ?... » Alors, pour m'en débarrasser, je lui ai répondu: «Au *Veau qui tète !*»... et ils se croient dans la cour de cet établissement ; mais j'ai recommandé aux cochers de ne laisser monter personne... Je n'éprouve pas le besoin de présenter ma famille à la baronne... Sapristi ! elle met le temps à sa toilette !... si elle savait que j'ai chez moi deux enragés qui disloquent mes meubles... et que, ce soir, peut-être... je n'aurai pas même une chaise à offrir à ma femme... pour reposer sa tête... Oui, à ma femme !... Ah ! tiens ! je ne vous ai pas dit... un détail !... je suis marié !... c'est fini !... Que voulez-vous !... le beau-père écumait... sa fille pleurait et Bobin m'embrassait... Alors, j'ai profité d'un embarras de voitures pour entrer à la mairie et, de là, à l'église... Pauvre Hélène !... si vous l'aviez vue avec son air de colombe !... (Changeant de ton.) Ah ! sapristi ! elle met le temps à sa toilette !... Ah ! la voici !...

SCÈNE V

FADINARD, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant par la gauche, en toilette de bal et avec un bouquet.

Mille pardons, cher monsieur, de vous avoir fait attendre...

FADINARD.

C'est moi, madame, qui suis confus... (Dans son trouble, il remet son chapeau sur sa tête et l'ôte vivement, à part.) Bien ! voilà mon trac qui me reprend.

LA BARONNE.

Je vous remercie d'être venu de bonne heure... nous pourrons causer... Vous n'avez pas froid ?

FADINARD, s'essuyant le front.

Merci... je suis venu en fiacre...

LA BARONNE.

Ah ! dame ! il y a une chose que je ne puis pas vous donner... c'est le ciel de l'Italie.

FADINARD.

Ah ! madame !... d'abord, je ne l'accepterais pas... ça me gênerait... et puis, ce n'est pas là ce que je suis venu chercher...

LA BARONNE.

Je le pense bien... Quel magnifique pays que l'Italie !

FADINARD.

Ah ! oui !... (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc à parler de l'Italie ?

LA BARONNE.

AIR de *la Fée aux roses.*

Le souvenir retrace à mon âme charmée
Ses palais somptueux, ses monts et ses coteaux...

FADINARD, comme pour lui rappeler le but de sa visite.

Et ses chapeaux !

LA BARONNE.

Et ses bois d'orangers où la brise embaumée
Mêle des chants d'amour aux chansons des oiseaux ;
Son golfe aux tièdes eaux
Berçant mille vaisseaux ;
Et ses blés d'or si beaux...

FADINARD, de même.

(Dont on fait de très jolis chapeaux...
Que mangent les chevaux !)

LA BARONNE, étonnée.

Comment ?

FADINARD, un peu ému.

Madame la baronne a sans doute reçu le billet que je lui ai fait l'honneur... non ! que je me suis fait l'honneur... c'est à-dire que j'ai eu l'honneur de lui écrire ?...

LA BARONNE.

Certainement... c'est d'une délicatesse...

Elle s'assied sur la causeuse et fait signe à Fadinard de prendre une chaise.

FADINARD.

Vous avez dû me trouver bien indiscret...

LA BARONNE.

Du tout.

FADINARD, s'asseyant sur une chaise, près de la baronne.

Je demanderai à madame la baronne la permission de lui rappeler... que le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme.

LA BARONNE, étonnée.

Plaît-il ?

FADINARD.

Je dis... le dévouement est la plus belle coiffure d'une femme.

LA BARONNE.

Sans doute. (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

FADINARD, à part.

Elle a compris... elle va me remettre le chapeau...

LA BARONNE.

Convenez que c'est une belle chose que la musique !...

FADINARD.

Hein ?

LA BARONNE.

Quelle langue ! quel feu ! quelle passion !

FADINARD, se montant à froid.

Oh ! ne m'en parlez pas ! la musique !... la musique ! !... la musique ! ! ! (A part.) Elle va me remettre le chapeau.

LA BARONNE.

Pourquoi ne faites-vous pas travailler Rossini, vous ?

FADINARD.

Moi ? (A part.) Elle a une conversation très décousue, cette femme-là ! (Haut.) Je rappellerai à madame la baronne que j'ai eu l'honneur de lui écrire un billet...

LA BARONNE.

Un billet délicieux et que je garderai toujours !... croyez le bien... toujours... toujours !

FADINARD, à part.

Comment ! voilà tout ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous pensez d'Alboni ?

FADINARD.

Rien du tout !... mais je ferai observer à madame la baronne... que, dans ce billet, je lui demandais...

LA BARONNE.

Ah ! folle que je suis ! (Regardant son bouquet.) Vous y tenez donc beaucoup ?

FADINARD, se levant, et avec force.

Si j'y tiens !... Comme l'Arabe à son coursier !

LA BARONNE, se levant.

Oh ! oh ! quelle chaleur méridionale ! (Elle se dirige ers le piano pour détacher une fleur de son bouquet.) Il y urait de la cruauté à vous faire attendre plus longemps...

FADINARD, sur le devant de la scène, à part.

Enfin, je vais le tenir, ce malheureux chapeau ! Je pourrai rentrer chez moi... (Tirant sa bourse.) Il 'agit maintenant... Dois-je marchander ?... Non ! ne baronne !... ne soyons pas crasseux !

LA BARONNE, lui remettant gracieusement une fleur.

Voici, monsieur, je paye comptant.

FADINARD, prenant la fleur avec stupéfaction.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Un œillet d'Inde ! ! ! Ah çà ! elle n'a donc pas reçu ma lettre ?... je porterai plainte contre le facteur !...

SCÈNE VI

FADINARD, LA BARONNE,
INVITÉS DES DEUX SEXES. Les invités entrent par la droite.

CHŒUR.

AIR de Nargeot.

LES INVITÉS.

Quel plaisir
De venir
Chez l'amie
Qui nous convie.
Heureux jours
Qui toujours
Auprès d'elle semblent trop courts.

LA BARONNE.

De remplir
Son désir,
Votre amie
Vous remercie.
Heureux jours
Qui toujours
Près de vous me semblent trop courts.

Je vous ai promis
Un chanteur exquis,
Saluez, voici
Le fameux Nisnardi.

FADINARD, à part.

Qui, moi, Nisnardi !
Que diable est ceci ?

LA BARONNE.

Rival du grand Rubini !

FADINARD.

Mais non !... quelle erreur !

LA BARONNE, souriant.

Taisez-vous, monsieur !
De Bologne les bravos
Ont des échos.

FADINARD, à part.

Pour rester ici,
Soyons Nisnardi
Au lieu de Fadinardi.

(Parlé.) Je ne le nierai pas, mesdames... je suis Nisnardi ! le grand Nisnardi !... (A part.) Sans ça, on me flanquerait à la porte.

TOUS, saluant.

Signor !...

LA BARONNE.

En attendant que nous soyons tous réunis pour applaudir le rossignol de Bologne... si ces dames voulaient faire un tour dans les jardins...

REPRISE.

LES INVITÉS.

Quel plaisir,
Etc.

LA BARONNE.

De remplir,
Etc.

FADINARD.

Quel plaisir
De courir
Après des pailles d'Italie !
Le jour
Qu'on se marie
Et qu'on se doit tout à l'amour !

FADINARD, à part.

Au fait, c'est peut-être un moyen. (Allant à la baronne qui allait sortir avec ses invités par la gauche.) Pardon, madame la baronne... j'aurais une petite prière à vous adresser... mais je n'ose...

SCÈNE VII

FADINARD, LA BARONNE, puis UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA BARONNE.

Parlez ! vous savez que je n'ai rien à refuser au signor Nisnardi.

FADINARD.

C'est que... ma demande va vous paraître bien fantasque... bien folle...

LA BARONNE, à part.

Ah ! mon Dieu, je crois qu'il a regardé mes souers !...

FADINARD.

Entre nous, voyez-vous, je suis un drôle de orps... Vous savez... les artistes !... et il me passe ar la tête mille fantaisies.

LA BARONNE.

Je le sais.

FADINARD.

Ah ! tant mieux !... et quand on refuse de les atisfaire... ça me prend ici... à la gorge... je parle omme ça... (Simulant l'extinction de voix.) Impossible le chanter !...

LA BARONNE, à part.

Ah ! mon Dieu ! et mon concert ! (Haut.) Parlez, nonsieur, que vous faut-il ? que désirez-vous ?

FADINARD.

Ah ! voilà !... c'est très difficile à demander...

LA BARONNE, à part.

Il me fait peur... il ne regarde plus mes souliers.

FADINARD.

Je sens que, si vous ne m'encouragez pas un peu... c'est tellement en dehors des usages...

LA BARONNE, vivement.

Mon bouquet peut-être ?

FADINARD.

Non, ce n'est pas cela... c'est infiniment plus excentrique...

LA BARONNE, à part.

Comme il me regarde !... Je suis presque fâchée de l'avoir annoncé à mes invités.

FADINARD.

Mon Dieu ! que vous avez donc de jolis cheveux !

LA BARONNE, se reculant vivement et à part.

Des cheveux !... par exemple !

FADINARD.

Ils me rappellent un délicieux chapeau que vous portiez hier...

LA BARONNE.

A Chantilly ?...

FADINARD, vivement.

Précisément... Ah ! le délicieux chapeau ! le ravissant chapeau !

LA BARONNE.

Comment, monsieur... c'est cela ?

FADINARD, avec feu.

AIR : *Quand les oiseaux.*

Oui, je n'osais pas vous le dire !...
Mais, enfin, le mot est lâché !

Après ce chapeau je soupire,
Mon bonheur s'y trouve... accroché.
Sous cette coiffure jolie
Mon œil ébloui rencontra
Les traits divins que voilà ;
Et je me dis : « Si, pour la vie
L'image doit m'être ravie...
Le cadre au moins me restera !

A part.

Quel plat madrigal je fais là !

Haut.

Oui, le cadre me restera !

LA BARONNE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !

FADINARD, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! (A part, sérieux.) Je l'aurai !

LA BARONNE.

Je comprends... c'est pour faire pendant au soulier...

FADINARD.

Quel soulier ?

LA BARONNE, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !

FADINARD, riant.

Ah ! ah ! ah ! (A part, sérieux.) Quel soulier ?

LA BARONNE, tout en riant.

Soyez tranquille, monsieur... ce chapeau...

FADINARD.

Ah !

LA BARONNE.

Demain... je vous l'enverrai...

FADINARD.

Non, tout de suite... tout de suite !

LA BARONNE.

Mais cependant...

FADINARD, reprenant son extinction de voix.

Tenez... entendez-vous ?... Ma voix... je l'ai dans les talons... Hoû ! hoû !

LA BARONNE, agitant vivement une sonnette.

Ah ! mon Dieu ! Clotilde ! Clotilde !... (Une femme de chambre paraît à droite, la baronne lui dit vivement un mot à l'oreille ; elle sort.) Dans cinq minutes, vous serez satisfait... (Riant.) Je vous demande pardon... Ah ! ah !... Mais un chapeau !... c'est si original !... Ah ! ah ! ah !

Elle sort à gauche en riant.

SCÈNE VIII

FADINARD, puis NONANCOURT, puis UN DOMESTIQUE.

FADINARD, seul.

Dans cinq minutes, j'aurai décampé avec le hapeau... je laisserai ma bourse en payement. Riant.) Ah ! ah !... je pense au père Nonancourt... oit-il rager dans son fiacre !

ONANCOURT paraît à la porte de la salle à manger ; il a une serviette à la boutonnière et des rubans de diverses couleurs au revers de son habit.

Où diable est donc passé mon gendre ?...

FADINARD.

Le beau-père !

NONANCOURT, un peu gris.

Mon gendre, tout est rompu !

FADINARD, se retournant.

Hein ?... vous ! Qu'est-ce que vous faites là ?

NONANCOURT.

Nous dînons.

FADINARD.

Où ça ?

NONANCOURT.

Là !

FADINARD, à part.

Sapristi ! le dîner de la baronne !

NONANCOURT.

Satané *Veau qui tète !*... quelle crâne maison !... j'y reviendrai quelquefois !

FADINARD.

Permettez !...

NONANCOURT.

Mais, c'est égal, votre conduite est celle d'un pas grand'chose !

FADINARD.

Beau-père !

NONANCOURT.

Abandonner votre femme le jour de la noce, la laisser dîner sans vous !...

FADINARD.

Et les autres ?

NONANCOURT.

Ils dévorent !

FADINARD.

Me voilà bien !... je sens une sueur froide...

Il arrache la serviette à Nonancourt et s'en essuie le front.

NONANCOURT.

Je ne sais pas ce que j'ai... je crois que je suis un peu pochard...

FADINARD.

Allons, bien !... Et les autres ?

NONANCOURT.

Ils sont comme moi... Bobin s'est jeté par terre en allant chercher la jarretière... Nous avons ri !... (Secouant son pied.) Cristi !

FADINARD, à part, mettant la serviette dans sa poche.

Que va dire la baronne ?... Et ce chapeau qui n'arrive pas !... Si je l'avais, je décamperais...

CRIS dans la salle à manger.

Vive la mariée ! vive la mariée !

FADINARD, remontant au fond.

Voulez-vous vous taire ! voulez-vous vous taire !

NONANCOURT, assis sur la causeuse.

Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon myrte... Fadinard ?

FADINARD, revenant à Nonancourt.

Vous... rentrez... vite !

Il veut le faire lever.

NONANCOURT, résistant.

Non... je l'ai empoté le jour de sa naissance...

FADINARD.

Oui... vous le retrouverez... il est dans le fiacre.

Un domestique, venant de la droite, a traversé la scène avec un candélabre non allumé ; il ouvre la porte du fond et pousse un cri en apercevant la noce à table.

LE DOMESTIQUE.

Ah !

FADINARD.

Tout est perdu ! (Il lâche Nonancourt, qui retombe assis sur la causeuse ; il saute à la gorge du domestique et lui arrache son candélabre.) Silence !... tais-toi ! (Il le pousse dans un cabinet à droite et l'enferme.) Si tu bouges, je te jette par la fenêtre.

La baronne paraît par la gauche.

SCÈNE IX

FADINARD, NONANCOURT, LA BARONNE.

FADINARD, tenant le candélabre.

La baronne !

LA BARONNE, à Fadinard.

Que faites-vous donc, avec ce candélabre ?

FADINARD.

Moi ?... je... cherche mon mouchoir... que j'ai perdu...

Il se retourne comme pour chercher, on voit son mouchoir à moitié sorti de sa poche.

LA BARONNE, riant.

Mais... vous l'avez dans votre poche...

FADINARD.

Tiens ! c'est vrai... il était dans ma poche.

LA BARONNE.

Eh bien ! monsieur... vous a-t-on remis ce que vous désirez ?...

FADINARD, se plaçant devant Nonancourt pour le cacher.

Pas encore, madame... pas encore ! et... je suis pressé !...

NONANCOURT, à lui-même, se levant.

Je ne sais pas ce que j'ai... Je crois que je suis un peu pochard.

LA BARONNE, indiquant Nonancourt.

Quel est ce monsieur ?

FADINARD.

C'est mon... Monsieur m'accompagne...

Il lui donne machinalement le flambeau. Nonancourt le met dans son bras, comme s'il tenait son myrte.

LA BARONNE, à Nonancourt.

Mon compliment... C'est un talent, monsieur, que de bien accompagner...

FADINARD, à part.

Elle le prend pour un musicien.

NONANCOURT.

Salut, madame et la compagnie... (A part.) C'est une belle femme ! (Bas, à Fadinard.) Elle est de la noce ?

FADINARD, à part.

S'il parle, je suis perdu... Et le chapeau qui ne vient pas !

LA BARONNE, à Nonancourt.

Monsieur est Italien ?

NONANCOURT.

Je suis de Charentonneau...

FADINARD.

Oui... un petit village... près d'Albano.

NONANCOURT.

Figurez-vous, madame, que j'ai perdu mon myrte.

LA BARONNE.

Quel myrte ?

FADINARD.

Une romance... *le Myrte*... c'est très gracieux !

LA BARONNE, à Nonancourt.

Si monsieur désire essayer le piano ?... C'est un pleyel.

NONANCOURT.

Comment que vous dites ?

FADINARD.

Non... c'est inutile...

LA BARONNE, apercevant les rubans à la boutonnière de Nonancourt.

Tiens... ces rubans ?...

FADINARD.

Oui... une décoration.

NONANCOURT.

La jarretière !

FADINARD.

C'est ça... l'ordre de la jarretière de... Santo-Campo, Piétro-Néro...(A part.) Dieu ! que j'ai chaud !

LA BARONNE.

Ah ! ce n'est pas joli... J'espère, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous ?

NONANCOURT.

Comment donc, madame !... demain !... Pour aujourd'hui, j'ai ma suffisance...

LA BARONNE, riant.

Tant pis !... (A Fadinard.) Je vais chercher nos invités, qui meurent d'impatience de vous entendre...

FADINARD.

Trop bons !...

NONANCOURT, à part.

Encore des invités !... Quelle crâne noce !...

LA BARONNE, à Nonancourt.

Votre bras, monsieur ?

FADINARD, à part.

Oh ! me voilà gentil !

NONANCOURT, passant son candélabre au bras gauche et offrant le droit à la baronne, tout en l'emmenant.

Figurez-vous, madame, que j'ai perdu mon myrte...

La baronne et Nonancourt entrent à gauche, Nonancourt tenant toujours le candélabre.

SCÈNE X

FADINARD, puis UNE FEMME DE CHAMBRE, avec un chapeau de femme dans un foulard; puis BOBIN.

FADINARD, tombant sur un fauteuil.

Patras On va nous flanquer tous par la fenêtre !...

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Monsieur, voilà le chapeau !

FADINARD, se levant.

Le chapeau ! le chapeau ! (Il prend le chapeau en embrassant la bonne.) Tiens ! voilà pour toi... et ma bourse !

LA BONNE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

FADINARD, tout en ouvrant le foulard.

Enfin, je le tiens ! (Il tire un chapeau noir.) Un chapeau noir... en crêpe de Chine ! (Il le foule aux pieds. Ramenant la bonne qui sortait.) Arrive ici, petite malheureuse !... L'autre ? l'autre ?... réponds !

LA BONNE, effrayée.

Ne me faites pas de mal, monsieur !

FADINARD.

Le chapeau de paille d'Italie, où est-il ? Je le veux !

LA BONNE.

Madame en a fait cadeau à sa filleule, madame de Beauperthuis. ~~The hat he was looking~~ for was the same hat as the one that was eaten by the horse

FADINARD.

Mille tonnerres ! C'est à recommencer !... Où demeure-t-elle ?

LA BONNE.

12... rue de Ménars.

FADINARD.

C'est bien... va-t'en... tu m'agaces... (La bonne ramasse le chapeau et se sauve.) Ce que j'ai de mieux à faire... c'est de filer... La noce et le beau-père s'arrangeront avec la baronne...

Il va pour sortir à droite.

BOBIN, passant sa tête à la porte de la salle à manger.

Cousin ! cousin !

FADINARD.

Hein ?

BOBIN.

Est-ce qu'on ne va pas danser ?

FADINARD.

Si ! je vais chercher les violons. (Bobin disparaît.) Et maintenant, 12, rue de Ménars...

Il sort vivement.

SCÈNE XI

LA BARONNE, NONANCOURT, INVITÉS, puis FADINARD et ACHILLE, puis TOUTE LA NOCE.

Nonancourt donne toujours le bras à la baronne et tient toujours le candélabre ; tous les invités les suivent.

CHŒUR.

AIR de la *Valse de Satan.*

Quel plaisir ! nous allons entendre
Ce fameux, ce divin chanteur !
On dit que sa voix douce et tendre
Sait ravir l'oreille et le cœur.

LA BARONNE, aux invités.

Veuillez prendre place... le concert va commencer. (Les invités s'asseyant. A Nonancourt.) Où est donc monsieur Nisnardi ?

NONANCOURT.

Je ne sais pas. (Criant.) On demande monsieur Nisnardi !

TOUS.

Le voici ! le voici !

ACHILLE, ramenant Fadinard.

Comment ! signor, une désertion ?

NONANCOURT, à part.

Lui, Nisnardi ?...

FADINARD, à Achille qui le ramène.

Je ne m'en allais pas... je vous assure que je ne m'en allais pas !...

TOUS.

Bravo ! bravo !

On l'applaudit avec frénésie.

FADINARD, salue à droite et à gauche.

Messieurs... mesdames... (A part.) Pincé sur le marchepied du fiacre !

LA BARONNE, à Nonancourt.

Mettez-vous au piano...

Elle s'assied sur la causeuse auprès d'une dame.

NONANCOURT.

Vous voulez que je me mette au piano ? je vas me mettre au piano.

Il pose le candélabre et s'assied devant le piano. Toute la société est assise à gauche, de manière à ne pas masquer la porte du fond.

LA BARONNE.

Signor Nisnardi, nous sommes prêts à vous applaudir...

FADINARD.

Certainement... madame... trop bonne...

QUELQUES VOIX.

Silence ! silence !

FADINARD, près du piano à l'extrême droite.

Quelle position !... Je chante comme une corde à puits... (Haut, toussant.) Hum ! hum !

TOUS.

Chut ! chut !

FADINARD, à part.

Qu'est-ce que je vais leur chanter ? (Haut et toussant.) Hum ! hum !

NONANCOURT.

Faut-y taper ? Je tape !

Il frappe très fort sur le piano, sans jouer aucun air.

FADINARD, entonnant à pleine voix.

Toi qui connais les hussards de la garde...

CRIS AU FOND.

Vive la mariée ! ! ! (Étonnement de la société. La noce entonne au fond l'air du galop autrichien. Les trois portes du fond s'ouvrent. La noce fait irruption dans le salon, en criant.) En place pour la contredanse !

NONANCOURT.

Au diable la musique ! Voilà toute la noce ! (A Fadinard.) Vous, allez faire danser votre femme !

FADINARD.

Allez vous promener ! (A part.) Sauve qui peut !

Les invités de la noce s'emparent malgré elles des dames de la société de la baronne et les font danser. Cris, tumulte. Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME

Une chambre à coucher chez Beauperthuis. — Au fond, alcôve à rideaux. — Un paravent ouvert au premier plan, à gauche. — Porte d'entrée à droite de l'alcôve. — Autre porte à gauche. — Portes latérales. — Un guéridon à droite, contre la cloison.

SCÈNE PREMIÈRE

BEAUPERTHUIS, seul.

Au lever du rideau, Beauperthuis est assis devant le paravent. Il prend un bain de pieds. Une serviette cache ses jambes. Ses souliers sont à côté de sa chaise. Une lampe sur un guéridon. Les rideaux de l'alcôve sont ouverts.

C'est bien drôle !... c'est bien drôle ! Ma femme me dit, ce matin, à neuf heures moins sept minutes : « Beauperthuis, je sors, je vais acheter des gants de Suède... » Et elle n'est pas encore rentrée à neuf heures trois quarts du soir. — On ne me fera jamais croire qu'il faille douze heures cinquante-deux minutes pour acheter des gants de Suède... à moins d'aller les chercher dans leur pays natal !... A force de me demander où ma femme pouvait être, j'ai gagné un mal de tête fou... Alors, j'ai mis les pieds à l'eau, et j'ai envoyé la bonne chez

tous nos parents, amis et connaissances... — Personne ne l'a vue... Ah ! j'ai oublié de l'envoyer chez ma tante Grosminet... Anaïs y est peut-être... (Il sonne et appelle.) Virginie ! Virginie !

SCÈNE II

BEAUPERTHUIS, VIRGINIE.

VIRGINIE, apportant une bouilloire.

Voilà de l'eau chaude, monsieur !

BEAUPERTHUIS.

Très bien !... mets-la là !... Écoute...

VIRGINIE, posant la bouilloire à terre.

Prenez garde, elle est bouillante...

BEAUPERTHUIS.

Te rappelles-tu bien quelle toilette avait ma femme ce matin, quand elle est sortie ?...

VIRGINIE.

Sa robe neuve à volants... et son beau chapeau de paille d'Italie,

BEAUPERTHUIS, à lui-même.

Oui... un cadeau de la baronne... sa marraine...

Un chapeau de cinq cents francs au moins !... pour aller acheter des gants de Suède !... (Il met de l'eau chaude dans son bain de pieds.) C'est bien drôle !

VIRGINIE.

Le fait est que ce n'est pas ordinaire...

BEAUPERTHUIS.

Bien certainement ma femme est en visite quelque part...

VIRGINIE, à part.

Dans le bois de Vincennes.

BEAUPERTHUIS.

Tu vas aller chez madame Grosminet...

VIRGINIE.

Au Gros-Caillou ?

BEAUPERTHUIS.

Je suis sûr qu'elle est là.

VIRGINIE, s'oubliant.

Oh ! monsieur, je suis sûre que non...

BEAUPERTHUIS.

Hein ?... tu sais donc ?...

VIRGINIE, vivement.

Moi, monsieur ?... Je ne sais rien... Je dis : « Je ne crois pas... » C'est que voilà deux heures que vous me faites courir... Je n'en puis plus, moi, monsieur... Le Gros-Caillou... c'est pas à deux pas...

BEAUPERTHUIS.

Eh bien ! prends une voiture... (Lui donnant de l'argent.) Voilà trois francs... va... cours !

VIRGINIE.

Oui, monsieur... (A part.) J'vas prendre le thé chez la fleuriste du cinquième.

BEAUPERTHUIS, la voyant.

Eh bien ?

VIRGINIE.

Voilà, monsieur... Je pars !... (A part.) C'est égal ! tant que je n'aurai pas revu le chapeau de paille... Ah ! ça serait amusant tout de même.

Elle sort.

SCÈNE III

BEAUPERTHUIS, puis FADINARD.

BEAUPERTHUIS, seul.

La tête me part !... J'aurais dû y mettre de la moutarde... (Avec une fureur concentrée.) O Anaïs !

si je croyais !... Il n'est pas de vengeance... pas de supplice que... (On sonne. — Radieux.) Enfin !... la voici !... Entrez. (On sonne très bruyamment.) J'ai les pieds à l'eau... Tu n'as qu'à tourner le bec... Entre, chère amie !...

FADINARD entre ; il est égaré, éreinté, essoufflé.

M. Beauperthuis, s'il vous plaît ?...

BEAUPERTHUIS.

Un étranger ! Quel est ce monsieur ?... Je n'y suis pas...

FADINARD.

Très bien ! c'est vous ! (A lui-même.) Je n'en puis plus... On nous a tous rossés chez la baronne !... moi, ça m'est égal... mais Nonancourt est furieux. Il veut mettre un article dans les *Débats* contre le *Veau qui tète*. Étrange hallucination ! (Essoufflé.) Ouf !

BEAUPERTHUIS.

Sortez, monsieur... sortez !

FADINARD, prenant une chaise.

Merci, monsieur... Vous demeurez haut... votre escalier est raide...

Il vient s'asseoir près de Beauperthuis.

BEAUPERTHUIS, ramenant la serviette sur ses jambes.

Monsieur, on n'entre pas ainsi chez les gens !... Je vous réitère...

FADINARD, soulevant un peu la serviette.

Vous prenez un bain de pieds ? Ne vous dérangez pas... je n'ai que peu de chose à vous dire...

Il prend la bouilloire.

BEAUPERTHUIS.

Je ne reçois pas... je ne suis pas en état de vous écouter !... j'ai mal à la tête.

FADINARD, versant de l'eau chaude dans le bain.

Chauffez votre bain...

BEAUPERTHUIS, criant.

Aïe ! (Lui arrachant la bouilloire qu'il repose à terre.) Voulez-vous laisser ça ! Que demandez-vous, monsieur ? Qui êtes-vous ?

FADINARD.

Léonidas Fadinard, vingt-cinq ans, rentier... marié d'aujourd'hui... Mes huit fiacres sont à votre porte.

BEAUPERTHUIS.

Qu'est-ce que ça me fait, monsieur ? je ne vous connais pas.

FADINARD.

Ni moi non plus... et je ne désire pas faire votre connaissance... Je veux parler à madame votre épouse.

BEAUPERTHUIS.

Ma femme !... vous la connaissez ?

FADINARD.

Pas du tout ! mais je sais à n'en pas douter qu'elle possède un objet de toilette dont j'ai le plus pressant besoin... Il me le faut !

BEAUPERTHUIS.

Hein ?

FADINARD, se levant.

AIR : *Ces bosquets de lauriers.*

Il me le faut, monsieur... Remarquez bien
Ce que ces mots renferment d'énergie.
Je t'obtiendrai, quel que soit le moyen,
Affreux produit de la belle Italie !
Veut-on le vendre ? Eh bien ! je le paîrai
Le prix coûtant, plus une forte prime.
Refusez-le ?... soit ! je le volerai !
Il me le faut, monsieur... et je l'aurai...
Pour l'avoir, j'irai jusqu'au crime,
Je me vautrerai dans le crime.

BEAUPERTHUIS, à part.

C'est un voleur au bonsoir. (Fadinard se rassied et verse de l'eau chaude. — Criant.) Aïe !... Encore un coup, monsieur, sortez !

FADINARD.

Pas avant d'avoir vu madame...

BEAUPERTHUIS.

Elle n'y est pas.

FADINARD.

A dix heures du soir ?... c'est invraisemblable...

BEAUPERTHUIS.

Je vous dis qu'elle n'y est pas.

FADINARD, avec colère.

Vous laissez courir votre femme à des heures pareilles ?... ça serait par trop jobard, monsieur !

Il verse énormément d'eau bouillante.

BEAUPERTHUIS.

Aïe ! sacrebleu !... je suis ébouillanté !

Il met avec fureur la bouilloire de l'autre côté.

FADINARD, se levant et remportant sa chaise à droite.

Je vois ce que c'est... madame est couchée... mais ça m'est égal... mes intentions sont pures... je fermerai les yeux... et nous traiterons à l'aveuglette cette négociation...

BEAUPERTHUIS, se levant debout dans son bain, et brandissant la bouilloire ; suffoquant de colère.

Monsieur ! ! !

FADINARD.

Où est sa chambre, s'il vous plaît ?

BEAUPERTHUIS.

Je vous brûle la cervelle !

Il lance la bouilloire ; Fadinard pare le coup en fermant le paravent sur Beauperthuis. Les souliers de Beauperthuis se trouvent en dehors du paravent.

FADINARD.

Je vous l'ai dit, monsieur... j'irai jusqu'au crime !...

Il entre dans la chambre, à droite.

SCÈNE IV

BEAUPERTHUIS, dans le paravent ; puis NONANCOURT.

BEAUPERTHUIS, qu'on ne voit pas.

Attends un peu, Cartouche !... attends, Papavoine !...

On l'entend se rhabiller.

NONANCOURT, entrant avec son myrte, et boitant.

Qui est-ce qui m'a bâti un malotru de cette espèce ! Il monte chez lui, et il nous plante à la porte !... Enfin me voilà chez mon gendre ! Je vais pouvoir changer de chaussettes !...

BEAUPERTHUIS, se dépêchant.

Attends... attends-moi !

NONANCOURT.

Tiens ! il est là dedans... Il se déshabille... (Apercevant les souliers.) Des souliers ! sapristi ! quelle chance !... (Il les prend, quitte les siens et met ceux de Beauperthuis. — Avec soulagement.) Ah !... (Il pose ses souliers à la place où il a pris ceux de Beauperthuis.) Ça va mieux !... Et ce myrte que je sens pousser dans mes bras... je vais le poser dans le sanctuaire conjugal...

BEAUPERTHUIS, allongeant le bras et prenant les souliers que Nonancourt a posés.

Mes souliers !...

NONANCOURT, frappant au paravent.

Dis donc, toi... où est la chambre ?

BEAUPERTHUIS, dans le paravent.

La chambre !... Oui... un peu de patience ! j'ai fini...

NONANCOURT.

Parbleu ! je trouverai bien...

Il entre dans la chambre du fond, à gauche de l'alcôve. — Au même instant, Vézinet entre par l'entrée principale.

SCÈNE V

BEAUPERTHUIS, VÉZINET.

BEAUPERTHUIS.

Cristi ! j'ai les pieds enflés... mais ça ne fait rien !... (Il sort du paravent en boitant et saute sur Vézinet, qu'il prend

d'abord pour Fadinard, et le saisit à la gorge.) A nous deux, gredin !...

VÉZINET, riant.

Non ! non ' j'ai assez dansé... je suis fatigué !

BEAUPERTHUIS, stupéfait.

Ce n'est pas celui-là !... c'en est un autre !... Toute une bande !... Où est passé le premier ?... Brigand, où est ton capitaine ?

VÉZINET, très aimable.

Merci !... je ne prendrai plus rien... j'ai sommeil.

Bruit d'un meuble qui tombe dans la chambre où est entré Fadinard.

BEAUPERTHUIS.

Il est là !

Il s'élance dans la chambre, à droite.

SCÈNE VI

VÉZINET, NONANCOURT, HÉLÈNE, BOBIN, DAMES DE LA NOCE.

VÉZINET.

Encore un invité que je ne connais pas !... Il a sa robe de chambre... Il paraît qu'on va se coucher... Je n'en suis pas fâché !...

Il cherche et regarde dans l'alcôve.

NONANCOURT, revenant. Il a son myrte.

La chambre nuptiale est par là... Mais j'ai réfléchi... j'ai besoin de mon myrte pour mon discours solennel !... (Il le pose sur le guéridon. — S'adressant au paravent.) Rhabillez-vous, mon gendre !... Je vais faire monter la mariée...

VÉZINET, qui a regardé sous le lit.

Pas de tire-bottes !

Bobin, Hélène et les autres dames paraissent à la porte d'entrée.

BOBIN, et LES DAMES.

CHŒUR.

AIR de *Werther*.

C'est l'amour
Dans ce séjour
Qui vous réclame,
Entrez, madame.
Le jour fuit,
Voici la nuit,
Moment bien doux
Pour deux époux !

HÉLÈNE, hésitant à entrer.

Non... je ne veux pas... je n'ose pas...

BOBIN.

Eh bien ! ma cousine, redescendons.

NONANCOURT.

Silence, Bobin !... Ton rôle de garçon d'honneur expire sur le seuil de cette porte...

BOBIN, soupirant.

Hein !

NONANCOURT.

Entre, ma fille... pénètre sans crainte puérile dans le domicile conjugal...

HÉLÈNE, très émue.

Est-ce que mon mari... est déjà là ?

NONANCOURT.

Il est dans ce paravent... il se coiffe de nuit.

HÉLÈNE, effrayée.

Oh ! je m'en vais...

BOBIN.

Redescendons, ma cousine...

NONANCOURT.

Silence, Bobin !...

HÉLÈNE, très émue.

Papa... je suis toute tremblante.

NONANCOURT.

Je le conçois... c'est dans le programme de ta situation. . Mes enfants... voici le moment, je crois, de vous adresser quelques paroles bien senties.... — Allons, mon gendre, passez votre robe de chambre... et venez vous placer à ma dextre...

HÉLÈNE, vivement.

Oh ! non, papa !...

NONANCOURT.

Eh bien ! restez dans votre paravent... et veuillez me prêter une religieuse attention. — Bobin, mon myrte.

Il fait asseoir Hélène.

BOBIN, le prenant sur le guéridon et le lui donnant en pleurnichant.

Voilà !

NONANCOURT, tenant son myrte, et avec émotion.

Mes enfants !... (Il hésite un moment, puis se mouche bruyamment. Reprenant.) Mes enfants...

VÉZINET, à Nonancourt, et à sa droite.

Savez-vous où l'on met le tire-bottes ?

NONANCOURT, furieux.

Dans la cave... Allez vous faire pendre !

VÉZINET.

Merci !

Il se remet à chercher.

NONANCOURT.

Je ne sais plus où j'en étais...

BOBIN, pleurnichant.

Vous étiez à : « Dans la cave... allez vous faire pendre ! »

NONANCOURT.

Très bien ! (Reprenant, et changeant son myrte de bras.) Mes enfants... c'est un moment bien doux pour un père, que celui où il se sépare de sa fille chérie, l'espoir de ses vieux jours, le bâton de ses cheveux blancs... (Se tournant vers le paravent.) Cette tendre fleur vous appartient, ô mon gendre !... Aimez-la, chérissez-la, dorlotez-la... (A part, indigné.) Il ne répond rien, le Savoyard !... (A Hélène.) Toi, ma fille... tu vois bien cet arbuste... je l'ai empoté le jour de ta naissance... qu'il soit ton emblème !... (Avec une émotion croissante.) Que ses rameaux toujours verts te rappellent toujours... que tu as un père... un époux... des enfants !... que ses rameaux... toujours verts... que ses rameaux... toujours verts... (Changeant de ton, à part.) Va te promener !... j'ai oublié le reste !...

Pendant ce discours, Bobin et les dames ont tiré leurs mouchoirs et sanglotent.

HÉLÈNE, se jetant dans ses bras.

Ah ! papa !...

BOBIN, pleurant.

Que vous êtes bête, mon oncle !...

NONANCOURT, à Hélène, après s'être mouché.

J'éprouvais le besoin de t'adresser ces quelques paroles bien senties... Maintenant, allons nous coucher.

HÉLÈNE, tremblante.

Papa, ne me quittez pas !

BOBIN.

Ne la quittons pas !

NONANCOURT.

Sois paisible, mon ange... J'ai prévu ton émoi... j'ai stipulé quatorze lits de sangle pour les grands parents. Quant aux petits, ils coucheront dans les fiacres...

BOBIN.

A l'heure !

VÉZINET, tenant un tire-bottes, à Nonancourt.

Dites donc... j'ai trouvé un tire-bottes...

NONANCOURT.

Zut !... — Va, ma fille ! (Avec un soupir.) Heue !...

BOBIN, soupirant.

Heue !...

CHŒUR.

AIR de *Zampa*.

Elle a sonné l'heure mystèrieuse
Qui du bonheur te / me / vous garde les secrets

Puisse à jamais l'hymen me / te / vous rendre heureuse
Et t'épargner / Et vous sauver les pleurs et les regrets.

Les dames emmènent la mariée dans la chambre à la gauche du fond. — Bobin veut s'élancer ; Nonancourt le retient et le fait entrer dans la chambre de droite en lui donnant son myrte. — Vézinet disparaît derrière les rideaux de l'alcôve du fond qui se ferment.

SCÈNE VII

NONANCOURT, puis FADINARD.

NONANCOURT, regardant le paravent, et avec indignation.

Ah çà ! mais... il ne bouge pas, là dedans !... Est-ce que ce monstre-là se serait endormi pendant mon discours ? (Il ouvre brusquement le paravent.) Personne ! (Le voyant entrer vivement par la porte de gauche, premier plan, que cachait le paravent.) Ah ! ! !

FADINARD, entre vivement, et parcourt la scène. A lui-même.

Elle n'y est pas... j'ai parcouru tout l'appartement, elle n'y est pas !

NONANCOURT.

Mon gendre... que signifie ?...

FADINARD.

Encore vous !... mais vous n'êtes pas un beau-père... vous êtes un morceau de colle-forte !

NONANCOURT.

Dans ce moment solennel, mon gendre...

FADINARD.

Laissez-moi tranquille !

NONANCOURT, le suivant.

Je crois devoir blâmer l'anachronisme de votre température... vous êtes tiède, mon gendre...

FADINARD, impatienté.

Allez vous coucher.

NONANCOURT.

Oui, monsieur, j'y vais... mais demain, dès l'aube... nous reprendrons cette conversation.

Il entre dans la chambre à droite où est entré Bobin.

SCÈNE VIII

FADINARD, BEAUPERTHUIS.

FADINARD, se promenant, agité.

Elle n'y est pas !... j'ai fouillé partout ! j'ai tout bouleversé... je n'ai rencontré sur ma route qu'une collection de chapeaux de toutes les couleurs... bleu, jaune, vert, gris... l'arc-en-ciel... et pas un fétu de paille !

BEAUPERTHUIS, entrant par la même porte que Fadinard.

Le voilà !... il a fait le tour de l'appartement... ah ! je te tiens !...

Il le saisit au collet.

FADINARD.

Lâchez-moi !

BEAUPERTHUIS, cherchant à l'entraîner vers l'escalier.

Ne te défends pas... j'ai un pistolet dans chaque poche.

FADINARD.

Pas possible !...

Tandis que les deux mains de Beauperthuis le tiennent au collet, Fadinard plonge les siennes dans les poches de Beauperthuis, prend les pistolets, et le couche en joue.

BEAUPERTHUIS, le lâchant et reculant effrayé.

A l'assass...

FADINARD, criant.

Ne criez pas... ou je commets un déplorable fait-Paris.

BEAUPERTHUIS.

Rendez-moi mes pistolets...

FADINARD, hors de lui.

Donnez-moi le chapeau... le chapeau ou la vie !...

BEAUPERTHUIS, anéanti et suffoquant.

Ce qui m'arrive là est peut-être unique dans les fastes de l'humanité !... j'ai les pieds à l'eau...

j'attends ma femme... et voilà un monsieur qui vient me parler de chapeau et me viser avec mes propres pistolets...

FADINARD, avec force et le ramenant au milieu de la scène.

C'est une tragédie !... vous ne savez pas... un chapeau de paille mangé par mon cheval... dans le bois de Vincennes... tandis que sa propriétaire errait dans la forêt avec un jeune milicien !

BEAUPERTHUIS.

Eh bien !... qu'est-ce que ça me fait ?

FADINARD.

Mais vous ne comprenez pas qu'ils se sont incrustés chez moi... à bail de trois, six, neuf...

BEAUPERTHUIS.

Pourquoi cette jeune veuve ne rentre-t-elle pas chez elle ?...

FADINARD.

Jeune veuve, plût au ciel ! mais il y a un mari !

BEAUPERTHUIS, riant.

Ah bah ! ah ! ah !

FADINARD.

Une canaille ! un gredin ! un idiot ! qui la pilerait sous ses pieds... comme un frêle grain de poivre.

BEAUPERTHUIS.

Je comprends ça.

FADINARD.

Oui, mais nous le fourrerons dedans... le mari ! grâce à vous... gros farceur ! gros gueux-gueux ! n'est-ce pas que nous le fourrerons dedans ?

BEAUPERTHUIS.

Monsieur, je ne dois pas me prêter...

FADINARD.

Dépêchons-nous... voici l'échantillon...

Il le lui montre.

BEAUPERTHUIS, à part, voyant l'échantillon.

Grand Dieu !

FADINARD.

Paille de Florence... coquelicots...

BEAUPERTHUIS, à part.

C'est bien ça ! c'est le sien !... et elle est chez lui... les gants de Suède étaient une craque !

FADINARD.

Voyons... combien ?...

BEAUPERTHUIS, à part.

Oh ! il va se passer des choses atroces... (Haut.) Marchons, monsieur.

Il lui prend le bras.

FADINARD.

Où ça ?

BEAUPERTHUIS.

Chez vous !

FADINARD.

Sans chapeau ?

BEAUPERTHUIS.

Silence !

Il écoute vers la chambre où est Hélène.

VIRGINIE, entrant par le fond.

Monsieur, je viens du Gros-Caillou... personne !

BEAUPERTHUIS, écoutant.

Silence !

FADINARD, à part.

Grand Dieu ! la bonne de la dame !

VIRGINIE, à part.

Tiens ! le maître de Félix !

BEAUPERTHUIS, à lui-même.

On parle dans la chambre de ma femme... elle est rentrée !... oh ! nous allons voir !... cristi !

Il entre vivement en boitant dans la chambre où est Hélène.

SCÈNE IX

FADINARD, VIRGINIE.

FADINARD, effaré.

Que viens-tu faire ici, petite malheureuse ?

VIRGINIE.

Comment ! ce que je viens faire ?... je rentre chez mon maître, donc !

FADINARD.

Ton maître ?... Beauperthuis... ton maître ?...

VIRGINIE.

Qu'est-ce qu'il a ?

FADINARD, à part, hors de lui.

Malédiction !... c'était le mari... et je lui ai tout dit !..

VIRGINIE.

Est-ce que madame ?...

FADINARD.

Va-t'en, pécore !... va-t'en, ou je te coupe en tout petits morceaux !... (Il la pousse dehors.) Et ce chapeau que je pourchasse depuis ce matin avec ma noce en croupe... le nez sur la piste, comme un chien de chasse... j'arrive, je tombe en arrêt... c'est le chapeau mangé !...

SCÈNE X

FADINARD, BEAUPERTHIUS, HÉLÈNE, NONANCOURT, BOBIN, VÉZINET, DAMES DE LA NOCE.

Cris dans la chambre d'Hélène.

FADINARD.

Il va la massacrer... défendons cette infortunée !...

Il va s'élancer, mais la porte s'ouvre. Hélène, en coiffe de nuit, entre tout éplorée suivie des dames de la noce et de Beauperthuis stupéfait.

LES DAMES, en dehors.

Au secours ! au secours !...

FADINARD, pétrifié.

Hélène !

HÉLÈNE.

Papa ! papa !

BEAUPERTHUIS.

Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?... dans la chambre de ma femme !...

Nonancourt sort de la chambre de droite, en bonnet de coton, en bras de chemise, son habit sur le bras et tenant son myrte. Bobin le suit, même costume.

NONANCOURT et BOBIN.

Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ?

BEAUPERTHUIS, stupéfait.

Encore !...

FADINARD.

Toute la noce !!! voilà le bouquet !

CHŒUR.

AIR : *Neveu du mercier.*

BEAUPERTHUIS.

Je n'y puis rien comprendre !
D'où sortent ces gens-là ? pourquoi
Viens-je ici de surprendre
Tout ce monde chez moi.

NONANCOURT.

Je n'y puis rien comprendre !
Pourquoi ce bruit, ces cris d'effroi !
Tout est rompu, mon gendre ;
Ne comptez plus sur moi.

FADINARD.

Je n'y puis rien comprendre !
Ils ont le diable au corps, ma foi !
Se faire ici surprendre
Lorsqu'en bas je les croi.

BOBIN.

Je n'y puis rien comprendre
Cousine, d'où vient votre effroi ?
Je saurai vous défendre ;
Comptez, comptez sur moi.

HÉLÈNE.

Je n'y puis rien comprendre !
Ah ! je succombe à mon effroi !
Qui donc pour me surprendre
Osa venir chez moi !

LES DAMES.

Je n'y puis rien comprendre !
Quel est cet étranger ? pourquoi
Ose-t-il la surprendre
Et causer son effroi ?

BEAUPERTHUIS.

Que faisiez-vous là dedans, chez moi ?...

NONANCOURT et BOBIN, avec un cri d'étonnement.

Chez vous ?...

HÉLÈNE et LES DAMES, en même temps.

O ciel !...

NONANCOURT, indigné, donnant une poussée à Fadinard.

Chez lui ?... pas chez toi ?... chez lui ?...

FADINARD, criant.

Beau-père ! vous m'ennuyez !

NONANCOURT, indigné.

Comment ! être immoral et sans vergogne... tu nous mènes coucher chez un inconnu ! et tu souffres que ta jeune épouse... chez un inconnu !... Mon gendre, tout est rompu !

FADINARD.

Vous m'agacez !... (A Beauperthuis.) Monsieur, vous daignerez excuser une légère erreur...

NONANCOURT.

Repassons nos habits, Bobin...

BOBIN.

Oui, mon oncle.

FADINARD.

C'est ça !... et filons chez moi... Je passe devant avec ma femme !...

Il va vers elle, Beauperthuis le retient.

BEAUPERTHUIS, à voix basse.

Monsieur, la mienne n'est pas rentrée !

FADINARD.

Elle aura manqué l'omnibus.

BEAUPERTHUIS, qui ôte sa robe de chambre et met son habit.

Elle est chez vous.

FADINARD.

Je ne crois pas... la dame qui campe chez moi est une négresse... la vôtre est-elle négresse ?

BEAUPERTHUIS.

Est-ce que j'ai l'air d'un gobe-mouches, monsieur ?

FADINARD.

J'ignore cet oiseau.

NONANCOURT.

Bobin, ma manche...

BOBIN.

Voilà, mon oncle.

BEAUPERTHUIS.

Où demeurez-vous, monsieur ?

FADINARD.

Je ne demeure pas !...

NONANCOURT.

8, place...

FADINARD, vivement.

Ne lui dites pas !...

NONANCOURT, criant.

8, place Baudoyer !... vagabond !...

FADINARD.

V'lan !...

BEAUPERTHUIS.

Très bien !

NONANCOURT.

En route, ma fille !

BOBIN.

En route, tout le monde !

BEAUPERTHUIS, à Fadinard, lui prenant le bras.

En route, monsieur !

FADINARD.

C'est une négresse !...

CHŒUR. — ENSEMBLE.

AIR final du *Plastron*.

Le soir du mariage,
Se tromper de maison !
C'est un trait, je le gage,
Digne de Charenton.

BEAUPERTHUIS.

Ah ! du sanglant outrage
Qui fait rougir mon front,
Dans un affreux carnage
Je vais laver l'affront !

FADINARD.

Son œil morne et sauvage
Me donne le frisson !
Dans quel affreux carnage
Va nager ma maison.

Beauperthuis, boitant.

SCÈNE XI

VIRGINIE, VÉZINET.

VIRGINIE, entrant par la porte de gauche, premier plan. Elle tient une tasse sur une soucoupe ; entr'ouvrant les rideaux de l'alcôve.

Monsieur ! voilà votre bourrache...

VÉZINET, se levant sur son séant.

Merci ! je ne prendrai plus rien !

VIRGINIE, jetant un grand cri et laissant tomber la tasse.

Ah !

VÉZINET.

Vous pareillement !

Il se recouche.

ACTE CINQUIÈME

Une place. — Rues à droite et à gauche. — Premier plan, à droite, la maison de Fadinard ; une autre maison au deuxième plan. — Premier plan, à gauche, un poste de la garde nationale, avec guérite. — Il est nuit. — La scène est éclairée par un réverbère suspendu à une corde qui traverse le théâtre du premier plan de gauche au troisième plan de droite.

SCÈNE PREMIÈRE

TARDIVEAU, en garde national ; UN CAPORAL, GARDES NATIONAUX.

Un garde national est en faction. Onze heures sonnent. Plusieurs gardes nationaux sortent du poste.

LE CAPORAL.

Onze heures !... à qui de prendre la faction ?

LES GARDES.

A Tardiveau ! à Tardiveau !

TARDIVEAU.

Mais, Trouillebert, j'en ai monté trois dans le

jour pour être exempté de cette nuit... le serein m'enrhume.

LE CAPORAL, riant.

Tais-toi donc, farceur ! jamais le serein n'enrhuma son semblable... (Tous rient.) Allons, allons ! Arme au bras ! Et nous, messieurs, en patrouille.

CHŒUR.

AIR : *J'aime l'uniforme.*

La ville sommeille
Et compte sur nous ;
La patrouille veille ;
Malheur aux filous !

La patrouille sort à droite.

SCÈNE II

TARDIVEAU, puis NONANCOURT, HÉLÈNE, VÉZINET, BOBIN, LA NOCE.

TARDIVEAU, seul, posant son fusil et son schako dans la guérite et mettant un bonnet de soie noire, un cache-nez.

Dieu ! que j'ai chaud ! Voilà pourtant comme on attrape de mauvais rhumes... Ils font un feu d'enfer là dedans. J'avais beau répéter à Trouillebert : « Trouillebert, vous mettez trop de bûches !... » Ah ben, oui ! — Et je suis en moiteur... J'aurais presque envie de changer de gilet de flanelle... (Il défait deux ou trois boutons de son habit et s'arrête.) Non !... il peut passer des dames ! (Étendant la main.) Ah !... bien !... ah !... très bien !... voilà la pluie

qui recommence ! (Il s'enveloppe dans la capote des factionnaires.) Ah ! parfait ! parfait ! voilà la pluie, à présent !

Il s'abrite dans la guérite. — Toute la noce entre par la gauche, avec des parapluies. Nonancourt tient son myrte. Bobin donne le bras à Hélène. Vézinet n'a pas de parapluie et s'abrite tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre ; mais les mouvements des personnages le laissent toujours à découvert.

NONANCOURT, entrant le premier avec son myrte.

Par ici, mes enfants, par ici !... Sautez le ruisseau !

Il saute, toute la noce suit et saute le ruisseau.

CHŒUR.

AIR des *Deux Cornuchet.*

Ah ! vraiment, c'est atroce !
Quelle affreuse noce !
Où donc nous fait-on courir
Quand nous devrions dormir !

NONANCOURT.

Quelle noce ! quelle noce !

HÉLÈNE, regardant autour d'elle.

Ah ! papa !... Et mon mari ?

NONANCOURT.

Allons, bon ! nous l'avons encore égaré !

HÉLÈNE.

Je n'en puis plus !

BOBIN.

C'est éreintant !

UN MONSIEUR.

Je n'ai plus de jambes.

NONANCOURT.

Heureusement, j'ai changé de souliers.

HÉLÈNE.

Aussi, papa, pourquoi avez-vous renvoyé les fiacres ?

NONANCOURT.

Comment, pourquoi ? trois cent soixante-quinze francs, tu trouves que ce n'est pas assez !... Je ne veux pas manger ta dot en cochers de fiacre !

TOUS.

Ah çà !... mais... où sommes-nous ici ?

NONANCOURT.

Le diable m'emporte si je le sais... J'ai suivi Bobin.

BOBIN.

Du tout, mon oncle, c'est nous qui vous avons suivi.

VÉZINET, à Nonancourt.

Pourquoi nous a-t-on fait lever si tôt ?... Est-ce qu'on va encore s'amuser ?

NONANCOURT.

La faridondaine, oh ! gai ! (Furieux.) Ah ! gredin de Fadinard !

HÉLÈNE.

Il nous a dit d'aller chez lui... place Baudoyer.

BOBIN.

Nous sommes sur une place.

NONANCOURT.

Est-elle Baudoyer ? voilà la question ! (A Vézinet qui s'abrite sous son parapluie.) Dites donc, vous qui êtes de Chaillot, vous devez savoir ça. (Criant.) Est-elle Baudoyer ?

VÉZINET.

Oui, oui, joli temps pour les petits pois.

NONANCOURT, le quittant brusquement.

Au sucre !... Tarare pompon... petit patapon !

Il est près de la guérite.

TARDIVEAU, éternuant.

Atchi !

NONANCOURT.

Dieu vous bénisse !... Tiens !... une sentinelle... Pardon, sentinelle... la place Baudoyer, s'il vous plaît ?

TARDIVEAU.

Passez au large.

NONANCOURT.

Merci !... Et pas un passant... pas même un savoyard d'Auvergnat !

BOBIN.

A onze heures trois quarts !

NONANCOURT.

Attendez ! nous allons savoir...

Il frappe à une maison, deuxième plan à droite.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites, papa ?

NONANCOURT.

Il faut nous informer... On m'a dit que les Parisiens se faisaient un plaisir d'indiquer leur chemin aux étrangers.

UN MONSIEUR, en bonnet de nuit, en robe de chambre, paraissant à la fenêtre.

Qu'est-ce que vous demandez, sacrebleu ?

NONANCOURT.

Pardon, monsieur... la place Baudoyer, s'il vous plaît ?

LE MONSIEUR.

Attends ! brigand ! scélérat ! canaille !

Il verse un pot à l'eau par la fenêtre et ferme. Nonancourt évite l'eau ; Vézinet, qui est sans parapluie, la reçoit sur la tête.

Vézinet → he is ignored
→ people take
advantage of him

VÉZINET.

Sac à papier ! j'étais sous la gouttière !

NONANCOURT.

Ce n'est pas un Parisien... c'est un Marseillais.

BOBIN, qui est monté sur une borne, au fond, pour lire le nom de la place.

Baudoyer !... mon oncle !... Place Baudoyer... nous y sommes.

NONANCOURT.

Quelle chance !... Cherchons le numéro 8.

TOUS.

Le voilà... Entrons ! entrons !

NONANCOURT.

Ah ! sapristi !... pas de portier ! et mon gueux de gendre ne m'a pas donné la clef !

HÉLÈNE.

Papa, je n'en puis plus... je vais m'asseoir.

NONANCOURT, vivement.

Pas par terre, ma fille... nous sommes en plein macadam.

BOBIN.

Il y a de la lumière dans la maison.

NONANCOURT.

C'est l'appartement de Fadinard... il sera rentré avant nous... (Il frappe et appelle bruyamment.) Fadinard, mon gendre !... (Tous appellent avec lui.) Fadinard !

TARDIVEAU, à Vézinet.

Un peu de silence, monsieur !

VÉZINET, gracieusement.

Trop honnête, monsieur... je me brosserai à la maison.

NONANCOURT, criant.

Fadinard ! ! !

BOBIN.

Votre gendre se fiche de nous.

HÉLÈNE.

Il ne veut pas ouvrir, papa.

NONANCOURT.

Allons chez le commissaire.

TOUS.

Oui, oui... chez le commissaire.

CHŒUR.

AIR :

Ce gendre nous berne !
O ciel ! quelle indignité !
Cherchons la lanterne,
Celle de l'autorité !

Ils remontent.

SCÈNE III

LES MÊMES, FÉLIX.

FÉLIX, arrivant par la rue de droite.

Ah ! mon Dieu !... que de monde !...

NONANCOURT.

Son groom !... Arrive ici, Mascarille.

FÉLIX.

Tiens ! c'est la noce de mon maître !... Monsieur, avez-vous vu mon maître ?

NONANCOURT.

As-tu vu mon gueux de gendre ?

FÉLIX.

Voilà plus de deux heures que je cours après lui.

NONANCOURT.

Nous nous passerons de lui... Ouvre-nous la porte, Pierrot.

FÉLIX.

Oh ! monsieur... impossible... ça m'est bien défendu... la dame est encore là-haut.

TOUS.

Une dame !

NONANCOURT, avec un cri sauvage.

Une dame ! ! !

FÉLIX.

Oui, monsieur... qui est chez nous... sans chapeau... depuis ce matin... avec...

NONANCOURT, hors de lui.

Assez !... (Il rejette Félix à droite.) Une maîtresse !... un jour de noces...

BOBIN.

Sans chapeau !...

NONANCOURT.

Qui se chauffe les pieds au foyer conjugal... Et nous, sa femme... nous, ses belles gens... nous flânottons depuis quinze heures avec des myrtes dans nos bras... (Donnant le myrte à Vézinet.) Turpitude ! turpitude !

HÉLÈNE.

Papa... papa... je vais me trouver mal...

NONANCOURT, vivement.

Pas par terre, ma fille... tu flétrirais ta robe de cinquante-trois francs ! (A tous.) Mes enfants, jetons une malédiction sur cet immonde polisson, et retournons tous à Charentonneau.

TOUS.

Ah ! oui !

HÉLÈNE.

Mais, papa, je ne veux pas lui laisser mes bijoux, mes cadeaux de noces.

NONANCOURT.

Ma fille, ceci est d'une femme d'ordre... (A Félix.) Grimpe là-haut, jocrisse... et descends-nous la corbeille, les écrins, tous les bibelots de ma fille.

FÉLIX, hésitant.

Mais, monsieur...

NONANCOURT.

Grimpe !... Si tu ne meurs d'envie que je greffe une de tes oreilles.

Il le pousse dans la maison, à droite, premier plan.

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors FÉLIX, puis FADINARD.

HÉLÈNE.

Papa, vous m'avez sacrifiée.

BOBIN.

Comme *Éphigénie !*

NONANCOURT.

Que veux-tu ! il était rentier !... voilà ma circonstance atténuante aux yeux de tous les pères... Il était rentier, le capon !

FADINARD, accourant de la gauche, effaré, exténué.

Ah ! la rate ! la rate ! la rate !

TOUS.

Fadinard !

FADINARD.

Tiens ! voilà ma noce ! (Faiblissant.) Beau-père, je voudrais m'asseoir sur vos genoux ?

NONANCOURT, le repoussant.

Nous n'en tenons pas, monsieur !... tout est rompu.

FADINARD, prêtant l'oreille.

Taisez-vous !

NONANCOURT, outré.

Plaît-il ?

FADINARD.

Taisez-vous donc, maugrebleu !

NONANCOURT.

Taisez-vous vous-même, sauvageon !

FADINARD, rassuré.

Non ! je me trompais... il a perdu mes traces... et puis, ses souliers le gênent... il boite... comme feu Vulcain... Nous avons quelques minutes à nous... pour éviter cet affreux massacre...

HÉLÈNE.

Un massacre !

NONANCOURT.

Quel est ce feuilleton ?

FADINARD.

Le chacal a mon adresse... Il va venir, bourré jusqu'à la gueule de poignards et de pistolets... Il faut faire échapper cette dame.

NONANCOURT, avec indignation.

Ah ! tu en conviens, Sardanapale !

TOUS.

Il en convient ! ! !

FADINARD, ahuri.

Plaît-il ?

SCÈNE V

LES MÊMES, FÉLIX, portant la corbeille, des paquets, un carton à chapeau de femme.

FÉLIX.

Voilà les bibelots !

Il les pose à terre.

FADINARD.

Hein ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

NONANCOURT.

Gens de la noce... que chacun de nous prenne un colis... et opérons le déménagement...

FADINARD.

Comment !... le trousseau de mon Hélène ?...

NONANCOURT.

Elle ne l'est plus... Je la remporte avec armes et bagages dans mes pépinières de Charentonneau !...

FADINARD.

M'enlever ma femme... à minuit !... Je m'y oppose !...

NONANCOURT.

Je brave ton opposition !...

FADINARD, cherchant à arracher un carton à chapeau dont s'est emparé Nonancourt.

Ne touchez pas au trousseau !

NONANCOURT, résistant.

Veux-tu lâcher, bigame !... (Il tombe assis.) Ah !... tout est rompu, mon gendre...

Le bas du carton, qui contient le chapeau, est resté dans ses mains, et le couvercle dans celles de Fadinard.

VÉZINET, ramassant le carton.

Prenez donc garde !... un chapeau de paille d'Italie !...

FADINARD, criant.

Hein ?... d'Italie ?...

VÉZINET, l'examinant.

Mon cadeau de noces... Je l'ai fait venir de Florence... pour cinq cents francs.

FADINARD, tirant son échantillon.

De Florence !... (Lui prenant le chapeau et le comparant à l'échantillon sous le réverbère.) Donnez ça !... Est-il possible !... moi qui, depuis ce matin... et il était... (Étouffant de joie.) Mais, oui... conforme !... conforme !.. conforme !... et des coquelicots !... (Criant.) Vive l'Italie !...

Il le remet dans le carton.

TOUS.

Il est fou !...

FADINARD, sautant, chantant et embrassant tout le monde.

Vive Vézinet !... vive Nonancourt !... vive ma femme !... vive Bobin !... vive la ligne !...

Il embrasse Tardiveau.

TARDIVEAU, ahuri.

Passez au large !... sac à papier !...

NONANCOURT, pendant que Fadinard embrasse follement tout le monde.

Un chapeau de cinq cents francs !... tu ne l'auras pas, gredin !...

Il tire le chapeau du carton et referme le couvercle.

FADINARD, qui n'a rien vu, passant le cordon du carton à son bras et follement.

Attendez-moi là... je la coiffe... et je la flanque à la porte !... Nous allons rentrer !... nous allons rentrer !...

Il entre éperdument dans la maison.

SCÈNE VI

LES MÊMES, hors FADINARD, LE CAPORAL, GARDES NATIONAUX.

NONANCOURT.

Aliénation complète !... nullité de mariage !... Bravissimo !... En route, mes amis... cherchons nos fiacres...

Ils remontent et rencontrent la patrouille qui arrive au fond.

LE CAPORAL.

Halte-là, messieurs !... Que faites-vous là avec ces paquets ?...

NONANCOURT.

Caporal, nous déménageons...

LE CAPORAL.

Clandestinement !...

NONANCOURT.

Permettez, je...

LE CAPORAL.

Silence !... (A Vézinet.) Vos papiers ?...

VÉZINET.

Oui, monsieur. oui... cinq cents francs... sans les rubans !...

LE CAPORAL.

Oh ! oh !... nous voulons faire le farceur !...

NONANCOURT.

Du tout, caporal... ce malheureux vieillard...

LE CAPORAL.

Vos papiers ?...

Sur un signe qu'il fait, deux gardes nationaux prennent au collet, l'un Nonancourt, et l'autre Bobin.

NONANCOURT.

Par exemple !...

HÉLÈNE.

Monsieur... c'est papa...

LE CAPORAL, à Hélène.

Vos papiers ?

BOBIN.

Puisqu'on vous dit que nous n'en avons pas... Nous sommes venus...

LE CAPORAL.

Pas de papiers ?... au poste !... vous vous expliquerez avec l'officier.

On les pousse vers le poste.

NONANCOURT.

Je proteste à la face de l'Europe !...

CHŒUR

AIR : *C'est assez de débats.* (*Petits Moyens.*)

LA PATROUILLE.

Au violon ! au violon !
Marchez ! pas de rébellion !
Et plus tard nous verrons
S'il faut écouter vos raisons.

LA NOCE.

Quoi ! la noce au violon !
Ah ! pour nous quel cruel affront !
Soldats, nous protestons !
Écoutez au moins nos raisons.

On les pousse dans le corps de garde. Nonancourt tient toujours le chapeau. Félix, qui se débat, est mis au poste comme les autres. La patrouille entre avec eux.

SCÈNE VII

TARDIVEAU, puis FADINARD, ANAÏS, ÉMILE.

TARDIVEAU.

La patrouille est rentrée... j'ai bien envie d'aller prendre mon riz au lait...

Pendant ce qui suit, il ôte sa capote grise, qu'il accroche au fusil, et met son schako sur la baïonnette, de manière à figurer un factionnaire au repos.

FADINARD, sortant de la maison avec le carton, suivi d'Anaïs et d'Émile.

Venez, venez, madame... j'ai trouvé le chapeau...

c'est votre salut... votre mari sait tout... il est sur mes talons... coiffez-vous et partez !...

Il tient le carton, Anaïs et Émile l'ouvrent, regardent dedans et jettent un grand cri.

TOUS TROIS.

Ah !...

ANAÏS.

Ciel !...

ÉMILE, regardant dans le carton.

Vide !...

FADINARD, égaré et tenant le carton.

Il y était !... il y était !... c'est mon vieux Bosco de beau-père qui l'a escamoté !... (Se tournant.) Où est-il ?... où est ma femme ? .. où est ma noce ?...

TARDIVEAU, en train de s'en aller.

Au poste, monsieur... tout ça au violon...

Il sort à droite.

FADINARD.

Au violon !... ma noce !... et le chapeau aussi !... Comment faire ?

ANAÏS, désolée.

Perdue !...

ÉMILE, frappé.

Ah !... j'y vais... j'y vais... je connais l'officier !...

Il entre au poste.

FADINARD, joyeux.

Il connaît l'officier !... nous l'aurons !...

Bruit de voiture à gauche.

BEAUPERTHUIS, dans la coulisse.

Cocher, arrêtez-moi là !...

ANAÏS.

Ciel ! mon mari !...

FADINARD.

Il a pris un cab... le lâche !

ANAÏS.

Je remonte chez vous !...

FADINARD.

Arrêtez !... il vient fouiller mon domicile !

ANAÏS, très effrayée.

Le voici !...

FADINARD, la poussant dans la guérite.

Entrez là !... (A lui-même.) Et l'on appelle ça un jour de noce !...

SCÈNE VIII

ANAÏS, cachée ; FADINARD, BEAUPERTHUIS.

BEAUPERTHUIS, entrant en boitant un peu.

Ah ! vous voilà, monsieur !... vous m'avez échappé...

Il secoue le pied.

FADINARD.

Pour acheter un cigare... Je cherche du feu... Vous n'avez pas de feu ?...

BEAUPERTHUIS.

Monsieur, je vous somme d'ouvrir votre domicile... et si je la trouve !... je suis armé, monsieur !...

FADINARD.

Au premier, la porte à gauche, tournez le bouton, s'il vous plaît.

BEAUPERTHUIS, à lui-même.

Cristi !... c'est drôle, j'ai les pieds enflés !

Il entre.

FADINARD, suivant un moment des yeux.

Il y en a un de biche à la porte.

SCÈNE IX

FADINARD, ANAÏS, puis ÉMILE, à la fenêtre du poste.

ANAÏS, sortant de la guérite.

Je suis morte de peur... où me cacher ?... où fuir ?

FADINARD, perdant la tête.

Rassurez-vous, madame, j'espère qu'il ne vous rouvera pas là-haut !

Une fenêtre du poste s'ouvre à un étage supérieur.

ÉMILE, à la fenêtre.

Vite ! vite ! voici le chapeau !

FADINARD.

Nous sommes sauvés... le mari est là... jetez ! jetez !

Émile lance le chapeau qui reste accroché au réverbère.

ANAÏS, jetant un cri.

Ah !

FADINARD.

Sapristi !

Il saute avec son parapluie pour le décrocher mais ne peut y atteindre. — On entend dégringoler dans l'escalier de Fadinard et Beauperthuis crier.

BEAUPERTHUIS, dans l'escalier.

Sacrrredié ! ! !

ANAÏS, effrayée.

C'est lui !

FADINARD, vivement.

Saprelotte ! (Il jette la capote grise de garde national sur les épaules d'Anaïs, rabat le capuchon sur sa tête, et lui met le fusil entre les mains.) De l'aplomb ! s'il approche, croisez... *ette* / passez au large !

ANAÏS.

Mais ce chapeau... il va le voir !

SCÈNE X

ANAÏS, en faction; FADINARD, BEAUPERTHUIS, puis ÉMILE, puis TARDIVEAU.

FADINARD, courant au-devant de Beauperthuis et l'abritant sous son parapluie pour l'empêcher de voir le chapeau de paille qui se balance au-dessus de sa tête.

Prenez garde, vous allez vous mouiller.

BEAUPERTHUIS, boitant encore plus fort.

Le diable emporte votre escalier sans quinquet !

FADINARD.

On éteint à onze heures.

ÉMILE, sortant du poste, bas.

Occupez le mari !

Il va au fond, à droite, monte sur une borne et s'occupe à scier la corde avec son épée.

BEAUPERTHUIS.

Lâchez-moi donc !... il ne pleut plus... il y a des étoiles !

Il veut regarder en l'air.

FADINARD, le couvrant avec le parapluie.

C'est égal... vous allez vous mouiller.

BEAUPERTHUIS.

Mais, parbleu ! monsieur... je suis un bien grand imbécile...

FADINARD.

Oui, monsieur.

Il élève le parapluie très haut et saute pour décrocher le chapeau, et, comme il tient le bras de Beauperthuis, ce mouvement fait sauter Beauperthuis malgré lui.

BEAUPERTHUIS.

Vous l'avez fait sauver...

FADINARD.

Pour qui me prenez-vous ?

Il saute de nouveau.

BEAUPERTHUIS.

Qu'avez-vous donc à sauter, monsieur ?

FADINARD.

Des crampes... ça vient de l'estomac.

BEAUPERTHUIS.

Parbleu ! je vais interroger ce factionnaire...

ANAÏS, à part.

Dieu !

FADINARD, le retenant brusquement.

Non, monsieur... c'est inutile. (A part, regardant Émile.) Bravo !... il scie la corde... (Haut.) Il ne répondra pas... il est défendu de parler sous les armes !

BEAUPERTHUIS, cherchant à se dégager.

Mais lâchez-moi donc !

FADINARD.

Non... vous allez vous mouiller.

Il le couvre plus que jamais et saute.

TARDIVEAU, revenant de la droite et stupéfait de voir un factionnaire.

Un factionnaire à ma place !

ANAÏS.

Passez au large !

BEAUPERTHUIS.

Hein !... cette voix !

FADINARD, mettant le parapluie en travers.

Un conscrit !

TARDIVEAU, apercevant le chapeau.

Ah !... qu'est-ce que c'est que ça ?

BEAUPERTHUIS.

Quoi ?

Il écarte le parapluie et lève la tête.

FADINARD.

Rien !

Il lui enfonce son chapeau sur les yeux. Au même instant la corde est coupée. Le réverbère tombe.

BEAUPERTHUIS.

Ah !

TARDIVEAU, criant.

Aux armes ! aux armes !

FADINARD, à Beauperthuis.

Ne faites pas attention... c'est le réverbère en tombant.

Ici les gardes nationaux sortent du poste. Des gens paraissent aux fenêtres avec des lumières. — Pendant le chœur, Fadinard décroche le chapeau et le donne à Anaïs, qui le met sur sa tête.

CHŒUR.

AIR : *Vivent les hussards d'Berchini* (*Tentations d'Antoinette*, acte 2).

Quel bruit ! quel vacarme infernal !
Qui fait cet affreux bacchanal ?
C'est indécent ! c'est illégal !
Dressons procès-verbal !

Après le chœur, Beauperthuis est parvenu à retirer son feutre de dessus ses yeux.

BEAUPERTHUIS.

Mais, encore une fois, messieurs...

ANAÏS, le chapeau sur la tête, s'approchant, les bras croisés et avec dignité.

Ah ! je vous trouve donc enfin, monsieur !...

BEAUPERTHUIS, pétrifié.

Ma femme !...

ANAÏS.

Voilà donc la conduite que vous menez ?...

BEAUPERTHUIS, à part.

Elle a le chapeau !

ANAÏS.

Vous colleter dans les rues, à une pareille heure !...

BEAUPERTHUIS.

Paille de Florence !

FADINARD.

Et des coquelicots...

ANAÏS.

Me laisser rentrer seule... à minuit, quand, depuis ce matin, je vous attends chez ma cousine Éloa...

BEAUPERTHUIS.

Permettez, madame, votre cousine Éloa...

FADINARD.

Elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS.

Vous êtes sortie pour acheter des gants de Suède... On ne met pas quatorze heures pour acheter des gants de Suède...

FADINARD.

Elle a le chapeau !

ANAÏS, à Fadinard.

Monsieur, je n'ai pas l'avantage...

FADINARD, saluant.

Moi non plus, madame, mais vous avez le chapeau ! (S'adressant aux gardes nationaux.) Madame a-t-elle le chapeau ?

LES GARDES NATIONAUX et LES GENS AUX FENÊTRES.

Elle a le chapeau ! elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS, à Fadinard.

Mais pourtant, monsieur, ce cheval du bois de Vincennes...

FADINARD.

Il a le chapeau !

NONANCOURT, paraissant à la fenêtre du poste.

Très bien, mon gendre !... Tout est raccommodé !

FADINARD, à Beauperthuis.

Monsieur, je vous présente mon beau-père !

NONANCOURT, de la fenêtre.

Ton groom nous a conté l'anecdote !... C'est beau... c'est chevaleresque !... c'est français !... Je te rends ma fille, je te rends la corbeille, je te rends mon myrte... Tire-nous des cachots !

FADINARD, s'adressant au caporal.

Monsieur, y aurait-il de l'indiscrétion à vous réclamer ma noce ?

LE CAPORAL.

Avec plaisir, monsieur. (Criant.) Lâchez la noce !

Toute la noce sort du poste.

CHŒUR.

AIR : *C'est l'amour* (acte 4).

Fadinard brise nos fers !
Nous sommes fiers
De sa belle âme !
Que sa femme
Et ses amis
Embrassent tous ces Amadis ! !

Pendant le chœur, la noce entoure et embrasse Fadinard.

VÉZINET, reconnaissant le chapeau sur la tête d'Anaïs.

Oh ! mon Dieu ! mais cette dame...

FADINARD, très vivement.

Ôtez-moi ce sourd de là !

BEAUPERTHUIS, à Vézinet.

Quoi, monsieur ?

VÉZINET.

Elle a le chapeau !

BEAUPERTHUIS.

Allons, je suis dans mon tort !... Elle a le chapeau !

Il baise la main de sa femme.

CHŒUR.

AIR final de *la Tour d'Ugolin.*

Heureuse journée,
Charmant hyménée !
S / M on âme étonnée
Bénit le destin.
Grâce au mariage
Dont le nœud l' / m'engage,
Ce couple, je gage,
J'aurai l'avantage
De / Va dormir enfin

VÉZINET.

AIR nouveau d'Hervé.

Quelle noce charmante !

FADINARD.

Ah ! oui !... c'était divin.
Mais les plus doux plaisirs doivent avoir leur fin.
Allons tous nous coucher.

NONANCOURT, tenant son myrte.

Je vote la mesure !

FADINARD, prenant le bras de sa femme.

Viens, mon ange, au cœur... d'oranger,
Et puisses-tu, témoin de ma triste aventure,
A mon chef marital ne jamais adjuger
Un chapeau... qu'un cheval ne pourrait pas manger.

TOUS.

A son chef marital,
Etc.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC. — **La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert.** Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR. — **La Campagne de Russie.** Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — **Introduction à la Vie dévote.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — **Lettres de mon Moulin.** Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — **Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — **Mon Oncle et mon Curé.** (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOÏ. — **Anna Karénine.** Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — **Napoléon intime.** Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — **Les Français de mon temps.** (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — **Morceaux choisis.** Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — **Les Roquevillard.** Introduction par Firmin Roz.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). — **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE **des Poètes lyriques français.** Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).— **Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.** (89e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—**Fumée.**

LOUIS BERTRAND.—**L'Invasion.**

CLAUDE TILLIER.—**Mon Oncle Benjamin.**

SAINT-SIMON : **La Cour de Louis XIV.**

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.—**Paul et Virginie.**

CHATEAUBRIAND.–**Mémoires d'Outre-tombe.**

BALZAC.—**Eugénie Grandet.**

Sir WALTER SCOTT.—**Ivanhoe.**

ANDREW LANG. — **La Pucelle de France.** Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—**Trois Contes.**

ANDRÉ THEURIET.—**La Chanoinesse.**

LA BRUYÈRE.—**Caractères.**

F. SARCEY.—**Le Siège de Paris.**

CHERBULIEZ.—**Miss Rovel.**

TOURGUÉNEFF.—**Une Nichée de Gentilshommes.**

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).— **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **De toute son Âme.**

PIERRE DE COULEVAIN.—**Ève Victorieuse.**

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).— **Chronique du Règne de Charles IX.**

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).— **Jocaste et Le Chat Maigre.**

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).— **Jean d'Agrève.**

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—**Histoires extraordinaires.**

LABICHE ET MARTIN.—**Le Voyage de M. Perrichon et autres Comédies.**

BULWER LYTTON.—**Les Derniers Jours de Pompéi.**

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

Déjà parus.

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.

COLLECTION NELSON

LA PEAU DE CHAGRIN; LE CURÉ DE TOURS; LE COLONEL CHABERT. **Par Honoré de Balzac.** Introduction par Henri Mazel.

Il n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, « *le Napoléon de la littérature* », comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle « fait concurrence à l'état civil ».

Le premier volume de Balzac que publie la « Collection Nelson » contient une trilogie de chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *La Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite

nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemples achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé.

La destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorporant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie*, narration par un témoin oculaire, aide de camp de l'Empe-

reur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les qualités que comporte le sujet : la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

LES MORTS QUI PARLENT. Par le Vte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*). Introduction par Victor Giraud.

M. de Vogüé a eu dans sa vie une aventure ; comme la plupart des grands poètes français du XIXe siècle, comme Chateaubriand, comme Hugo, comme Lamartine, il a voulu jouer un rôle politique. Grand seigneur rallié, il a accepté la République, mais la République ne l'a pas accepté. Il est entré au Palais-Bourbon plein de bonne volonté, et l'a quitté plein de dégoût. Et parmi les triomphes de sa carrière littéraire, son expérience politique lui a été amère.

Et cependant, par la mystérieuse alchimie du génie,

M. de Vogüé, de cette amertume, de ses déboires, de ses déceptions, de ses indignations, a su tirer le chef-d'œuvre : *Les Morts qui parlent.* En une succession de tableaux d'une vie et d'une vigueur admirables, en une collection de portraits d'une vérité et d'un relief saisissants, l'auteur nous fait connaître les coulisses du Palais-Bourbon sous la troisième République. Et, aux intrigues politiques, il a mêlé avec un art très ingénieux une intrigue amoureuse, les amours du chef socialiste juif et de la princesse russe. Et autour des héros du roman se meut toute une plèbe de politiciens qui semblent n'écouter que leurs passions et leurs intérêts, mais qui en réalité ne font qu'obéir à leurs instincts ataviques, à la mystérieuse voix de l'hérédité : *Ce sont les Morts qui parlent.* Roman philosophique, roman satirique, le livre a suscité d'ardentes controverses. Nul ne contestera sa haute valeur littéraire : en politique, M. de Vogüé a d'irréconciliables adversaires, dans le domaine de l'art il n'a que des admirateurs.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

Le roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées

en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène « réaliste », aucune aventure « passionnelle », aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, toute unie, mais cette histoire est contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoï. Introduction par Émile Faguet. (Deux volumes.)

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé

jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine*, ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme. Non, pas même Shakespeare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

NAPOLÉON INTIME. Par Arthur-Lévy. Introduction par François Coppée.

PARMI les innombrables livres qu'avait suscités, avant M. Lévy, la personnalité de Napoléon, presque tous

s'étaient ingéniés à nous faire connaître le conquérant, l'homme d'État, le législateur, ou à nous retracer l'un des innombrables épisodes de cette épopée sans égale dans l'histoire. Aucun écrivain ne s'était efforcé de retrouver l'homme privé derrière l'homme public, ni d'expliquer celui-ci par celui-là, pour la très simple raison que tous se représentaient Napoléon moins comme un homme réel, agissant d'après les lois et les mobiles ordinaires de l'humanité, que comme un « surhomme, » un titan, un monstre prodigieux et inexplicable. M. Arthur-Lévy, le premier, s'est attaché à révéler le « Napoléon intime » familial. Et en lisant le livre on est tout surpris de découvrir sous le Napoléon de la légende un Napoléon inconnu, un Napoléon bourgeois, bon fils, époux aimant, frère dévoué, et le modèle de toutes les vertus domestiques. Et surtout M. Lévy réussit à nous démontrer que si Napoléon a triomphé là où tout autre que lui aurait échoué, ce n'est pas parce qu'il a été un être d'exception, un condottiere italien, mais parce qu'il a possédé intégralement et souverainement les qualités purement humaines d'intelligence, de cœur et de volonté, que nous possédons tous à un moindre degré. Là est l'intérêt, l'originalité et la valeur morale du livre de M. Lévy.

LES ROQUEVILLARD. Par Henry Bordeaux.
Introduction par Firmin Roz.

Les Roquevillard sont un roman à thèse, un plaidoyer en faveur de la tradition ; ils sont le roman de la solidarité familiale. C'est l'égoïsme d'une passion aveugle qui fait oublier au fils les affections les plus chères et les devoirs les plus sacrés ; c'est la passion qui l'entraîne au bord de l'abîme et le traîne, quoique juridiquement innocent, devant le tribunal criminel. C'est au contraire l'amour paternel et l'instinct familial qui inspire au père les sacrifices les plus héroïques et lui permet de sauver le patrimoine d'honneur de plusieurs générations de Roquevillard. *Les Roquevillard*, dans l'estimation de très bons juges comme Melchior de Vogüé, sont le chef-d'œuvre de M. Henry Bordeaux. Il est certain qu'on y trouve toutes les qualités qui ont assuré le triomphe de *La Peur de vivre* et *Les Yeux qui s'ouvrent :* l'art de nouer et de dénouer un récit, le sens de la composition, du dialogue, l'observation minutieuse de la vie, et surtout la haute inspiration morale. Ce sont tous ces dons qu'on admire dans *Les Roquevillard* qui ont fait du jeune romancier savoyard l'émule de M. René Bazin.

LES FRANÇAIS DE MON TEMPS. Par le Vte G. d'Avenel. Introduction par Charles Sarolea.

Le Vte G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M. d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se trouve nullement, comme La Bruyère, contraint dans sa satire. Au contraire, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve. Sa verve mordante s'exerce d'ailleurs avec une sereine et malicieuse impartialité au dépens de ses adversaires politiques et du monde auquel il appartient de naissance. Et comme il a admirablement observé les politiciens parasitaires et la noblesse de parade, les deux chapitres où il nous décrit leurs mœurs sont frappants de vérité et de relief : ce sont les meilleurs du livre.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accentuer à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

L'œuvre restera parce qu'elle est d'un maître

écrivain et d'un moraliste profond et pénétrant. M. d'Avenel s'est évidemment inspiré de La Bruyère et fait souvent songer à son immortel modèle. Et le plus bel éloge que nous puissions faire du livre, c'est qu'il puisse, sans désavantage, soutenir une aussi redoutable comparaison.

MORCEAUX CHOISIS. Par Maurice Maeterlinck. Avec une Introduction par Mme Georgette Leblanc.

Il n'est pas aujourd'hui en France un écrivain dont l'influence soit plus subtile, plus profonde et plus universelle que celle de Maurice Maeterlinck. Dramaturge, il a communiqué au drame contemporain un « frisson nouveau », il a créé une conception nouvelle de l'art tragique. Moraliste, il a apporté à notre génération inquiète et troublée de nouvelles raisons de croire et d'espérer, il a traduit en une langue admirable la poésie de la science et formulé les affirmations de la conscience moderne.

On peut dire que Maeterlinck est pour la littérature du XXe siècle ce que Rousseau a été pour celle du XVIIIe. Belge comme Jean-Jacques était Suisse, il représente la synthèse harmonieuse du génie germanique et du génie latin. Une fois de plus, l'âme germanique n'a pu donner une expression définitive à ses aspirations les plus hautes, à ses divinations les plus intimes, *qu'en empruntant une forme française,*

933036

qu'en se cristallisant dans un moule français. Et
se trouve ainsi que l'œuvre de ce flamand, de
germain a contribué plus efficacement, plus glorieus
ment qu'aucune autre à la diffusion, au rayonneme
de la langue française.

LE COMTE KOSTIA. Par Victor Cherbuliez (
l'Académie française). Introduction par M. Wilmott

On oublie trop à l'étranger et même en France qu
les frontières littéraires de la France sont plus vast
que ses frontières politiques, que, même de nos jour
le Canada français a produit un Fréchette, que
Belgique française a produit un Rodenbach et u
Maeterlinck, que la Suisse française a produit un Ro
et un Cherbuliez.

L'œuvre de Cherbuliez a été, certes, l'un des ap
ports les plus précieux de la Suisse romane à la cu
ture française, et aucun écrivain n'a été plus françai
que ce Genevois, plus clair, plus vif, plus spiritue
plus prime-sautier, plus universel. Les récits d
Cherbuliez et les études de « Valbert » ont pendan
trente ans charmé, sans les lasser, les lecteurs de
Revue des Deux Mondes. Et à notre époque, rassasié
de romans pessimistes, de romans morbides et d
romans psychologiques, c'est une surprise et un
joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitemen
honnête et simplement romanesque, qui se content
de conter une histoire d'amour ou de développer un

LABICHE, EUGENE MARIN PQ
2321
.V71.
Le voyage de Monsieur Perrichon